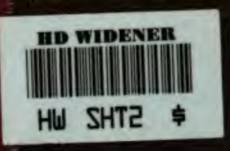
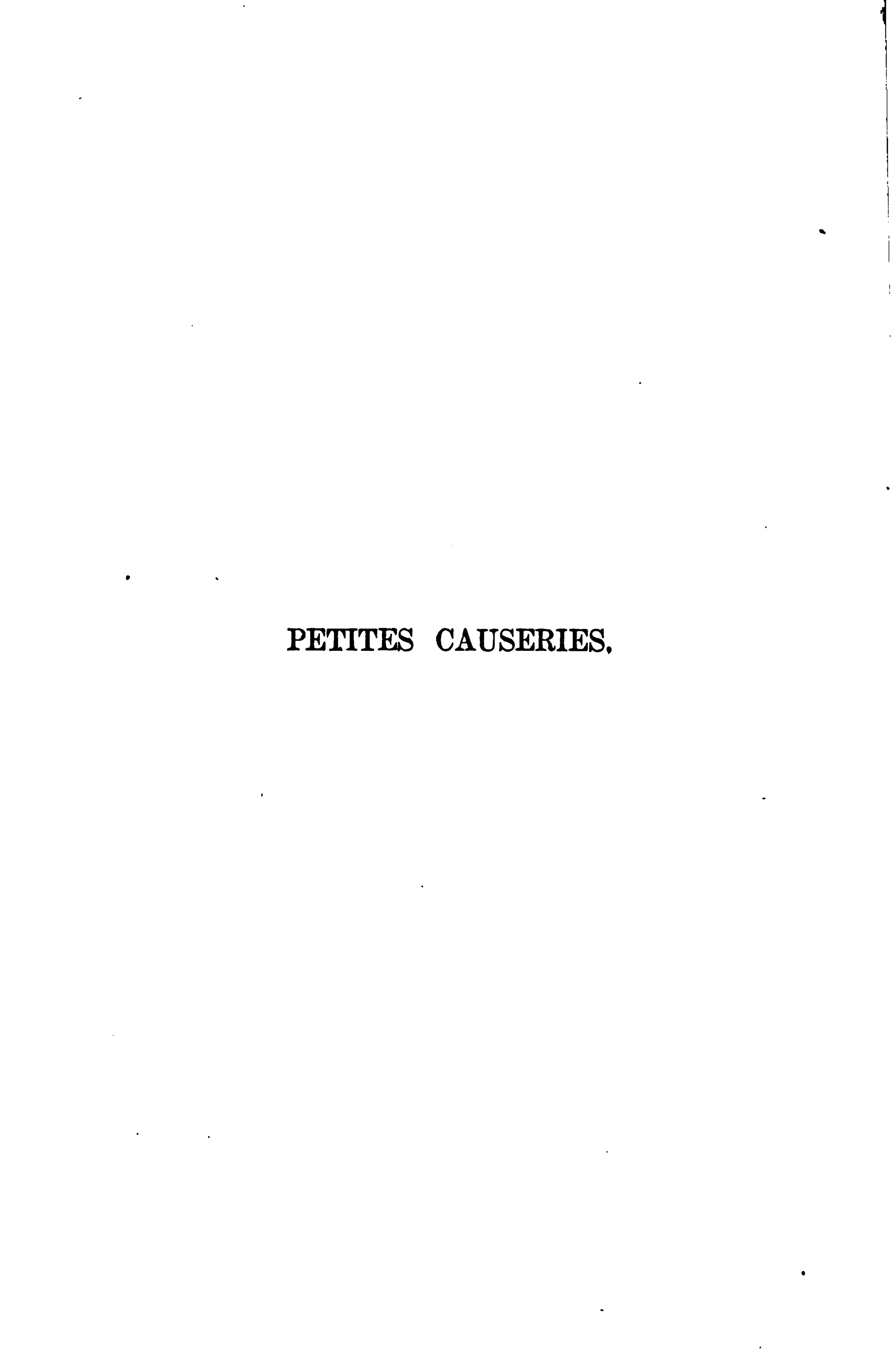


SIGILL: COLL: HARVARD: CANTAB: NOV: ANGL: 1650.
CHRISTO ET ECCLESIAE

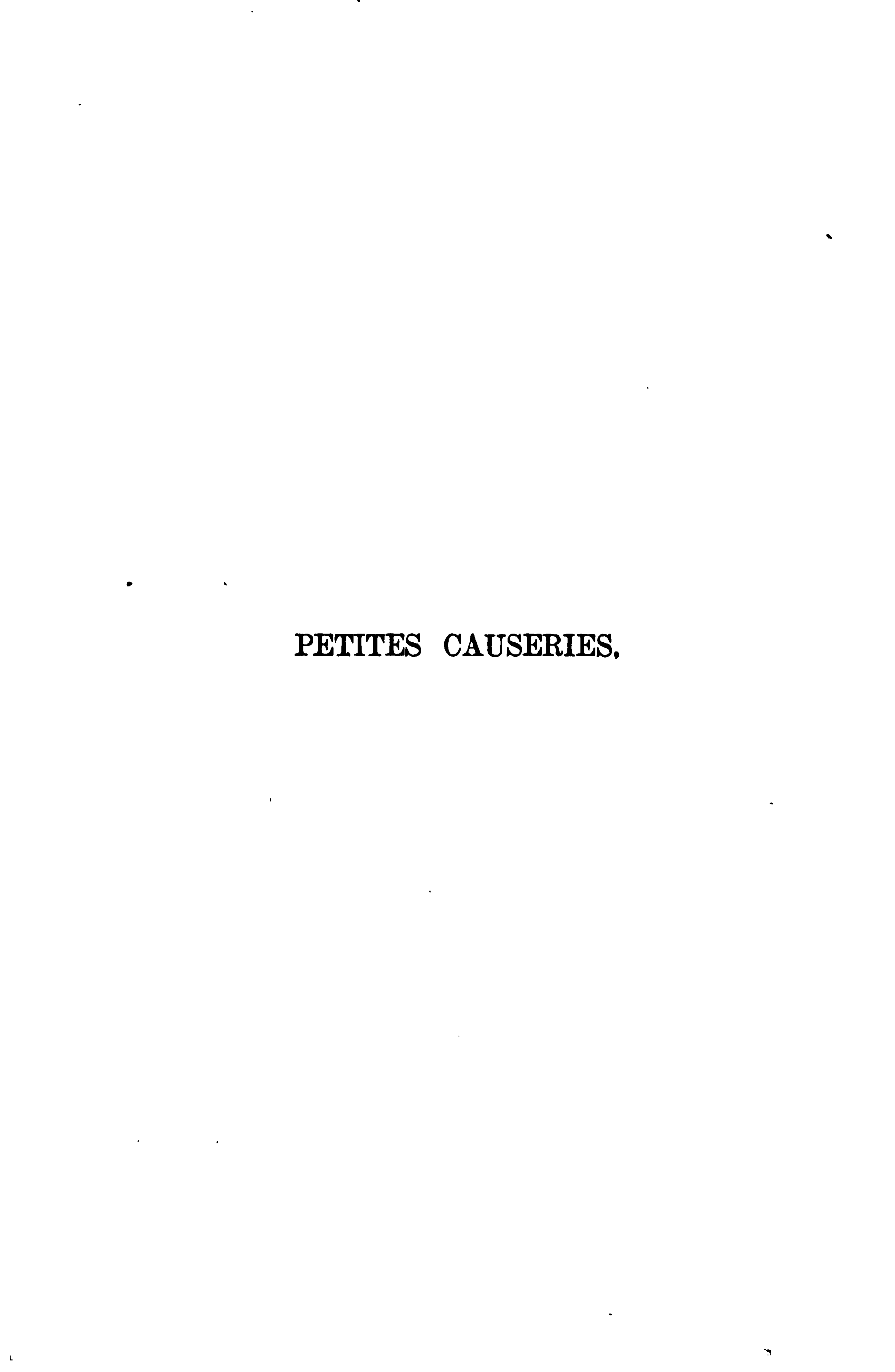
From the
President's Office

20 Sept., 1878.





PETITES CAUSERIES.



PETITES CAUSERIES.

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR.

INTRODUCTION TO THE TEACHING OF LIVING LANGUAGES WITHOUT GRAMMAR OR DICTIONARY. 50 cents.

CAUSERIES AVEC MES ÉLÈVES. $2.00. ÉDITION ILLUSTRÉE. $2.50.

PETITES CAUSERIES. $1.50. ÉDITION ILLUSTRÉE. $2.00.

CAUSERIES AVEC LES ENFANTS. ÉDITION ILLUSTRÉE. $1.50.

ENTRETIENS SUR LA GRAMMAIRE. (*En préparation.*)

En vente à la librairie Schœnhof et Mœller:

DER LEITFADEN. A Guide for Instruction in German without Grammar or Dictionary. By TH HENESS, A.M., Principal of the German department of the School of Modern Languages. $1.50.

PETITES CAUSERIES.

PAR

LAMBERT SAUVEUR,
DOCTEUR ÈS LETTRES ET EN DROIT,
Principal de la Section française de l'École des langues vivantes de Boston.

Fit fabricando faber.

BOSTON:
LIBRAIRIE SCHŒNHOF ET MŒLLER.
NEW YORK: LIBRAIRIE F. W. CHRISTERN.
1875.

Cambridge:
Imprimerie de Jean Wilson et Fils.

PRÉFACE.

Les *Causeries avec mes élèves* ont eu tout le succès que j'en espérais. La troisième édition de ce livre est en ce moment sous presse. Pour en augmenter la valeur je l'ai fait illustrer.

L'enseignement que les *Causeries* reproduisent est décrit dans ma brochure: *Introduction to the Teaching of Living Languages.* J'y renvoie les lecteurs. Ils y verront comment mes livres doivent être employés dans les classes.

Ma méthode d'instruction est celle de l'École des langues vivantes de Boston.

Depuis le commencement du monde elle est pratiquée par les mères qui apprennent à parler à leurs enfants. Au 16e siècle, le père de Montaigne s'en est servi avec un merveilleux

succès pour faire enseigner à son fils la langue latine.

Cependant il restait à réduire en système cette méthode des mères, il restait à l'appliquer rigoureusement dans l'enseignement des langues étrangères. C'est ce que fit M. le professeur Th. Heness quand il établit son école à New Haven, en 1866. C'est à lui qu'appartient l'honneur d'avoir créé ce nouvel enseignement, aussi admirable qu'il est simple et naturel.

Je tenais à faire cette déclaration au moment où la méthode de notre école commence à s'introduire dans l'enseignement. J'avais à décliner une glorieuse paternité qui n'appartient qu'à mon collègue.

Pour ma part d'honneur, j'ai assez d'avoir compris cet enseignement, de l'aimer, d'en être enthousiaste, de l'avoir appliqué depuis six ans dans toutes mes leçons, et de consacrer mes forces à le faire pénétrer partout dans l'étude des langues.

C'est à cette fin que je donne un nouveau volume de Causeries au public.

Le premier était destiné à mes élèves. J'y

causais uniquement avec cette petite société, charmante et d'élite, curieuse de tout savoir dans le monde des idées, des choses et de la littérature. Cependant plus de quinze cents exemplaires de l'ouvrage ont été livrés à la circulation depuis huit mois qu'il a paru. Je savais bien que les personnes qui aiment à trouver dans un livre des idées, de la littérature et un peu de philosophie, sont nombreuses à Boston. Les *Causeries avec mes élèves* resteront destinées à ce public et à la classe supérieure des *High Schools*.

Les *Petites Causeries* m'ont été demandées de tous côtés. Il fallait ce livre, plus simple, moins littéraire, pour les élèves qui ont de dix à quinze ans, et aussi pour ceux qui étudient la langue sans avoir ces loisirs qui permettent de cultiver les belles lettres.

Je les destine tout particulièrement aux premières classes des Écoles supérieures et aux établissements qui font de l'enseignement du français une portion importante de leurs études.

J'ai écrit un troisième volume sous le titre de *Causeries avec les enfants*. Il sera illustré.

J'espère pouvoir le publier dans quelques semaines. Ce sera le livre des mères, et des écoles qui enseignent la langue française aux petits enfants.

Enfin je prépare en ce moment avec mes élèves une grammaire que je publierai aussitôt que possible. Dans ma brochure, p. 34, j'explique comment j'entends l'enseignement de la grammaire. Il doit être profond, très-sérieux, et ne peut être commencé avant l'heure où les élèves comprennent la langue. Ce livre sera en conséquence écrit en français. Il aura pour titre : *Entretiens sur la grammaire.*

Il me reste à lever deux objections, ou plutôt à répondre à deux questions qui m'ont été faites par des chefs d'établissements publics.

Quand ils m'ont vu donner une leçon à leurs élèves, à des élèves entièrement ignorants de la langue, ils ont été assez bons pour admirer ma leçon et surtout mon enthousiasme. Mais, disent-ils, des leçons comme celle-là tueraient nos instituteurs en trois mois. Sans doute : elles me tueraient aussi. Mais ces leçons qui demandent un si rude travail au maître sont peu

nombreuses. Après quelques jours il ne lui reste guère qu'à enseigner comme il a eu l'habitude de le faire. Les élèves liront sous sa direction, ils écriront sous sa dictée, ils causeront avec lui : moins il parlera, plus les élèves parleront, d'autant meilleur sera son enseignement. Son esprit, comme celui de sa classe, sera toujours intéressé au travail commun, sans que ses forces physiques aient trop à souffrir.

Voici la seconde question. Ne permettez-vous pas de traduire ? — Nous traduisons dans nos classes. La traduction est indispensable pour achever l'étude de la langue, tout autant que la grammaire, mais comme la grammaire elle doit venir à son heure.

Quand les élèves comprennent et parlent la langue, quand ils lisent un livre français avec facilité, quand ils ont acquis le génie de la langue nouvelle, le moment de traduire est venu. La traduction est une gymnastique intellectuelle, puissante et indispensable. J'y donne la plus grande attention dans mes classes, et je la recommande à tous les maîtres.

Un dernier mot. J'ai employé le tutoîment

dans ce livre. C'est la langue de l'amitié, langue si belle et si douce dans la bouche des Français. Les enfants en font usage dans les écoles. J'ai confiance que les jeunes Américains apprendront à l'employer en étudiant les *Petites Causeries*.

L. S.

BOSTON, le 15 mars, 1875.

TABLE DES MATIÈRES.

PETITES CAUSERIES.

I.

TABLE, CHAISE, PLUME ET LIVRE.

CHERS amis, voilà la table. Regardez. Voilà la table. Je montre la table. Montre la table, George. C'est bien: tu montres la table. Montre la table, Marie. Et toi, Louise, montre la table. Et toi, Hortense. Et toi, François. Et toi, Auguste. Montrez la table tous ensemble.

Je montre la table; je montre la chaise. Voilà la table; voilà la chaise. Montre la chaise, Joséphine; montre la table. Louis, montre la table. Et toi, mon ami. Et toi, mon amie. Tous ensemble: montrez la chaise; montrez la table. C'est bien: vous montrez la chaise et la table. George, montre la chaise. Louise, montre la table. Je montre la table et tu montres la table. Montres-tu la table? . . . Oui, tu montres la table, et je montre la table. Regardez, mes amis; je montre la chaise. François, montre la chaise. . . . C'est bien. Tu montres la chaise. Montres-tu la chaise?—Oui, je montre la

chaise. — Bravo ! voilà une réponse. Montre la table, Marie. Montres-tu la table ? — Oui, je montre la table.

Montre la chaise, Louise. Bien : mais parle ; imite-moi ; dis : voilà la chaise. Montre la chaise. — Voilà la chaise. — Montre la table. — Voilà la table. — Que montres-tu ? . . . Parle : tu montres la table, et je montre la table. Montre la chaise. — Voilà la chaise. — Que montres-tu ? — Je montre la chaise.

Regardez ! voilà un doigt, voilà deux doigts, voilà trois doigts, voilà quatre doigts, voilà cinq doigts. Comptons les cinq doigts. Comptons tous ensemble : un, deux, trois, quatre, cinq. Comptons-nous les doigts, Caroline ? — Oui, nous comptons les doigts. — Compte les doigts, Jeanne. . . . C'est bien : tu comptes les doigts. Comptes-tu les doigts ? — Oui, je compte les doigts. — Combien de doigts comptes-tu ? Comptes-tu trois doigts, quatre doigts, ou cinq doigts ? — Je compte cinq doigts.

Je montre un doigt ; je montre deux doigts. Montre un doigt, cher ami. — Voilà un doigt. — Montres-tu un doigt ? — Oui, je montre un doigt. — Montre deux doigts. — Voilà deux doigts. — Montres-tu deux doigts ? — Oui, je montre deux doigts. — Je montre trois doigts, quatre doigts. Montre trois doigts, Auguste ; montre quatre doigts. — Voilà trois doigts, voilà quatre doigts. — Montres-tu quatre doigts ? — Oui, je montre quatre doigts. — Combien de doigts montres-tu ? — Je montre quatre doigts. — Oui, tu montres quatre doigts. Combien de

doigts est-ce que je montre ? . . . Réponds : je montre quatre doigts, et tu montres quatre doigts. Combien de doigts est-ce que je montre ? — Tu montres quatre doigts. — Très-bien. Regardez, chers amis. Je montre cinq doigts. Combien de doigts est-ce que je montre ? — Tu montres cinq doigts. — Qu'est-ce que je montre ? — Tu montres la table ; tu montres deux doigts ; tu montres la chaise ; tu montres un doigt.

Voilà une plume, voilà un livre. Montre la plume, Paul. — Voilà la plume. — Montre le livre. Montre la table. Montre deux doigts. Montre cinq doigts. Montre la chaise. Parle. — Voilà la chaise. — Est-ce que je montre la plume ? — Oui, tu montres la plume. — Qu'est-ce que je montre ? — Tu montres trois doigts. Tu montres le livre. Tu montres la chaise. Tu montres la plume.

Regardez la table, mes jeunes amis. Je regarde la table. Tu regardes la table, George. Regardes-tu la table ? — Oui, je regarde la table. — Qu'est-ce que je regarde ? — Tu regardes le livre. Tu regardes la plume. Tu regardes un doigt. — Qu'est-ce que je montre ? — Tu montres la chaise. Tu montres la plume. — Montre cinq doigts, Marie. — Voilà cinq doigts.

Vous êtes fatigués, mes amis. Je termine la leçon. Au revoir !

II.

LES DOIGTS.

Bonjour, mes amis, je vous salue. Salue-moi, George. Salues-tu? — Oui, je salue. — Fais une révérence. Fais-tu une révérence? — Oui, je fais une révérence. — Fais une révérence aux jeunes filles. . . . C'est bien: tu es poli, George, tu salues les jeunes filles.

Commençons la leçon. Soyez bien attentifs. Répétons la leçon sur la table, la chaise, la plume, le livre et les doigts.

Regardez la table. Je montre la table. Regardez la chaise. Je montre la chaise: voilà la chaise. Regardez la plume, le livre, un doigt, deux doigts, trois doigts, quatre doigts, cinq doigts. Je montre la plume: voilà la plume. Je montre le livre, deux doigts, quatre doigts. Voilà quatre doigts. Voilà cinq doigts.

Amélie, montre la plume. — Voilà la plume. — Eugénie, montre le livre et la plume. — Voilà le livre et la plume. — Jeanne, montre un doigt. . . . Tu montres bien, mais il faut parler: montre un doigt et parle. — Voilà un doigt. — C'est bien: tu parles, Jeanne, tu parles français. Parles-tu? . . . Réponds:

oui, tu parles, et je parle. Parles-tu? — Oui, je parle. — Parles-tu français? — Oui, je parle français. — Est-ce que je parle français, Louis? — Oui, tu parles français. — Et toi? — Je parle français. — Montre la chaise, et parle français. — Voilà la chaise. — Paul, montre le livre et la plume, et parle français. — Voilà le livre et la plume. — Regarde le livre. Que regardes-tu? — Je regarde le livre. — Qu'est-ce que je regarde? — Tu regardes le livre. — Non, sois attentif, cher ami: je ne regarde pas le livre. Qu'est-ce que je regarde? — Tu regardes la table. — Est-ce que je regarde deux doigts? — Non. — Qu'est-ce que je regarde? — Tu regardes cinq doigts.

Est-ce que je montre la table? — Non. — La plume? — Non. — Le livre? — Non. — Dis: non, monsieur. Est-ce que je montre la chaise, François? — Non, monsieur. — Qu'est-ce que je montre? . . . Tu ne sais pas? Je montre la porte. Voilà la porte. Voilà la fenêtre. Qu'est-ce que je regarde? — Tu regardes la porte, monsieur. — Oui, je regarde la porte, et je vois la porte. Tu vois la porte aussi, George. Vois-tu la porte? — Oui, je vois la porte. — Regarde la fenêtre: vois-tu la fenêtre? — Oui, monsieur, je vois la fenêtre. — Et toi, Joséphine? — Moi aussi. — Et toi, Amélie? — Moi aussi. — Voilà une, deux, trois fenêtres. Vous voyez trois fenêtres, mes amis, et je vois trois fenêtres. Nous voyons tous trois fenêtres. Combien de portes voyons-nous? Répondez ensemble. — Nous voyons deux portes.

Voilà le pouce; voilà l'index; voilà le doigt du

milieu ; voilà le doigt annulaire ; voilà le petit doigt. Vois-tu le pouce, George ? — Oui, monsieur : je vois le pouce. — Vois-tu l'index, Charles ? — Oui, je vois l'index. — Montre deux index. — Voilà deux index. — Vois-tu le doigt du milieu ? — Oui, je vois le doigt du milieu. — Vois-tu le doigt annulaire ? Le petit doigt ? — Oui. — Mes amies, montrez le petit doigt. — Voilà le petit doigt. — Montrez-vous le petit doigt ? . . Parlez : parlez français. Courage ! montrons le petit doigt, vous et moi. . . C'est bien : nous montrons le petit doigt, et nous voyons le petit doigt. Chers amis, montrez deux pouces. — Voilà deux pouces. — Que montrez-vous ? — Nous montrons deux pouces. — Voyez-vous deux pouces ? — Oui, monsieur : nous voyons deux pouces. — Que regardez-vous ? — Nous regardons deux pouces.

Joséphine, montre les deux portes, et parle. — Voilà les deux portes. — Montre la table, et parle . . . la plume . . . le livre . . . la chaise . . . les trois fenêtres. Montre deux pouces . . . un doigt du milieu . . . un index . . . un doigt annulaire. Montre Charles . . . montre les jeunes garçons. — Voilà les garçons.

Comptons tous les doigts. Comptez avec moi : un, deux, trois, quatre, cinq, six, sept, huit, neuf, dix doigts. Nous avons dix doigts. Avons-nous dix doigts, mon amie ? — Oui, monsieur, nous avons dix doigts. — Combien de doigts avons-nous, Paul ? — Nous avons dix doigts. — Oui : j'ai dix doigts, tu as dix doigts. Combien de doigts as-tu ? — J'ai dix doigts. — Et Louise ? — Louise aussi. — Oui, Louise

a dix doigts. Et combien de doigts ai-je? — Tu as dix doigts. — Combien de pouces ont les garçons? . . . Réponds: c'est facile. — Les garçons ont deux pouces. — Combien de doigts annulaires ont les filles? — Les filles ont deux doigts annulaires. — Et toi? — Moi aussi. — Et moi? — Toi aussi. — Marie, montre le doigt annulaire. Regardez, chers amis: voilà une bague au doigt annulaire de Marie. Quelle jolie bague! Tu as une bague au doigt annulaire, Marie. As-tu une bague aussi, George? — Non. — Non: tu n'as pas de bague. Les garçons n'ont pas de bague. Les filles ont-elles des bagues? — Oui: les filles ont des bagues. — Au pouce? — Non. — À l'index? — Non. — Au doigt annulaire? — Oui. — Marie a-t-elle une bague, Paul? — Oui, elle a une bague. — Une jolie bague? — Oui. — Elle a une jolie petite bague et un joli petit doigt annulaire.

Le pouce est le premier doigt, l'index est le deuxième doigt, le doigt du milieu est le troisième, le doigt annulaire est le quatrième, le petit doigt est le cinquième. Chers amis, montrez le premier doigt et parlez. — Voilà le premier doigt. — Montrez le deuxième, le troisième, le quatrième, le cinquième doigt.

Quel est le premier doigt? — Le pouce est le premier doigt. — Quel est le cinquième, le troisième?

Soyez bien attentifs. Je montre le pouce et l'index. Regardez. Le pouce est près de l'index. L'index est près du pouce. Louis est près de Charles. Hortense est près de Joséphine. Voilà la plume et le livre. Le livre est près de la plume. Le pouce est-il près de l'index, mon ami? — Oui, monsieur: le

pouce est près de l'index.—Et près du petit doigt? —Non. — Où est l'index ? — Près du pouce. — C'est bien. — L'index est près du doigt du milieu aussi, monsieur. — Bravo ! George : je te félicite. L'index est près de deux doigts, près du pouce, et près du doigt du milieu. Où est la table ? — Près de la chaise et près de toi. — Oui : je suis près de la table. Et toi, es-tu près de la table ? — Non. — Où es-tu ? — Je suis près de Louis et près de Paul. — Louis est-il près de toi ? — Oui. — Et près de Paul ? — Non. — Est-il près de moi ? — Non. — Où est-il ? — Il est près de George et près de moi.

Hortense, compte les garçons. — Un, deux, trois, quatre, cinq, six, sept. — Combien de garçons comptes-tu ? — Je compte sept garçons. — Compte les filles. — Je compte neuf filles. — Oui, tu comptes bien. Nous avons dans la classe neuf filles et sept garçons. Es-tu fatigué, Louis ? — Oui, monsieur. — Et toi, Marie ? — Moi aussi. — Nous avons fini. Adieu, mes amis.

III.

LES DOIGTS. (SUITE.)

Bonjour, chers amis. Êtes-vous tous présents ? — Non, monsieur. — Non. Voilà toutes les petites demoiselles, et six garçons. Il y a un garçon absent.

Qui est absent? — Paul. — Ne soyez jamais absents, mes amis: soyez toujours présents. Commençons.

Où es-tu, Louise? es-tu présente à la leçon? — Oui, monsieur, je suis présente à la leçon. — Et toi, George? — Moi aussi. — Es-tu ici? — Oui, je suis ici. — Dans la salle de classe? — Oui. — Près de qui es-tu? — Près de Charles et près de Louis. — C'est bien: Eugénie est près de Marie et de Caroline, et moi je suis près de la table et de la porte. Je suis debout près de la table. Soyez attentifs. Regardez. Je suis assis. Suis-je assis, François? — Oui, monsieur: tu es assis. — Suis-je encore assis? — Non. — Suis-je debout? — Oui, tu es debout. — Es-tu debout? — Non. — Es-tu assis? — Je suis assis. — Et toi, Jeanne, es-tu assise aussi? — Oui, je suis assis aussi. — Non: tu n'es pas *assis*, tu es *assise*. Soyez attentifs à ma prononciation, chers amis. Les garçons sont assis, et les filles sont assises. Auguste et Louis, êtes-vous assis? — Oui, nous sommes assis.

Regardez. Je suis debout. Je m'assieds: je suis assis. Je me lève: je suis debout. Es-tu assise, Marie? — Oui, je suis assise. — Lève-toi. . . . Bien. Es-tu assise ou debout? — Je suis debout. — Assieds-toi: es-tu debout? — Non: je suis assise. — Jeunes garçons, levez-vous tous: êtes-vous assis ou debout? — Nous sommes debout. — Asseyez-vous. Levez-vous. Asseyez-vous. Auguste, lève-toi. Viens ici près de moi. Es-tu assis? — Non: je suis debout. — Près de qui? — Près de toi. — Retourne à ta place. Assieds-toi: es-tu assis? — Oui. — Près de moi? — Non: près de François et près de Louis. — Oui: tu

es assis entre François et Louis. Regardez. Voilà l'index. Où est-il ? — Il est entre le pouce et le doigt du milieu. — Où est la chaise, Amélie ? — La chaise est entre la table et la porte. — Où es-tu assise ? — Entre Marie et Eugénie. — Et toi, Eugénie ? — Entre Amélie et Joséphine.

Soyez attentifs : je commence une nouvelle étude. Voyez-vous le pouce, mes amis ? — Oui, nous voyons le pouce. — Le pouce est gros. Il est fort. Est-il fort, Louis ? — Oui, il est fort. — Et toi, es-tu fort ? — Oui, je suis fort. — Et Marie ? — Marie n'est pas *fort*. — Si : elle est *forte*. N'est-ce pas, Marie ? — Oui, monsieur. — Et toi, Eugénie ? — Je suis forte aussi. — Le doigt annulaire est-il fort ? — Non. — C'est bien : il est faible. Tu es faible aussi, n'est-ce pas, Joséphine ? — Non, non, monsieur : je suis forte. — Le doigt du milieu est long. Le petit doigt n'est pas long : il est court.

Le doigt du milieu est plus long que le pouce ; le pouce est plus fort que l'index. Les garçons ne sont-ils pas plus forts que les filles ? — Si, monsieur. — Oui : ils sont plus forts et plus grands. . . . Regardez mon geste. Louis, es-tu plus grand ou plus petit que Jeanne ? — Je suis plus grand. — Et toi, George ? — Je suis plus petit. — Oui : tu es plus petit et plus faible. — Non, monsieur ; je suis plus fort.

Le doigt du milieu est très-long. Il est le plus long de tous les doigts. Le pouce est le plus fort. Le doigt annulaire est le plus faible. Il est très-faible. C'est un pauvre doigt, n'est-ce pas ? — Oui. — Qui est le plus grand des garçons ? — Auguste est le plus

grand. — Et le plus petit? — George. — Et le plus fort? . . . Vous ne savez? Je pense que c'est Auguste aussi. . . . — Non, non, monsieur. — Comment! Henri, est-ce toi? — Oui: je suis plus fort qu'Auguste.

Moins est le contraire de *plus*. Marie est moins forte que Henri, et moins grande. Est-elle moins grande que George? — Non, elle est plus grande. — Êtes-vous fatigués, mes amis? — Oui, très-fatigués, monsieur. — C'est bien: vous employez le superlatif. Reposons-nous cinq minutes. — Dix, monsieur. — Je le veux bien. Récréez-vous.

Recommençons. Voyez: je plie l'index, et j'étends l'index. Hortense, plie l'index. . . . Et toi, Caroline. . . . Étends les doigts. . . . Plie les doigts. . . . Henri, plie les doigts. . . . Que fais-tu? — Je plie les doigts. — Que fais-je? — Tu étends les doigts.

Je puis étendre les doigts et je puis plier les doigts, mais je ne puis pas plier la chaise. Peux-tu plier la porte, mon ami? — Non: je ne puis pas plier la porte. — Voilà une feuille de papier. Prends la feuille de papier, Hortense. Peux-tu plier la feuille de papier? — Oui. — Plie la feuille en deux. Plie-la en quatre. Plie-la en huit. . . . C'est ça: voilà la feuille de papier pliée en huit.

IV.

LES MAINS.

Je montre les mains : une, deux. Voilà la main droite ; voilà la main gauche. Combien de mains avons-nous ? . . . Montre la main droite, Henri. . . . Que fais-tu ? — Je montre la main droite. — Étends la main gauche. . . . Quelle main étends-tu, la main gauche ou la main droite ? — J'étends la main gauche.

Combien de mains a Caroline ? — Elle a deux mains. — La table a-t-elle deux mains ? — Non. — C'est bien : la table n'a pas de mains, la chaise non plus, la porte non plus. Et le livre ? — Le livre non plus.

Combien de doigts a la main droite ? — Cinq. — La main gauche ? — Cinq. — A-t-elle plus de doigts que la main droite ? — Non. — En a-t-elle moins ? — Non. — Non : elle n'a ni plus ni moins de doigts que la main droite : elle a autant de doigts que la main droite. Les garçons ont-ils plus de mains que les filles ? — Non : ils ont autant de mains que les filles.

Cinq doigts à la main droite et cinq à la main gauche font dix doigts. Voilà une addition. C'est une opération facile, n'est-ce pas, Charles ? — Oui, monsieur. — Combien font trois et trois ? — Six. —

Et deux et trois?—Cinq.—Et cinq et six?—Je ne sais pas.—Non: vous savez compter dix seulement. Comptons les garçons et les filles de la classe. Un, deux, trois, quatre, cinq, six, sept, huit, neuf, dix, onze, douze, treize, quatorze, quinze, seize. Combien de garçons comptons-nous? — Sept. — Et combien de filles? — Neuf. — Additionnez. — Neuf et sept font seize.—Combien font cinq et six?—Onze.

Soyez attentifs et regardez. J'agite la main, je lève la main, je ferme, j'ouvre la main. Voilà la main ouverte. Voilà le poing. Paul, agite les deux mains. Montre la main droite: que fais-tu?—Je montre la main droite.—Ouvre la main. Montre la main ouverte, et parle. — Voilà la main ouverte. — Ferme la main. — Je ferme la main: voilà le poing. — C'est bien, mon ami. Lève la main gauche. Lève-toi. Va près de la porte. Ouvre la porte. Que fais-tu?—J'ouvre la porte.—Ferme la porte. Retourne à ta place. Assieds-toi. Es-tu debout ou assis? — Je suis assis. — Près de la porte? — Non. — Tu es loin de la porte. La porte est-elle près de la fenêtre?—Non, elle est loin de la fenêtre.—Chicago est-il près ou loin de Boston?—Il est loin de Boston. — Et Paris? —Paris est très-loin de Boston et de Chicago.

Marie, les fenêtres sont-elles fermées ou ouvertes? —Elles sont fermées.—Lève-toi. Va près de la fenêtre de droite. Ouvre cette fenêtre. Ouvre la fenêtre du milieu. Les fenêtres sont-elles ouvertes? — Deux fenêtres sont ouvertes et une est fermée.—

Referme les deux fenêtres ouvertes. Retourne à ta place.

Regardez la table et la plume. La plume est sur la table, le livre aussi, le canif et le crayon aussi. Es-tu assis sur la table, mon ami? — Non: je suis assis sur la chaise. — Je puis prendre la plume. Je prends la plume. George, peux-tu prendre la plume? — Oui, je puis prendre la plume. — Que fais-tu? — Je prends la plume. — Prends le livre, le canif et le crayon. Que fais-tu? — Je prends le canif, le livre et le crayon. — Remets la plume sur la table. . . . C'est bien: tu remets la plume sur la table. Remets le livre sur la table. Que fais-tu? — Je remets le livre sur la table. — Où sont la plume et le livre? — Sur la table. — Le canif et le crayon sont-ils aussi sur la table? — Non. — Où sont-ils? . . . Réponds: ils sont dans ta main. Passe le canif à Auguste. . . . C'est bien: le canif est dans la main d'Auguste. Mon ami, passe le canif à ton voisin de gauche. Tu as deux voisins, un voisin de gauche et un voisin de droite. Qui est ton voisin de gauche? — François. — Passe le canif à François. C'est bien, Auguste. Où sont le canif et le crayon? — Le canif est dans la main de François, et le crayon est dans la main de George. — Qu'ai-je dans ma main? — Tu as un livre dans ta main. — George et François, levez-vous. Venez ici. Remettez sur la table le canif et le crayon. Retournez à vos places.

Je prends le crayon. Je tiens le crayon de ma main droite. J'écris. J'écris seulement de la main droite. Je ne puis pas écrire bien de la main gauche.

Pourquoi ? . . . Parce que la main gauche n'est pas exercée. C'est une affaire d'habitude.

Chers amis, je vous promets pour demain une petite fable. Êtes-vous contents ? — Oui, oui, monsieur. — Adieu.

V.

LE CORBEAU ET LE RENARD.

Voici la petite fable promise, la première fable que nous étudions. Les fables sont agréables et instructives, n'est-ce pas, Charles ? — Oui, monsieur. — Elles parlent des animaux. Les animaux domestiques sont nos amis . . . pas tous. Il y a des animaux domestiques qui sont nos amis. Pouvez-vous nommer les animaux domestiques en français ? — Non. — Patience !

Nous aimons les animaux . . . Vous ne comprenez pas ? Louis, tu aimes Paul. Paul est ton camarade. Tu as de l'affection pour Paul, n'est-ce pas ? — Oui, monsieur. — Aimes-tu Dieu ? Regardez, mes amis. Je lève la main, j'étends l'index et je montre Dieu. Voilà Dieu. Aimes-tu Dieu ? — Oui, j'aime Dieu.

Eh bien ! nous aimons les animaux. Les actions des animaux nous amusent-elles ? — Elles nous amusent. — Les fables parlent des animaux, et nous intéressent par conséquent.

Regardez cette gravure. Voilà un arbre, un gros oiseau, et un petit quadrupède. Voyez-vous l'arbre, le quadrupède et l'oiseau ? — Oui. — Où est l'oiseau ? — Il est sur l'arbre. — Oui, sur une branche. Voilà une branche. Combien de branches a l'arbre ? — Je ne sais pas. — Il en a beaucoup, beaucoup. Le quadrupède est-il sur l'arbre ?—Non. — Il est sous l'arbre, mon ami : il est au pied de l'arbre. Voilà tes pieds, Louis. Voilà les pieds de la table. Combien de pieds as-tu ? — J'en ai deux. — Et l'arbre ? — L'arbre a un pied. — Et le quadrupède ? — Quatre. — Le gros oiseau en a quatre aussi. — Non, monsieur, il en a deux. — Est-ce un quadrupède ou un bipède ? — Un bipède. — Et toi ? — Je suis un jeune garçon.

Que regardez-vous, petites demoiselles ? — Nous regardons les deux animaux. — Et que regarde le quadrupède ? — Il regarde l'oiseau. — Oui, il regarde en haut . . . Voyez mon geste. Je montre en haut. L'oiseau regarde en bas.

Savez-vous le nom de l'animal qui est au pied de l'arbre ? — Non. — C'est le renard. L'oiseau est un corbeau.

Que regarde le corbeau ? — Il regarde le renard. — En haut ? — Non, en bas. — Voilà le bec du corbeau. Voyez-vous le bec ? — Oui. — A-t-il quelque chose dans son bec ? — Oui. — Quoi ? — Nous ne savons pas quoi. — C'est un fromage. Il aime le fromage. Et le renard aime-t-il le fromage ? — Oui. — A-t-il un fromage ? — Non. — Désire-t-il un fromage ? — Oui. — Le fromage du corbeau ? — Oui. — Comment avoir le fromage ! Écoutez : voici la petite fable.

Le Corbeau est perché sur un arbre ; il a un fromage dans son bec. Le Renard est au pied de l'arbre. Il désire le fromage du Corbeau. Il regarde en haut, fait une révérence à l'oiseau. " Quel beau plumage vous avez ! dit-il. Vous êtes le plus charmant oiseau de la forêt. Je vous admire et vous présente mon compliment." Le Corbeau est sensible au compliment. Il est touché et joyeux. Le flatteur continue son discours. " Je suis sûr que vous avez une voix bien douce, dit-il. Oh ! chantez pour mon plaisir. N'êtes-vous pas le phénix des oiseaux ? " Et voilà le Corbeau dupe de la flatterie ! Il ouvre un large bec et crie. Le fromage tombe. Le Renard le saisit et s'enfuit.

Aimez-vous ce Renard, mes amis ? — Non. —Vous-avez raison. Il est flatteur. Les flatteurs sont détestables et dangereux. Le Renard admire-t-il le plumage du Corbeau ? — Non. — Et sa voix ? — Non. — Ne dit-il pas qu'il admire l'oiseau ? — Si. — Oui : il ment. C'est un menteur. Ne mentez jamais, jeunes garçons ; soyez toujours sincères.

Qui est la dupe de notre fable ? — Le Corbeau. — Croit-il qu'il est beau ? — Oui. — Et qu'il a une voix douce ? — Oui. — A-t-il de la vanité ? — Oui, beaucoup. — Est-il puni pour sa vanité ? — Oui.

Mes amis, ne soyons ni flatteurs comme le Renard, ni vaniteux comme le Corbeau.

La flatterie est-elle une vertu ou un vice ? — La flatterie est un vice. — Et la vanité ? — La vanité aussi. — La vanité et la flatterie sont deux vices. La

sincérité est-elle un vice ? — Non. — Non : c'est une vertu. Et la modestie ? — Aussi. — Aimes-tu les garçons modestes, George ? — Oui. — Et les corbeaux modestes ? — Les corbeaux ne sont pas modestes. — Et les renards sincères ? — Les renards ne sont pas sincères ; ils flattent les corbeaux : je n'aime pas les renards. — Tu as raison, mon ami.

VI.

LES BRAS.

Voilà les bras. Voilà les épaules. Les mains sont à l'extrémité des bras. Et les épaules ? — Les épaules aussi. — Oui : les mains sont à l'extrémité inférieure et les épaules à l'extrémité supérieure.

Je montre le coude, le poignet. — Où est le coude, monsieur ? — Voilà ! il est au milieu du bras. Lève-toi, Henri. Va là. Où es-tu ? — Je suis debout au milieu de la classe. — Retourne à ta place et assieds-toi. . . . C'est bien : te voilà entre tes deux voisins. Où est le poignet ? — Il est entre la main et le bras. — Oui : il attache la main au bras.

Regardez ma main. Voilà la peau, les veines. Y a-t-il des veines dans les bras ? — Oui, beaucoup. — Où est la peau ? — Sur les mains et les bras. — Oui, et sur tout le corps. — Où est le corps, monsieur ? — Tu es distraite, Louise. Je montre le corps. Qu'est-

ce qui est sous la peau ? — Nous ne savons pas. — La chair est sous la peau, et les os sont sous la chair.

Regardez le corbeau et le renard. Ont-ils une peau, de la chair, des os, des veines? Ont-ils des bras, des mains et des doigts ? — Non, monsieur, ils n'ont ni bras, ni mains, ni doigts. — Non : mais le corbeau a des ailes, et le renard á quatre pattes. Voilà les pattes. Je montre les ailes et les plumes. Où sont les plumes, Marie ? — Elles sont sur les ailes et sur le corps. — Le corbeau a des ailes, la canari aussi. Ils volent. Les oiseaux volent. Peux-tu voler, François ? — Non. — Certes, non : voler est le privilége des oiseaux et des insectes ailés.

Mais nous avons aussi nos avantages, n'est-ce pas, mes amis ? Nous avons nos bras et nos mains. Les garçons et les filles, les hommes et les femmes peuvent faire beaucoup de choses avec les bras et les mains. — Je ne comprends pas *hommes* et *femmes*, monsieur. — Eh bien ! George, suis-je un petit garçon ? — Non. — Non : je suis un homme. Lève-toi, levez-vous tous ; venez ici à la fenêtre ; regardez là-bas, dans la rue : voilà trois femmes. Comprenez-vous le mot *femmes ?* — Oui. — Ont-elles des bras ? — Oui, certes.

Je continue. Avec les bras nous portons. Voyez : je lève et je porte le fauteuil près de la fenêtre de gauche ; je reporte le fauteuil à sa place près de la table. Je pousse le fauteuil près du mur. Voilà le mur. Voyez-vous le poing ? — Oui. — Du poing je frappe sur la porte. Mes chers amis, ne frappez pas vos camarades ; ne frappez jamais les petites filles :

elles sont plus faibles que vous, et toujours gentilles, n'est-ce pas ?

Auguste, viens ici. Prends le livre. Mets le livre sous ton bras ; sur la table ; sur ton épaule. Donne-moi le livre ; reprends le livre ; passe le livre à Louis ; reprends le livre ; remets le livre sur la table. Prends le crayon. Je prends le canif. Imite-moi. Je jette le canif sur le tapis. Voilà le tapis. Imite-moi. Que fais-tu ? — Je jette le crayon sur le tapis. — Je ramasse le canif. Que fais-tu ? — Je ramasse le crayon. — Je jette le canif en l'air. Jette le crayon en l'air. Jeanne, que fait Auguste ? — Il jette le crayon en l'air. — Oui, il jette le crayon en l'air, et le crayon tombe sur le tapis. Je jette le canif à Charles. Attrape, mon ami. Rends-moi le canif. Jette le crayon en l'air, Auguste, et attrape. Attrapes-tu le crayon ? — Oui. — Jette le crayon à Paul. Que fais-tu, Paul ? — J'attrape le crayon. — As-tu le crayon ? — Oui. — Où ? — Dans ma main. — Jette-le-moi. . . Bien. Je l'attrape et je le remets sur la table, et le canif aussi. Retourne à ta place, Auguste.

Voyez-vous le tapis ? Y a-t-il quelque chose sous le tapis ? — Oui. — Quoi ? Es-tu sous le tapis, George ? — Non, certes : je suis sur la chaise, et la chaise est sur le tapis. — C'est bien : le plancher est sous le tapis. Voyez-vous le plancher, mes amis ? — Non. — Non : le plancher est caché sous le tapis. Voilà le livre devant moi. Voyez-vous le livre ? — Oui. —Voyez-vous encore le livre ? — Non. — Pourquoi ? — Il est caché. — Oui, il est caché derrière la table. Le voilà ! il est devant moi et devant vous.

Je mets le livre dans ma poche. Le voyez-vous ? — Non. — Pourquoi ? — Parce qu'il est caché dans votre poche.

Ouvre les bras, Hortense. Prends Eugénie dans tes bras. C'est bien : tu embrasses Eugénie. Aimes-tu Eugénie ? — Oui, monsieur, beaucoup.

La leçon est terminée. Nous aurons la tête demain. Voilà la tête ! Adieu, chers amis.

VII.

LA TÊTE.

Montre la tête, Charles. Où est la tête ? — Elle est à l'extrémité supérieure du corps. — Où sont les pieds ? Où sont les mains ?

Voilà la figure. Voilà les cheveux. Où sont-ils ? Voilà le front. Soyez attentifs : j'interroge et je montre ; je gesticule. Où est le nez ? Où sont les yeux ? Où est la bouche ? Où est le menton ? Voyez-vous les joues ? Où sont les dents ? Où est la langue ? Répondez. Vous avez une langue, n'est-ce pas ? Nous parlons avec la langue ; nous parlons français ; nous ne parlons pas anglais ici. L'anglais est-il prohibé ici ? — Oui, monsieur.

Regardez ces animaux. Voilà un cheval ; voilà un chien. Sont-ils sauvages ou domestiques ? Et le tigre ? Et le lion ? Et le renard ? Et le pigeon ?

Le cheval et le chien sont-ils utiles? Et le tigre? Que préférez-vous, le tigre ou le cheval? Le tigre est-il fort, dangereux, terrible, féroce, cruel? Et le chien?

Les animaux ont-ils une tête? Ont-ils des yeux, un front, un nez, une langue? Parlent-ils? Sont-ils intelligents? Le chien n'est-il pas intelligent?

Le chien et le cheval ont-ils des cheveux? — Oui. — Non, mon ami. Voilà les cheveux. Ils sont sur la tête de l'homme. Les animaux ont des poils, l'homme aussi: voilà des poils sur ma main. Voilà des poils: ce sont les sourcils. Et voilà des poils: ce sont les cils. La barbe est aussi formée de poils. As-tu de la barbe, George? — Oh! non, monsieur. — Non: tu es trop petit, trop jeune. Quel âge as-tu? — J'ai onze ans. — Désires-tu avoir de la barbe, Marie? — Certes, non: les filles n'ont pas de barbe. —Non: elles ont de long cheveux, une belle et riche chevelure. Voyez la chevelure blonde de Caroline: comme elle est longue! elle descend plus bas que les épaules. Combien de cheveux as-tu, petite fille? — Beaucoup, beaucoup: je ne peux pas les compter. — As-tu les cheveux longs, Charles? — Non: j'ai les cheveux courts.

Les cheveux sont longs ou courts, raides ou souples, gros ou fins. Ont-ils tous la même couleur? — Non. — Il y a une grande variété de couleurs. Marie a la chevelure noire, Caroline l'a blonde, Hortense l'a brune. En voilà une châtaine. Tu as les cheveux roux, Henri. Ton grand-papa a les cheveux blancs. Voilà du papier blanc. Les vieillards ont les cheveux

blancs. Ton grand-papa est un vieillard et ta grand' maman une vieille dame.

Respectes-tu ton grand-papa et ta grand'maman? — Oui, monsieur. — Respectes-tu les vieillards? — Oui, je respecte les vieillards. — Ton grand-papa est-il respectable? — Très-respectable. — Mes amis, le sentiment du respect est un noble sentiment. Soyez toujours respectueux pour les vieillards, pour vos parents, pour les grandes personnes. Comprenez-vous? — Oui, parfaitement.

Viens ici, Louis. Allons dans cette chambre. C'est le vestiaire. Prends cet objet. Reviens dans la salle de classe. Montre l'objet. C'est la casquette de Louis. Où mets-tu la casquette, cher ami? — Sur ma tête. — Mets-la . . . Bien: tu es couvert. Ôte-la. Es-tu couvert? — Non. — Tu es découvert, tu es à tête nue. Nous sommes à tête nue ici, à l'intérieur. À l'extérieur, nous sommes couverts. Les petites filles sont en cheveux ici. Tu n'es pas en cheveux, George: tu es découvert.

Désirez-vous que je vous raconte une fable demain? — Oui, oui, monsieur. — Je vous promets de vous en dire une très-amusante, si vous êtes tous présents.

VIII.

LE RAT DE VILLE ET LE RAT DES CHAMPS.

VOILÀ deux petits personnages. Les connaissez-vous ? — Oui. — Ils sont camarades. Le premier est un citadin : il habite une ville. Boston est une ville, une grande et belle ville. Le deuxième est habitant de la campagne. C'est un bon paysan. Il y a des paysans en France : ils habitent la campagne, les champs.

Habites-tu la ville ou la campagne, George ? — J'habite la ville. — Oui, comme le rat de ville. Et toi, Henriette ? — J'habite les champs, comme le rat des champs. Suis-je un paysan, monsieur ? — Non : tu n'es ni un paysan ni une paysanne. Il n'y a pas de paysans en Amérique.

Comment vous présenter cette fable, mes amis ! votre vocabulaire français est si petit ! Il y a un dîner dans l'histoire de nos rats. Comprenez-vous ? — Oui. — Le dîner est un repas. Nous prenons trois repas par jour. Tu ouvres de grands yeux, Charles. Tu ne comprends pas *jour*. Lève-toi, viens à la fenêtre. Voilà le soleil, au milieu du ciel. Vois-tu le soleil ? — Je le vois. — Eh bien ! il se lève là, à

l'orient, au commencement du jour, le matin. Il est là, au-dessus de nos têtes, au milieu du jour. Il descend là, à l'occident, à la fin du jour : il se couche. Comprends-tu maintenant *jour* ? — Oui, je comprends très-bien.

Quand nous levons-nous, au commencement, au milieu, ou à la fin du jour ? — Nous nous levons au commencement du jour. — Quand nous couchons-nous ? — À la fin du jour.

Voyez ! j'ai une montre dans ma poche. Je tire la montre de ma poche. Regardez : voilà les heures. Une, deux, . . . douze. Il y a douze heures depuis le commencement du jour jusqu'à la fin, depuis le matin jusqu'au soir. Marie, à quelle heure te lèves-tu ? — Je me lève à sept heures. — Et toi, George ? Et toi, Henri ? Et toi, Hortense ? À quelle heure te couches-tu, François ? — Je me couche à neuf heures. — Et toi, Amélie ? — Je me couche à huit heures.

Je continue : il y a trois repas, le déjeuner, le dîner et le souper. Nous déjeunons le matin. Quand dînons nous ? Quand soupons-nous ? Quel est le principal repas ?

Au dîner, au déjeuner et au souper, nous mangeons et nous buvons. Ne comprenez-vous pas ? . . . Voilà un morceau de sucre, George. Prends-le. Mets-le dans ta bouche. Tu manges le sucre. Est-il bon ? — Excellent, monsieur. — Regardez mon geste : nous buvons aux repas. — Nous comprenons. — Les rats aussi boivent et mangent, comme nous. Que mangeons-nous ? — Nous ne pouvons pas le dire

en français. — J'ai ici sur ma table des tableaux. Soyez attentifs. Voilà un bœuf, un mouton, un veau. Voilà un poisson. Voilà une pomme, une poire, une pêche, un abricot, une prune, une cerise, une fraise, une framboise et une mûre. Voilà des petites groseilles. Voilà une pomme de terre et un chou. Voilà des petits pois. Aimes-tu les chous, Paul ? — Non : j'aime les pois.

Que mangeons-nous ? Mangeons-nous du bœuf ? — Oui. — Du mouton, du veau, du porc ? Manges-tu des fruits, mon amie, des pêches, des poires ? Aimes-tu les fruits ? Quel fruit préfères-tu ? — Je préfère la pêche. — Et toi, Louis ? — Je préfère la poire. — Manges-tu des pommes de terre au déjeuner ? — Oui. — Au souper ? — Non.

Que buvons-nous au déjeuner ? Bois-tu du café ou du thé, Henriette ? — Non. — Tu ne bois ni café, ni thé, ni vin, ni bière. Tu bois de l'eau. L'eau est la principale boisson. Les rats boivent aussi de l'eau, n'est-ce pas ? — Oui, monsieur. — Les Allemands boivent de la bière et les Français du vin.

Écoutez la fable des rats.

Un Rat de ville invite à dîner un Rat des champs. L'invitation est acceptée. Le jour de la fête arrive. L'hôte a préparé un grand dîner. Il a mis la table sur un riche tapis de Turquie. Quel luxe, mes amis ! Le campagnard est dans la joie. Voilà les deux camarades assis au festin. Ils mangent avec bon appétit et grande félicité des amandes, des raisins, du sucre . . . Mais écoutez ! la porte s'ouvre . . . nos

rats disparaissent. Cependant le bruit a cessé ; le silence règne ; les camarades reviennent. "Achevons notre festin, dit le citadin. — Non, non, réplique le rustique. Je pars : adieu! Venez à la campagne. J'ai une pauvre table : des noix et du fromage de Hollande. Voilà tout. Mais nul bruit ne vient m'interrompre et je mange à loisir."

Sans tranquillité pas de plaisir.

Le Rat des champs a-t-il raison ? — Il a raison. — Avons-nous tort de préférer la simplicité tranquille au luxe inquiet ? — Nous n'avons pas tort. — L'inquiétude ne gâte-t-elle pas les plus doux plaisirs ? — Si, je pense, mais je ne comprends pas *gâte*. — Regardez ce livre-ci : il est beau, n'est-ce pas ? — Oui. — Regardez celui-là : est-il beau, en bon état ? — Non, monsieur. — Au contraire, mon ami : il est gâté. L'inquiétude gâte-t-elle les plaisirs ? — Oui. — Préférez-vous les plaisirs du Rat des champs, ou ceux du Rat de ville ? — Nous préférons les plaisirs du Rat des champs.— Pourquoi ? . . . Vous ne savez pas ? Sont-ils gâtés par l'inquiétude ? — Non. — Et les plaisirs du Rat de ville ? — Ils sont gâtés. — Eh bien ! nous préférons les plaisirs du Rat des champs parce qu'ils sont tranquilles, parce qu'ils ne sont pas gâtés par l'inquiétude. Comprenez-vous ? — Oui. — Je finis la leçon. Nous parlerons demain de la salle de classe.

IX.

LA SALLE DE CLASSE.

Bonjour, mes amis. Vous voilà tous présents, dans la salle de classe. C'est ici, dans cette salle, que vous venez tous les jours. Pourquoi venez-vous ici? . . . Répondez: vous venez dans cette salle de classe, près de moi, devant moi, pour étudier, pour apprendre. Qu'étudiez-vous ici? — Nous étudions le français. — Oui, vous étudiez, vous apprenez la langue française. Aimez-vous le français? — Oui, nous l'aimons beaucoup. — Le comprenez-vous? . . . Vous le comprenez un peu, pas beaucoup. Vous commencez à le comprendre. Louise, as-tu compris la fable: Le Corbeau et le Renard? — Oui, je l'ai compris. — Tu l'as *comprise*, mon amie. Prononce comme moi. Toi, Marie, l'as-tu comprise? — Je l'ai comprise. — C'est bien. Vous avez tous compris, n'est-ce pas, l'histoire des deux Rats? — Oui.

Courage! examinons la salle de classe. Est-elle grande ou petite? Plus grande que le vestiaire? Quelle forme a-t-elle? Est-elle ronde ou carrée? Voilà une boule: elle est ronde. La salle est-elle ronde? Es-tu rond, George? — Quelle question, monsieur! — Regardez la planche noire: je fais une

figure carrée. Quelle forme a la salle ? — Elle est carrée. — Est-elle claire ou obscure ? Plus ou moins claire que le vestiaire ? Pourquoi est-elle plus claire que le vestiaire ? Combien de fenêtres y a-t-il ici ? Et dans la petite chambre ?

La lumière entre par les fenêtres. Voyez-vous le soleil ? — Oui. — Il donne la lumière, il éclaire la salle et la rue. . . . Voilà la rue. N'éclaire-t-il pas Boston ? Et toute l'Amérique ? Et l'Europe ? — Si, monsieur. — Oui : il éclaire tout, toute la terre. Voyez-vous le lustre au-dessus de vos têtes ? Le soir il éclaire la salle de classe : éclaire-t-il aussi Boston et toute la terre ? — Non, certes.

Louis, monte sur la chaise. Voyons : je te prends par la main et je te fais monter sur la chaise. Es-tu monté sur la chaise ? — Oui. — Pourquoi ? — Je ne sais pas. — Prends cette allumette. Allume l'allumette. Tu ne comprends pas ? Vois : je frotte l'allumette sur cette boîte. La voilà allumée. Prends-la. J'ouvre un bec de gaz. — Aïe ! aïe ! monsieur. — Qu'y a-t-il ? pourquoi cries-tu ? — Mon doigt ! mon doigt ! — Sot garçon ! tu as brûlé ton doigt : pourquoi n'as-tu pas jeté l'allumette ? Voyons : n'aie pas peur. Sois brave. Recommençons. Prends cette allumette et cette boîte. Frotte l'allumette sur la boîte . . . C'est ça. J'ouvre le bec de gaz : approche l'allumette. Voilà le gaz allumé. Descends de la chaise. Retourne à ta place et assieds-toi.

Le gaz éclaire-t-il la chambre ? — Oui. — Pensez-vous ? — Non, non. — Pourquoi ? — Parce que le soleil éclaire la chambre. — La lumière du soleil est

elle plus brillante que celle du gaz? — Oui: beaucoup plus brillante. — Pouvez-vous regarder fixement le soleil? Et le gaz? Et la chandelle? Je vous montre une chandelle. Que préférez-vous, la lumière de la chandelle, celle du gaz, ou celle du soleil? — Nous préférons la lumière du soleil. — La nuit le soleil est absent. Il laisse la terre dans l'obscurité: nous sommes bien contents, bien heureux, la nuit et le soir, d'avoir la lumière du gaz ou celle de la chandelle.

Charles, lève-toi. Marche dans cette direction . . . Bien. Pourquoi n'avances-tu pas? Continue de marcher. — Je ne puis pas. — Pourquoi? — Vous voyez, monsieur: il y a un obstacle. — Oui, certes, cher ami: tu as le nez sur le mur. Retourne-toi. Que fais-tu? — J'obéis: je me retourne. — Viens ici. Regarde là. Marche dans cette direction. Continue, marche . . . Pourquoi ne marches-tu plus? — Je suis près . . . — Oui, tu es près du feu: tu as peur de te brûler. Tu as raison de ne plus marcher.

Combien de fenêtres y a-t-il ici? Combien de murs? Combien de chaises? Combien de fauteuils? Combien de tables? Comptez les livres qui sont sur la table. N'y a-t-il pas autre chose sur la table? Je montre: voyez-vous l'encrier? Qu'y a-t-il dans l'encrier? Quelle couleur a l'encre? Et le papier? George, prends la plume. Mets la plume dans l'encrier. Que fais-tu? — Je mets la plume dans l'encrier. — Écris *table* sur cette feuille de papier . . . Petit étourdi, tu fais une tache! Tu as pris trop d'encre dans ta plume. Tu as gâté le papier, et tu

n'as pas écrit *table*. Effaces-tu les taches avec tes doigts ? — Non : j'emploie cet objet. — Oui : c'est un grattoir, mes amis. On efface les taches d'encre avec le grattoir, et les taches de crayon avec la gomme, que voilà.

Mes amis, levez les yeux. Regardez en haut : voilà le plafond au-dessus de vos têtes. Auguste, tu es le plus grand de tous : lève-toi et touche le plafond de ton index. — Je ne puis pas. — Non : tu es trop petit et tu as le bras trop court. Tu n'es pas Goliath, n'est-ce pas ?

Nous avons fini : George, lève les stores, je t'en prie, et ouvre les fenêtres . . . Que fais-tu ? — J'obéis : je lève les stores et j'ouvre les fenêtres. — Merci, cher garçon.

X.

LES CINQ SENS. — LES SAISONS.

Revenons aux parties du corps. Voilà les yeux, les oreilles, le nez. Où est la langue, Charles ? — Elle est dans la bouche. — Où est la peau ? — Elle est à la surface du corps. — Entends-tu ? — Oui. — Mets tes deux mains sur tes oreilles. Presse-les fortement. Entends-tu ? — Oui, un peu. — Un peu seulement. Les oreilles sont-elles nécessaires pour entendre ? — Oui. — Voyez-vous, mes amis ? — Oui,

nous voyons. — Fermez les yeux. Voyez-vous maintenant ? — Non. — Pourquoi pas ? — Parce que nous avons les yeux fermés. — Oui : sans yeux ou avec les yeux fermés, nous ne voyons pas ; sans oreilles ou avec les oreilles bouchées, on n'entend pas. Ne bouchez jamais vos oreilles, quand je parle, chers amis. Il faut apprendre le français par l'oreille, n'est-ce pas ? N'avez-vous pas appris l'anglais par l'oreille ? — Si, monsieur.

Je continue : l'œil est l'organe de la vue, l'oreille est l'organe de l'ouïe. As-tu l'ouïe bonne, Marie ? — Excellente, monsieur. — Et ton père . . . Tu ne comprends pas ? Ton papa a-t-il l'oreille bonne ? Et ta mère ? Et ton vieux grand-père ? — Mon vieux grand-père a l'ouïe faible : il entend difficilement. — Oui, chère amie : c'est un effet de l'âge.

Au soir de la vie, il fait triste pour l'homme : il n'entend plus la douce voix de ses petits enfants, il ne voit plus le ciel bleu, plus la verte prairie, plus la lumière d'or du soleil, plus la lumière d'argent de l'astre des nuits ; hélas ! il ne peut plus voir ton heureux sourire, petite fille, ni lire ton tendre amour dans tes yeux qui le contemplent. Oh ! ne sois pas triste. Monte sur ses genoux ; mets tes deux petites mains dans la sienne, ou caresse son menton, et couche ta tête blonde sur son épaule : le voilà heureux, petite ! Il sent bien que tu le regardes avec amour, et que tu souris pour lui. Il sourit aussi, il est heureux : tu es son ange, chère enfant.

Qu'est-ce que la *verte prairie*, monsieur ? — Vous connaissez la prairie : elle est si belle à voir au mois

de mai ! Elle a une robe comme celle de Louise, une jolie robe verte, et ça et là sur sa robe de petites fleurs blanches. Ne les avez-vous pas vues les marguerites de la prairie, si gentilles, si coquettes et si joyeuses au milieu du tapis vert. — Pourquoi sont-elles joyeuses, monsieur ? — Parce qu'elles sont jeunes comme vous, mes amis, parce qu'elles sentent le soleil de mai et qu'elles sont dans la verdure . . Voyez : elles lèvent la tête pour regarder passer le papillon, leur ami, et pour écouter le rouge-gorge qui chante sur l'arbre le printemps et son nid. — Nous ne comprenons pas le *printemps* et le *nid*. — Regardez ce tableau : voilà le rouge-gorge sur l'arbre. Voyez-vous le rouge-gorge en décembre, en janvier, en février ? — Oh ! non, monsieur. — Non : il fait mauvais dans ces mois-là. C'est l'hiver : le rouge-gorge et tous les petits oiseaux sont absents ; ils sont partis en octobre pour des climats plus hospitaliers, moins rigoureux, pour les pays du soleil, pour la Floride toujours verte, toujours fleurie, où chante l'oiseau-moqueur. Un seul oiseau nous est fidèle toute l'année . . . — Oui, l'oiseau d'Angleterre, l'oiseau des petites maisons. Comment le nomme-t-on en français ? — C'est le moineau : il est fort et brave contre le froid . . . — Qu'est-ce que le *froid*, monsieur ? — Voilà le feu : il est chaud comme la saison d'été, comme juin, juillet et août : l'hiver est froid.

Dans cette saison, la neige blanche tombe du ciel et couvre la terre d'un tapis blanc. Il gèle . . . Vous ne comprenez pas ? L'eau coule, n'est-ce pas ? Eh bien ! l'hiver forme sur l'eau une espèce de tapis

aussi, un tapis transparent.' Alors tu attaches à tes pieds des patins, George, et tu patines sur ce tapis, sur cette glace. Patines-tu? — Oui, monsieur: j'attache à mes pieds des patins et je patine sur la glace; j'aime l'hiver pour patiner. — Eh bien! le moineau ne patine pas, mais il reste chez nous, malgré le froid, malgré la neige, la gelée, et la nudité de l'arbre, et la misère: n'est-il pas brave? — Si, monsieur, très-brave: mais il n'a pas la misère. — Non, tu as raison: les habitants de Boston sont la providence pour le moineau. Ils le nourrissent et le protègent contre les intempéries du ciel. Mais vous n'avez pas compris le *printemps* et le *nid*. — Non.

Au printemps, le rouge-gorge ne reste pas en Floride: il revient dans le nord, parmi nous, avec le soleil, la verdure de l'herbe, les feuilles des arbres et les fleurs du jardin. C'est en mars, avril ou mai. Le printemps est si parfumé, si riant! le rouge-gorge est plein de joie; il est dans l'allégresse: il prépare là, sur la branche, sous la feuille, un nid bien doux pour sa famille. Comprenez-vous, mes amis? — Parfaitement.

Je m'arrête ici. Nous aurons les yeux demain. — Que faites-vous, monsieur? — Ne comprenez-vous pas? Il faut deviner un peu: je ne parle plus, je finis, je m'arrête. Voyons: venez ici, George et Louis. Voilà un pas, deux pas. Les soldats marchent au pas. Marchez au pas, mes petits amis . . . Halte! Arrêtez-vous. Marquez le pas. Dites: gauche, droite! Gauche, droite! Marquez le pas, et parlez. En avant! Marchez au pas. Arrêtez-

vous : halte ! Que fais-tu, Louis ? — Je m'arrête. — Et toi, George ? — Je m'arrête aussi. — Et moi aussi, mes amis ! Au revoir ! à demain !

XI.

LES YEUX.

Nous avons cinq sens, n'est-ce pas, Hortense ? — Oui. — L'ouïe, la vue, le goût, l'odorat, le toucher : voilà les cinq sens. La langue est l'organe du goût. Quel est l'organe de l'odorat ? Quel est celui du toucher ? Vous savez déjà que l'oreille est l'organe de l'ouïe et l'œil l'organe de la vue.

Parlons de l'œil aujourd'hui et de la vue. L'œil est d'une forme plus ou moins sphérique. Voilà l'orbite de l'œil, les cils, les sourcils, les paupières. Le soleil brille au haut du ciel : regarde le fixement, Joséphine. — Je ne puis. — Non : tu fermes les paupières. Nous fermons aussi les paupières la nuit pour dormir.

Voilà le blanc de l'œil. La pupille ou la prunelle est au milieu. Rien de plus précieux que la prunelle de l'œil. Une mère aime son enfant comme la prunelle de ses yeux.

Tu as les yeux bleus, Marie : George les a noirs. Aimes-tu les yeux noirs, Marie ? — Je préfère les yeux bleus . . . — Moi, je préfère les noirs. — Oh !

George, n'aimes-tu pas les doux yeux bleus de Marie ? — Si, monsieur, je les aime aussi. — À la bonne heure, mon garçon. Tu es vif comme tes yeux noirs, mais tu admires la douceur de ta petite amie, n'est-ce pas ? — Oui, monsieur.

Voïs-tu bien, Charles ? As-tu la vue bonne ? Connais-tu le lynx et l'aigle ? Ont-ils la vue bonne ? As-tu la vue aussi perçante que le lynx ? Vois-tu aussi loin que l'aigle ? Du haut du ciel, où le roi des oiseaux vole majestueusement bien haut, bien haut, il aperçoit le pigeon, sa proie. Pauvre innocente colombe, n'est-ce pas ? L'aigle l'a vue : il descend du ciel, rapide comme une flèche . . . Je dessine une flèche sur la planche noire. La voilà. Il se précipite sur l'oiseau, le saisit dans ses serres et l'emporte au sommet des Alpes.

L'aigle et le lynx voient mieux que nous, mais nous voyons mieux que le chien. Le chien n'est-il pas myope ? — Si. — Voit-il de loin ? — Non. — Non, certes : il ne reconnaît pas son maître à cent pas de distance. — Le chien est bien malheureux, monsieur. — Non, mon amie, il y a des compensations pour lui : n'a-t-il pas l'oreille extrêmement fine ? Et l'odorat ? Son odorat est merveilleux. Il a foi dans son odorat.

Voilà un miroir au mur, et voilà un perroquet sur ce tableau. N'avez-vous jamais vu un perroquet en présence d'un miroir ? — Si : il croit voir un autre perroquet. — Oui : il s'approche de son image, cherche à la toucher ; il lève la patte pour gratter la tête de son camarade. Quelle illusion, n'est-ce pas ! — Oui.

— Il est dans l'illusion comme le jeune chat, qui va voir derrière le miroir pour jouer avec l'autre petit chat. Le chien a-t-il aussi cette illusion devant le miroir ? — Non. — Pourquoi ? — Nous ne savons pas pourquoi. — C'est parce qu'il a foi dans son odorat plus que dans ses yeux. Il flaire : " Cette image de chien n'a pas d'odeur, dit-il, donc c'est un faux chien, une ombre de chien," et il s'en va. Le voilà couché devant le feu, la tête sur ses deux pattes, les yeux fermés, l'oreille ouverte : il pense à son maître, il écoute après son pas.

Tous les animaux voient-ils ? — Non : *l'oyster* ne voit pas . . . — Comment, Henri ! quelle langue parles-tu ? Ne sais-tu pas qu'il n'y a pas *d'oysters* en France ? — Non, monsieur ? — Non, certes : nous avons des huitres seulement, de petites huitres. L'huitre ne voit ni n'entend, mes amis. Elle est privée de la vue : elle est aveugle. Elle est privée de l'ouïe : elle est sourde. — Comment vit-elle, monsieur ? — La Providence a mis sa nourriture dans l'eau, et elle a dit à l'eau : " Nourris mon huitre, car elle n'a pas d'yeux pour chercher sa subsistance." Et l'eau obéit et fut la nourrice de l'aveugle. La Providence est bonne, n'est-ce pas ? — Oui, et l'eau aussi. — Oui, toute la nature est bonne : elle exécute les ordres de Dieu.

N'y a-t-il pas des hommes privés de la vue comme l'huitre ? — Si, il y a des aveugles. — Avez-vous vu des hommes qui ont un seul œil ? — Oui, beaucoup. — Ils sont borgnes. Lequel est le plus misérable de l'aveugle ou du borgne ? — C'est l'aveugle. — Incom-

parablement, car le borgne voit comme nous. Avez-vous rencontré dans la rue l'aveugle, sans guide, marchant seul ? — Oui. — Il marche avec précaution et grande prudence. Il écoute tous les bruits, il sent le chemin avec sa canne. Il a l'ouïe et le toucher plus fins que nous.

On voit à Paris, dans la grande ville qui a tant de mouvement, tant de bruit, une population innombrable dans ses rues, mille obstacles sur les chemins, on voit l'aveugle seul, cherchant sa route . . . il connaît, il compte les rues. — Comment est-ce possible ? — Il compte les courants d'air : une rue qui se présente à droite ou à gauche forme un courant d'air. Le sens du toucher avertit l'aveugle. — Qu'est-ce qu'un courant d'air, monsieur ? — Ouvre la fenêtre, George, et la porte aussi. Place-toi là, entre la porte et la fenêtre : ne sens-tu rien ? — Si, monsieur : j'ai froid. — Ferme vite la porte et la fenêtre ; tu es dans un courant d'air. Les courants d'air sont mauvais. Évitez les courants d'air, mes amis, quand vous avez chaud principalement.

Voilà des lunettes. Les myopes portent des lunettes, les presbytes aussi. La vue du presbyte est affaiblie par l'âge. Le myope voit-il de loin ? Et le presbyte ? Avez-vous vu lire le myope ? Comment tient-il son livre, près de son nez ou à la longueur de son bras ? Et le presbyte ? Et toi, George ?

N'y a-t-il pas des animaux qui voient la nuit, dans les ténèbres ? Le chat voit-il la nuit ? Je vous montre des oiseaux. Regardez. Le hibou voit-il le jour ? Et la chouette ? Le hibou et la chouette

voient-ils la nuit? Aiment-ils l'obscurité? Aiment-ils le soleil et la lumière? Quand voyons-nous les chauves-souris voltiger dans l'air, le matin, à midi, ou le soir? Où sont les chauves-souris et les hibous quand le soleil est au ciel?

Vous aurez une fable demain. Adieu!

XII.

LE LION, L'ÂNE ET LE RENARD.

Le lion est un roi, n'est-ce pas? et le renard un courtisan. Vous avez vu le renard avec le corbeau. Quel flatteur! voyez ses yeux: comme ils sont brillants! Oh! il est intelligent, rusé; mais prenez garde, il n'est pas honnête, c'est un fripon. Un renard et un lion, quelle société pour le pauvre âne! N'est-il pas bête de fréquenter le roi et le courtisan? — Très-bête: il est stupide. — Oui, c'est un âne: il ne voit pas plus loin que son nez.

Écoutez son aventure.

Le Lion, l'Âne et le Renard ont formé une société pour la chasse. Ils partent ensemble, bons amis et joyeux. Le Lion marche majestueusement comme un roi, l'Âne dresse ses longues oreilles et brait de tout son cœur, et le Renard fait mille sauts autour de Sa Majesté. Saint Hubert favorise les trois chas-

seurs. Ils prennent beaucoup de gibier, des cerfs, des biches, des lièvres et des lapins. " Fais le partage, dit le Lion à l'Âne." L'Âne est simple, honnête et juste. Il fait trois parts égales et dit au roi et au Renard: " Choisissez!" Le Lion irrité tue l'Âne. " Fais le partage," dit-il au Renard. Celui-ci réunit tout le gibier, fait sa révérence au prince: " Voilà votre part, sire," dit-il. Le Lion admire ce partage: " Mon cher ami, s'écrie-t-il, qui t'a appris à si bien partager? — C'est l'aventure de l'Âne," répond le rusé personnage.

Quelle est la morale de cette fable, mes amis? — L'Âne ne doit pas faire société avec le Lion. — C'est vrai, Henri: le Lion est trop fort pour l'Âne, et il ne respecte pas la justice. Les rois abusent si facilement de la puissance!

Ne trouves-tu pas un autre enseignement dans la fable, George? — Si: il faut imiter le Renard et donner tout au Lion. — Voilà une triste leçon, mes amis, une leçon de prudence. Mais cette prudence n'est-elle pas méprisable? — Si. — L'Âne avait-il mal partagé? N'y avait-il pas une association entre les trois animaux? N'étaient-ils pas partis ensemble pour chasser? À qui appartient le gibier? L'Âne ne devait-il pas donner un tiers du butin au Lion et un tiers au Renard? N'avait-il pas le droit de garder un tiers pour lui-même? Ne fut-il pas scrupuleusement juste quand il offrit à ses associés de prendre leur part les premiers?

Le Lion est-il touché du bon procédé de l'Âne?

Pourquoi est-il irrité ? Respecte-t-il la justice ? Le Renard ne sait-il pas que le Lion est injuste ? Proteste-t-il contre l'injustice ? Venge-t-il la mort de son associé ? Pourquoi pas ? Que fait-il ? Est-ce un héros ? Y a-t-il beaucoup de héros parmi les renards ? Et parmi les hommes ?

Oh ! les hommes sont comme les animaux de la fable. Les uns sont forts, tout-puissants et injustes : ils prennent la part du misérable ; d'autres sont faibles, simplement honnêtes et vertueux : ils sont sacrifiés, comme l'Âne, dans la lutte des intérêts ; et d'autres courbent la tête devant la puissance, sont armés de prudence et d'habileté, flattent et servent pour vivre. — Le Renard n'est pas assez fort, monsieur, pour combattre le Lion. — Non ; mais il ne doit pas le servir, ni lui faire sa révérence : ne peut-il pas protester ? ne peut-il pas lui crier qu'il est injuste et barbare ? ne peut-il pas appeler tous ses compagnons et tous les frères de l'Âne, et avec eux marcher contre l'assassin ? — Voilà une révolution, monsieur, dans le royaume du Lion. — Oui, mes amis, une révolution, extrémité déplorable, mais moins révoltante que le règne paisible de l'iniquité et l'abaissement de toute la race des animaux. Du reste sous le despote, il n'y a plus de sécurité dans le royaume. Écoutez une histoire.

Le roi Lion est au moment de faire un voyage au loin. Il sera absent une année. Les animaux sont convoqués pour choisir un vice-roi du royaume. À l'unanimité ils nomment le Loup. Le voilà sur ce

tableau. Votes-tu pour lui, Charles ? — Non, certes : c'est une bête cruelle, qui est sans respect pour les faibles. — Tu le juges bien, mon ami : mais les animaux l'ont choisi pour roi. " Il est fort et brave, dit le Lion, mais ne mangera-t-il pas mon peuple ? Viens ici, seigneur Loup, continue le monarque : lève les deux pattes de devant et jure que tu ne mangeras aucun animal ? " Le Loup jure et le Lion part.

Sera-t-il fidèle à son serment, mes amis ? — Oui : il a juré. — Hélas ! oui : mais c'est un loup ; je doute qu'il garde son serment. Écoutez.

Le vice-roi est bien assis sur le trône. Son autorité est grande. Il est avide de manger de la chair. Il s'adresse à une pauvre petite Chevrette . . . Voilà la chèvre sa mère, et le bouc son père . . . " Ai-je une bonne haleine, dit le Loup ? — Tu as une haleine mauvaise, répond l'innocente." Quelle imprudence, n'est-ce pas ? — C'est vrai, monsieur. — Oui, amie, mais le Loup n'aime pas la vérité. Il convoque les animaux : " La Chevrette a insulté la majesté royale, dit-il. — Qu'elle périsse, s'écrient tous les animaux." Le vice-roi est plein de joie, tue la Chevrette et la mange avec les barons.

Le lendemain, le Loup désire encore manger de la chair ; il appelle la Biche : " Mon haleine est-elle mauvaise ? " lui demande-t-il.—" C'est le plus doux des parfums," répond-elle. — Oh ! elle ment, monsieur. — Oui, elle ment pour vivre, et elle ne vivra pas, parce que le despote a faim de chair. Il convoque encore les animaux. " La Biche n'a pas dit la vérité au roi, s'écrie-t-il. N'est-ce pas un crime ? "

— " Si, répondent tous les animaux. Qu'elle périsse ! " Et le vice-roi mangea la Biche.

Voyez-vous, mes amis, qu'il n'y a pas de sécurité sous les despotes, sous les méchants. N'aimez-vous pas mieux votre république que le gouvernement du roi Lion ou celui du vice-roi Loup ? — Si, monsieur : le Président ne mange pas les citoyens. — Non, certes : et il n'est pas despote. Il est sous la loi, n'est-ce pas ?

XIII.

LES DOUZE QUESTIONS.

NOUS allons jouer aujourd'hui, jouer pour nous amuser et pour apprendre à la fois. Aimes-tu à jouer, Jeanne ? — Oui, beaucoup. — N'aimes-tu pas à t'instruire, à apprendre le français ? — Si, monsieur. — Que préfères-tu, Henri, jouer ou apprendre le français ? . . . Tu ne réponds pas. Oh ! je te comprends ; tu ne veux pas me déplaire, et tu ne veux pas mentir. Tu aimes mieux jouer. C'est de ton âge. Vous avez raison, mes amis, de jouer beaucoup. Le jeu développe vos membres, fortifie votre corps. Mais ne faut-il pas aussi développer votre esprit, cultiver votre intelligence ? — Si, monsieur.

Eh bien ! jouons aujourd'hui, jouons un jeu qui vous amusera et qui vous apprendra en même temps

des mots nouveaux. Nous allons augmenter notre petit vocabulaire. Ton vocabulaire français est-il gros, George ? — Il est tout petit, monsieur, comme mon petit doigt. — Prends courage ! il sera bientôt gros comme ton pouce.

Voici notre jeu. Vous l'avez joué en anglais, j'en suis sûr. C'est le jeu des douze questions. — Expliquez-le, monsieur. — Vous le connaissez. L'un de vous sortira de la chambre, et ira dans le vestiaire ou dans le corridor. — Où est le corridor ? — Ouvre cette porte, François. Tu as le corridor devant tes yeux. — Que fera-t-il dans le corridor ? — Rien : il attendra avec patience jusqu'à ce qu'on lui crie ; entrez, ou venez, ou c'est fait. — Qu'est ce qui est fait, monsieur ? — Rien n'est fait, mon ami : mais quand tu seras dans le corridor, tes camarades feront quelque chose : ils choisiront un objet que tu auras à deviner. Quand leur choix sera fait, ils te crieront : c'est fait, ou venez, ou entrez.

Comment deviner ? — Tu poseras des questions et tu recevras des réponses. Si tu es malin, tu devineras vite. — Je ne comprends pas *malin*. — L'âne n'est pas malin ; le renard est malin. Si tu es *malin* on ne t'attrape pas facilement. — Je ne suis pas malin moi, monsieur, car George m'attrape facilement. — Comment, Marie ? — Il court beaucoup plus vite que moi. — Oh ! c'est une autre affaire : il y a *attraper* et *attraper*.

As-tu oublié le renard, le corbeau, et son fromage ? — Non. — Eh bien ! le renard a attrapé le corbeau en le flattant : le corbeau n'est pas malin. Est-ce

ainsi que George t'attrape ? — Non, non : c'est à la course. — Comprends-tu la différence ? — Oui. — Mais tu n'est pas malin, petite amie : tu es *maligne*. Les petits garçons sont quelquefois malins ; les petites filles sont toujours malignes, n'est-il pas vrai ?

Commençons notre jeu. Il s'expliquera tout seul. Qui sortira le premier ? — Moi, monsieur ! . . . — Non : moi ! . . . — Je connais le jeu en anglais. . . . — Moi aussi. . . . — En voilà deux pour un. Prenez patience, vous aurez tous votre tour. Il faut céder aux petites filles, Paul : laisse sortir Caroline la première. — Je cède à Caroline. — À la bonne heure, mon ami. Sors, Caroline, va dans le vestiaire, et n'écoute pas à la porte.

Choisissons un objet qui est dans la chambre. — Voilà quelque chose. — Une épingle : c'est difficile à deviner. L'épingle est trop petite : Caroline ne la verra pas là, sur le plancher. — Une plume ? — Oui : prenons cette plume qui est sur la table. C'est une plume d'oie. L'objet appartient au règne animal.

C'est fait ! Viens, Caroline. Tu seras bien maligne, si tu devines. Tu sais que tu peux poser douze questions seulement. Ne fais pas de questions inutiles, et n'oublie pas les réponses qui te seront faites. Commence.

Je commence. Voici ma première question. À quel règne appartient l'objet choisi ?

Au règne animal.

Est-ce un animal ?

Ce n'est pas un animal.

Votre objet appartient au règne animal et n'est pas un animal. Est-il manufacturé ?

Non, mademoiselle : il est tel que la nature le fit.

C'est donc une partie d'un animal. L'objet est-il dans cette chambre ?

Il y est. Tu es en bon chemin.

Puis-je le voir de ma place ?

Oui, tu peux le voir, mais tu ne le regardes pas. Pourquoi as-tu les yeux au plafond ?

Je pense. Est-ce que l'objet est sur une personne ?

Non : il n'est sur personne.

Il est sur la table, n'est-ce pas ?

Oui, mais il y a beaucoup d'objets sur la table.

N'importe ! je le trouverai. J'ai encore plus d'une question à faire.

Oui, tu en as posé sept : il t'en reste cinq.

Donnez-moi une minute pour chercher. Ce n'est pas l'encrier, ni le canif, ni le plioir, ni le grattoir. Ce ne sont pas les livres. J'y suis : le voilà ! C'est la plume, une plume d'oie, n'est-ce pas, Louise ?

Oui : tu as deviné.

C'est à toi de sortir, Louise. — Je ne pourrai pas deviner, monsieur. Je ne connais pas assez bien le jeu. Permettez-moi d'attendre un autre jour. — Je le veux bien.

Qui sortira ? — Moi ! . . . Non, moi ! — En voilà encore deux pour un. Ne vous disputez pas, mes amis. Tirez à la courte paille. — Il n'y a pas de brins de paille ici. — Prenez ces deux crayons : ils serviront de brins de paille. Tiens les crayons dans

ta main, George, et ferme la main. Présente-les à François. Tire, François. Si tu tires le plus long, tu auras l'avantage de sortir. . . . Tu as mal tiré, tu as tiré le plus court. C'est George qui ira dans le vestiaire. Va, mon ami, et ferme la porte derrière toi.

Monsieur, prenons votre montre pour objet à deviner. . . . Non: je propose le nez de François. George le verra facilement. — Tu es satirique, Henri. Prends garde de ne pas être méchant. Je n'aime pas ta proposition. — Prenons une personne, prenons Marie: ce sera amusant. — Oui, oui ! — Vous êtes d'accord ? Appelez George. — C'est fait ! C'est fait !

Assieds-toi dans le fauteuil, cher ami, et cherche bien dans les trois règnes. Si l'objet n'est pas du règne minéral, il est du règne animal ou du règne végétal. — Vous ne m'aidez pas beaucoup, monsieur. — Non : je te laisse tout le plaisir de chercher, et tout l'honneur de la découverte.

Je pose ma première question. Votre objet est-il un animal, un minéral ou un végétal ?

C'est un animal.

Est-il vivant ou mort ?

Il est vivant, grâce à Dieu, très-vivant.

Est-ce un quadrupède ?

Non : notre objet n'a ni quatre pieds, ni quatre pattes.

C'est donc un bipède.

Tu ne sais pas si c'est un bipède : il y a autre chose que les bipèdes et les quadrupèdes. Le serpent et la mouche ne sont ni bipèdes, ni quadrupèdes. Et les poissons ont-ils des pieds ?

Eh bien ! je suppose que c'est un bipède, et je présente ma quatrième question. L'objet est-il dans la salle ou hors de la salle ?

Il est ici présent, en corps et en âme.

Est-ce une fille ou un garçon ?

C'est une fille : mais nous sommes neuf filles présentes ici en corps et en âme.

Est-elle jolie ?

Tu fais une question inutile, puisque nous sommes toutes jolies.

Tu as raison, Marie : mais tu es la plus jolie, et je soupçonne que tu es l'objet choisi. Dis-moi, Henri, de quelle couleur est la robe de la jeune fille.

Elle a deux couleurs, le bleu et le blanc.

Et ses cheveux sont-ils blonds, noirs, bruns, roux ou châtains ?

Ils sont blonds, du plus beau blond.

J'avais bien deviné : c'est Marie. Elle est blonde et très-jolie, et sa robe à carreaux a les deux couleurs bleu et blanc.

Il est midi, chers amis. Nous devons nous séparer. À demain.

XIV.

LE CHAT ET LE RENARD.

JOUERONS-NOUS aujourd'hui, monsieur? — Non, mes amis. — Nous apprenons le français en jouant. — C'est vrai : mais je vous ai préparé une historiette amusante, une jolie petite fable de La Fontaine. — Oh! nous aimons La Fontaine : nous l'avons lu en anglais. — Connaissez-vous la fable intitulée Le Chat et le Renard? — Qui est le Chat? — Le voilà! — C'est Puss. — Non : c'est Minette. — Est-ce que le Renard trompera Minette comme il a trompé le Corbeau? — Qu'en pensez-vous? — Je ne sais que penser. Le Renard est rusé, mais le Chat n'est pas bête. — Non, certes : il sera difficile à son compagnon d'être plus malin que lui. — Oui : s'il avait un fromage, le Renard ne l'aurait pas. — Tu as raison, Louis. Mais écoutons le fabuliste.

Le Chat et le Renard, comme beaux petits saints, s'en allaient en pèlerinage. C'étaient deux vrais hypocrites. Tout le long du chemin ils tuaient des poules et volaient des fromages. Puis le Renard racontait ses aventures avec les corbeaux, avec les coqs; le Chat parlait des rats, des souris qu'il cro-

quait, et de sa maîtresse qu'il trompait. Les deux drôles riaient: mais à la fin ils se disputèrent. "Tu crois être habile, dit le Renard. Je suis plus rusé que toi. J'ai cent ruses dans mon sac." — "C'est beaucoup, répond le Chat. Moi, je n'ai qu'une ruse, mais elle en vaut mille." Sur ce point ils n'étaient pas d'accord. Comment pouvaient-ils l'être ? "Non !" disait l'un ;" "Si !" répliquait l'autre. Ils allaient en venir aux mains quand une meute apparut. Le Chat dit au Renard: "Fouille en ton sac, ami ; prends tes cent ruses ; pour moi, voici mon stratagème." À ces mots, sur un arbre il grimpa: le voilà tout au sommet qui triomphe et qui rit dans sa moustache. Cependant le Renard fait cent tours inutiles, entre dans cent terriers. Les chasseurs l'enfument, les chiens le poursuivent et l'étranglent à la fin.

Le trop d'expédients peut gâter une affaire. N'en ayons qu'un ; mais qu'il soit bon.

Avez-vous compris la fable, mes amis? — Nous avons saisi le sens, mais qu'est-ce qu'un *pèlerinage* et une *meute?* — Un pèlerinage est un voyage qu'on fait par dévotion en quelque lieu consacré. — Le Chat et le Renard sont-ils dévots ? — Non, chère amie, ils sont hypocrites. Ce sont de petits saints, dit La Fontaine, c'est-à-dire de faux saints. Ils pratiquent la dévotion pour tromper. Parmi les animaux de la forêt le Renard a une grande réputation de piété. Le roi Lion lui-même croit à sa sainteté. Écoutez.

Un jour sa Majesté était malade. Tous les méde-

cins, tous les sujets du prince accoururent. Le Renard seul resta dans sa demeure. Le Loup parla contre lui, l'accusa d'indifférence pour la santé du roi. On va le chercher. "Sire, dit-il, j'étais en pèlerinage, je priais le ciel pour la conservation de vos jours. Dans mon voyage, j'ai rencontré des gens habiles et savants, leur ai décrit votre maladie. Vous ne manquez que de chaleur, sire. Immolez le Loup et sur votre corps appliquez sa peau toute chaude et toute fumante." Le Renard fut écouté, et le Loup servit au Lion de robe de chambre.

Pourquoi le Loup parlait-il contre le Renard ? — Pour faire sa cour, pour s'élever dans la faveur royale aux dépens du premier courtisan. — Le Renard est le premier, n'est-ce pas ? — Oui, certes : vous voyez qu'il n'est pas facile de lui prendre sa place. — Cependant le Chat a été plus malin que lui dans notre fable. — Oui, les plus rusés se trompent quelquefois. — Le Chat n'est jamais trompé. — Pardon ! George : je connais une aventure où il joue un triste rôle. — Dites-la monsieur. — Je la dirai peut-être un autre jour.

Pour le moment vous ne savez pas encore ce que c'est qu'une meute. — Qu'est-ce ? — Connais-tu la chasse ? — Oui. — Les chasseurs ont un fusil, n'est-ce pas ? . . . Voilà un fusil sur ce tableau et un chasseur : il a sa gibecière sur son dos. Avec son fusil le chasseur tire, il tue les lièvres, les lapins, les cailles, les perdreaux, les renards, les loups quelquefois, les ours et les lions. N'a-t-il pas un fidèle compagnon

qui chasse avec lui ? — Si, le chien. — Eh bien ! les chiens dressés pour la chasse, et réunis autour du chasseur, c'est la meute. — Nous comprenons : la meute ne peut grimper sur l'arbre pour attraper le Chat. — Vous voyez que l'expédient du Chat valait mieux que cent ruses. — Oui.

Laissez-moi vous poser quelques questions. Pourquoi le Chat et le Renard allaient-ils en pèlerinage ? — Le pèlerinage n'est-il pas une pratique de piété ? — Nos deux personnages sont-ils donc pieux ? — Y a-t-il des hommes qui ressemblent au Chat et au Renard ? — Comment les appelle-t-on et qu'en pensez-vous ? — Le Chat et le Renard prièrent-ils tout le long du chemin ? — Que firent-ils et de quoi s'entretinrent-ils ? — Leur entretien était-il édifiant ? — Ne se disputèrent-ils pas ? — Quel fut le sujet de leur dispute ? — Lequel des deux avait le plus grand nombre de ruses dans son sac ? — Lequel avait la meilleure ? — Cent mauvaises ruses valent-elles mieux qu'une bonne ruse ? — Qu'arriva-t-il pendant qu'ils se disputaient ? — Qu'est-ce qu'une meute et un terrier ? — Que fit le Chat pour échapper à la meute ? — Était-il hors de danger sur l'arbre ? — Pourquoi le Renard ne grimpe-t-il pas sur l'arbre ? — N'as-tu jamais grimpé sur un arbre, Charles ? — Et toi, Marie ? — Étais-tu poursuivi par une meute, Charles, ou allais-tu cueillir des cerises, ou peut-être dénicher les corbeaux ? — Le Renard échappa-t-il ? — Que firent les chasseurs et les chiens ? — Quelle est la morale de la fable ?

XV.

DES ANECDOTES.

Je vous salue, mes amis. Avez-vous des questions à me faire sur notre fable d'hier ? — Non, mais je l'ai contée à ma mère et elle m'a dit une histoire à l'honneur de Minette. — Vraiment ! veux-tu nous la répéter, Joséphine ? — Oui, avec plaisir.

Minette avait trois jeunes dans une petite chambre au bas de notre maison. Elle les porta à la mansarde. La servante les reporta dans la petite chambre. Minette avait son idée et n'aimait pas cette intervention. Elle reporta ses jeunes là-haut une fois, deux fois, trois fois, dix fois, car la servante aussi était obstinée. La pauvre Minette n'en pouvait plus, elle mourait de fatigue. Elle quitte la maison. Où est-elle, monsieur ? — Je n'en sais rien, chère amie. — Elle reste absente une heure, puis revient chez nous avec un gros chat noir que nous ne connaissons pas, lui montre ses trois petits, lui explique l'affaire. — Elle lui explique l'affaire ? — Apparemment, puisque le gros chat prit les jeunes un à un, les porta à la mansarde et, sa tâche finie, disparut. On ne l'a jamais revu dans notre famille.

Vous voyez que les animaux n'ont pas besoin de la parole pour communiquer leurs idées. — Comment se comprennent-ils ? — Nous l'ignorons, mais il est certain qu'ils se comprennent. Un de mes amis m'a raconté une histoire semblable à celle de Minette, une histoire à l'honneur du chien. — Nous écoutons, monsieur.

Il était allé en Europe où il passa trois années. Il avait confié à son frère sa maison et deux beaux chiens qu'il possédait. Quand il revint de son long voyage et au moment qu'il rentra chez lui, l'un de ses chiens se précipita à sa rencontre, sautant, aboyant, fou de joie, ivre de plaisir. Tout à coup il interrompt ses démonstrations d'amitié et paraît pensif, puis s'élance hors de la porte. . . . Tu m'as demandé, Joséphine, où était allée Minette. Sais-tu pourquoi le chien de mon ami s'est en allé ? Est-il fatigué de caresser son maître ? — Non, bien sûr. Dites-moi, monsieur, où est l'autre chien, et je vous dirai où celui-ci est allé. — Comment ? — Il n'est pas égoïste, il pense à son camarade. — Tu as raison : il est allé au petit bois, derrière la maison, où son compagnon, couché à l'ombre des ormes, pensait sans doute à son maître et pleurait sa longue absence. Il lui communiqua la bonne nouvelle, et bientôt on vit les deux fidèles animaux revenir côte à côte au foyer pour témoigner ensemble leur affection à leur maître.

N'admirez-vous pas l'attachement du chien pour son maître ? — Le héros de cette histoire est-il égoïste ?

— Les animaux ne sont-ils pas souvent aussi bons que les hommes ? — Quel est l'animal le plus dévoué à l'homme ? — Quel est le plus fidèle ? — Les animaux se comprennent-ils ? — Nous comprennent-ils ? — Les comprenons-nous ? — Quand nous ne les comprenons pas, à qui la faute ? — La faute est à eux, monsieur. — Non, George : Dieu ne leur a pas donné la parole. Ils nous observent, nous étudient sans cesse pour nous comprendre, et aussi pour se faire comprendre de nous. — Oui, je connais une Minette qui a sonné la cloche pour avoir son dîner. — Tu vois qu'ils sont ingénieux à se faire comprendre. — Voulez-vous, monsieur, que je dise cette histoire ? Elle est presque incroyable, mais elle est vraie. — Qui te l'a contée ? — C'est ma sœur : l'aventure est arrivée à Vassar College où ma sœur est en pension. — Tu as la parole, Marie ; commence.

Minette, le Chat de Vassar, un chat magnifique qui est marqué de quatre couleurs, est connu au collège pour sa rare intelligence. Il y fait l'admiration des professeurs et des élèves. Aux heures des repas on sonne la cloche dans cette maison pour rassembler tout le monde à table. C'est aux mêmes heures que Minette est servie et reçoit sa nourriture. Or la pauvre bête fut un jour enfermée par hasard dans une chambre de l'établissement. La cloche sonne. Elle veut sortir, elle miaule, miaule et miaule. . . . On ne l'entend pas. Elle ne peut pas elle-même ouvrir la porte. — Pourquoi ne saute-t-elle pas par la fenêtre ? — C'est vrai, la fenêtre est ouverte, mais

elle est à dix pieds du plancher. Minette reste prisonnière et les heures passent. Enfin la porte s'ouvre. Le chat s'échappe comme le vent et court à la salle où elle trouve tous les jours son dîner. . . . Point de dîner ! et elle meurt de faim ! Que faire ? que devenir ? comment demander sa nourriture ? Ah ! la cloche ! se dit-elle, et aussitôt la voilà qui saute et se suspend à la corde. La cloche sonne faiblement. Elle recommence, prend son élan et saute de toutes ses forces. Cette fois la cloche retentit dans tout le collége. Les dames de la maison effrayées accourent dans la grande salle. Elles ne comprennent rien d'abord, mais bientôt l'une d'elles remarque Minette l'œil animé, et très-agitée. Tout fut compris. Pour son esprit on lui servit un repas extraordinaire. Ne le méritait-elle pas ?

C'est incroyable, monsieur : les animaux ne raisonnent pas. — Le penses-tu, George ? Un de nos vieux écrivains, Montaigne, n'est pas d'accord avec toi. — Que dit-il ? — Il répète cette histoire qu'il a lue dans Plutarque.

Quand les Thraces ont à passer sur la glace une rivière, ils demandent au Renard si elle est assez forte pour les porter. — Comment le Renard le sait-il ? — S'il ne raisonne pas, il ne parviendra pas à le savoir. — Et s'il raisonne que fera-t-il ? — Que ferais-tu à sa place ? — Je ne sais. — L'eau de la rivière bruit sous la glace, n'est-ce pas ? — Oui. — Si la glace est mince, l'eau ne bruit-elle pas plus fort ? — Si. — Et elle bruit moins fort, car le bruit vient de plus loin, si la glace

est épaisse, n'est-il pas vrai? — Si. — Eh bien! le Renard met son oreille près de la glace et il écoute quelque temps pour savoir s'il peut ou non traverser la rivière. Je m'imagine qu'il fait le raisonnement que voici: "Ce qui fait du bruit se remue; ce qui se remue, n'est pas gelé; ce qui n'est pas gelé est liquide; ce qui est liquide ne peut pas me porter."

Croyez-vous cette histoire, monsieur? — Je la crois, et celle-ci aussi qui n'est pas moins curieuse. Elle prouve que le chien raisonne. J'ai vu moi-même plus d'une fois le fait que je vais vous raconter. . . . Mais ai-je le temps? Quelle heure est-il, Hortense? — Je n'ai pas ma montre. — Où est-elle? — Sa grande aiguille est cassée, elle est en réparation. — Elle est chez l'horloger? — Oui. — Dis-moi l'heure qu'il est, Marie: tu regardes ta montre. — Il est onze heures et cinq minutes. — Il faut nous séparer.

XVI.

L'ESPRIT DES BÊTES.

Dites l'histoire du chien, monsieur. — Connaissez-vous les carrefours? — Non. — Ce sont les endroits où se croisent plusieurs rues ou plusieurs chemins. — Que signifie *se croisent?* — Je croise les bras sur ma poitrine. — Nous comprenons. — Il y a des carrefours

dans les villes, n'est-ce pas ? — Oui, beaucoup. — N'y en a-t-il pas dans les forêts et les bois ? — Si. — Eh bien ! imaginez une chasse dans le bois. Le chien a perdu son maître ou le gibier qu'il poursuit, il est arrivé à un carrefour. Il a trois chemins devant lui. Comment savoir quel chemin a suivi son maître ou le gibier ? — Il doit deviner. — Oh ! non ; n'a-t-il pas son odorat, qui ne le trompe jamais ? — Il flairera donc les trois chemins. — Il le ferait s'il ne raisonnait pas. Mais il raisonne. Voyez ! il essaye un chemin, puis un second, et ensuite il s'élance dans le troisième sans marchander, sans hésiter. — Son maître est-il entré dans le troisième ? — Évidemment, puisqu'il n'a suivi aucun des deux autres. Le chien s'est dit : " J'ai suivi mon maître jusqu'à ce carrefour. Il faut nécessairement qu'il soit entré dans un de ces trois chemins. Il n'a pas passé par celui-ci ni par celui-là : infailliblement il a passé par l'autre." — Le chien raisonne, monsieur. — Oui, mes amis.

Quand le chien accompagne et conduit l'aveugle, il est sa providence ; il a pour lui des yeux, du cœur, du dévouement. — Je n'ai pas vu le chien de l'aveugle. — Non : en Europe nous le rencontrons souvent et nous nous arrêtons pour le regarder, pleins d'admiration, je voudrais dire de respect. Ce noble animal ne connaît pas l'égoïsme, il ne pense pas à lui-même un seul instant. Voyez-le venir et tenez-vous sur le bord du petit chemin pour ne pas l'obliger de s'arrêter. — Il sortira du chemin, monsieur, s'il me rencontre. — Non, mon ami. Il connaît sa mission ; il sait que son maître est infirme et que tu es jeune. Il

t'obligera de céder le passage. — Je le cède avec respect, comme vous dites, monsieur. — À la bonne heure ! Vois comme il regarde à droite, à gauche, comme il se retourne souvent, comme il est attentif à tout, comme il veille pour celui qui est privé de la lumière, avec quel soin il évite la rencontre des voitures et des charrettes ! Suivons-les. . . . Les voilà arrivés à un fossé. Le long du fossé il y a un beau petit chemin. Le chien y marchera facilement et sans se salir. Oui, mais le sentier est étroit et un faux pas précipiterait son maître dans le fossé. Ne craignez rien, mes amis. Le guide de l'aveugle le sait. Il a raisonné et compris le danger : jamais vous ne le verrez longer de près ce périlleux passage ; il conduit son maître dans le grand chemin malgré la boue et les pierres.

Que pensez-vous du chien de l'aveugle ? — Est-il égoïste ou dévoué ? — Ne l'admirez-vous pas ? — Qu'admirez-vous le plus, son cœur ou son esprit ? — Le chien n'est-il pas le plus intelligent et le plus dévoué des animaux ? — C'est le plus dévoué et le plus fidèle, mais le chat est aussi intelligent. — Le penses-tu, Louise ? — Oui, monsieur : voyez le chat de Vassar College et la Minette de Joséphine. — Oui. — Et je connais encore un conte, une histoire vraie qui prouve l'esprit extraordinaire du chat. — Dis-la.

Nous avons un chat qui a pris l'habitude de sauter sur la fenêtre du salon pour se la faire ouvrir. Quand il est là, il frappe avec sa patte jusqu'à ce qu'on ouvre. Dimanche passé ma mère et moi nous étions dans le

salon. Minette frappe sur la fenêtre : ma mère ouvre et la laisse entrer. Aussitôt elle se fait ouvrir la porte pour sortir. Un instant après elle frappe de nouveau sur la fenêtre ; on lui ouvre, elle saute dans la chambre et demande encore à sortir. Elle répète ce jeu neuf ou dix fois comme si elle voulait pousser à bout notre patience. À la fin ma mère lui dit : "Vos passe-temps ne m'amusent pas, Minette, il faut y mettre fin : je n'ouvrirai plus la fenêtre." Et la drôlesse miaule et nous regarde en faisant le gros dos pour nous flatter et recevoir une caresse. Je fais glisser ma main sur sa jolie fourrure, et elle sort toute fière et levant en l'air sa longue queue blanche. Deux minutes après la voilà qui frappe encore à la fenêtre. Ma mère n'ouvre pas. Minette frappe, elle frappe longtemps en vain. À la fin elle semble avoir renoncé à son entreprise et part.

Ne reviendra-t-elle plus croyez-vous ? — Je devine que non, chère amie. Elle a compris que ta mère est sa maîtresse et qu'elle doit obéir. — Vous devinez mal, monsieur. Minette est revenue. Pensez-vous que ma mère ouvrira la fenêtre cette fois ? — J'espère que non : elle ne doit pas gâter son chat. Les animaux sont comme les enfants : ils ont des caprices. — Oui, oui, monsieur. Mais si vous aviez été au salon avec nous, vous eussiez vous-même ouvert la fenêtre. — Je suis sûr que non, et j'eusse conseillé à madame ta mère de chasser Minette. — Vous ne savez donc pas que Minette a quatre petits jeunes dans notre chambre de derrière, qui est au bout du corridor. — Eh bien ! — Eh bien ! Minette est revenue à la

fenêtre avec une souris dans sa gueule. — Pour ses jeunes ? — Vous le pensez ? — Sans doute. — Ma mère le pensa aussi, et vite elle courut à la fenêtre, disant : " O pauvre chère Minette ! tu as une souris pour tes enfants. Viens, viens, bonne mère ! " Et la voilà dans le salon. . . . Ma mère ouvre bien vite la porte. . . . Que fait Minette ? — Elle court auprès de ses jeunes. — Pas du tout : elle dépose la souris au milieu du salon et se couche devant le feu, nous regardant d'un air de triomphe qui disait : j'ai fait mon idée.

Les chats ne sont-ils pas malins, monsieur ? — Si, très-malins. — Vous avez dit l'autre jour que le chat est quelquefois attrapé. Je suis curieuse d'entendre votre histoire. — Je vais vous la dire.

Un jour il était couché au coin du feu avec le Singe son camarade. Ils regardaient rôtir des marrons. " Frère, lui dit le Singe, tire-moi ces marrons du feu. Nous ferons un bon déjeuner." Minette avec sa patte, d'une manière délicate, écarte un peu la cendre et retire les doigts bien vite, puis recommence et recommence encore. Les marrons tombaient et le Singe les croquait. Minette n'eut rien : elle n'était pas contente. — Le singe est un voleur, monsieur. — Oui, mais pourquoi Minette fut-elle si bête ? — C'est incroyable. — C'est vrai, puisque La Fontaine l'a raconté. — Je suis certaine que c'était un jeune chat. — Sans expérience, n'est-ce pas ? — Oui. — Je le crois aussi.

XVII.

LA COUR DE RÉCRÉATION.

NE savez-vous plus rien du chat et du renard, monsieur ? — Si : je sais beaucoup d'autres aventures de ces rusés personnages, mais aujourd'hui nous ne parlerons pas d'eux. — Que ferons-nous ? — Voulez-vous prendre votre leçon à la cour ? — Oui, oui : le soleil luit doucement au ciel et nous voudrions jouer en français. — Ce sera bien difficile. — Non, monsieur. — Comment non ? me promettez-vous de ne pas parler anglais ? — Nous le promettons. — Prenez garde à tenir votre parole : si non, je ne vous ferai plus de faveur à l'avenir.

Descendez l'escalier tranquillement, une marche à la fois, et tenez-vous à la rampe. . . . Un moment, George ! ne sois pas si pressé. Attends que toutes les filles soient descendues. . . . À votre tour, mes amis. Tu es trop vif, George, tu es comme la poudre. Tu vas dégringoler de haut en bas et te casser le cou, ou au moins une jambe. — Non, monsieur : je cours toujours sur les escaliers, je saute quatre marches à la fois, je ne touche jamais la rampe. — Et tu tombes bien souvent. — Je tombe quelquefois, mais je me relève sans accident et je recommence à courir : mon

père dit que j'ai besoin de gymnastique. — Eh bien! va, mon garçon, et que Dieu te garde!

Que jouerons-nous, monsieur? — Jouez tout ce que vous voulez, les filles d'un côté, les garçons de l'autre, et partagez-vous en groupes, si cela vous plaît.

Marie, Joséphine, venez, accourez ici: j'ai ma corde. Voici une bonne place pour jouer à la corde. — Voilà les garçons qui jouent aux barres. Je vais vous suivre, petites demoiselles. — Oui, monsieur, nous jouerons en français. — Je vous regarde et vous écoute. Commencez. — Comment nomme-t-on les extrémités de la corde? — Ce sont les extrémités ou les poignées.

Qui commence? Qui tient les poignées? — Commence, Louise: Joséphine et moi nous ferons tourner la corde. Tiens, Joséphine, je te jette une poignée. Attrape! Louise, fais une bonne entrée. . . . Oh! tu manques dès le premier tour. — Oui, je me suis élancée trop vite. — Certes, la corde n'avait pas touché terre. Pourquoi n'attends-tu pas que la corde commence à s'élever en l'air? — Je suis toujours trop pressée. Voyons si tu seras plus heureuse, Marie. À ton tour! Donne-moi ta poignée.

Je suis prête et légère comme un oiseau. Ne tournez pas trop vite pour commencer. — Non, non. Ne te presse pas, ne fais pas comme moi, ou bien tu auras aussi la corde dans les pieds. — Allez, mesdemoiselles: je brûle de sauter. . . . — Bravo! tu es entrée. — Une, deux, trois. . . . Tournez plus vite! je suis en train. — Va, va! saute au milieu. . . . Tu viens toujours de mon côté. — N'importe! tournez ensemble et tournez plus vite; tournez, tournez,

tournez! — Tu sautes trop vite. — Tournez donc, tournez! — Tu vas comme le vent. — Assez, assez! je n'en puis plus. Je suis essoufflée. Je cours hors du jeu. . . .

À ton tour, Joséphine. Donne-moi la corde. Je te souhaite bon pied, bonne jambe, bonne haleine et bon courage.

À tantôt, mes amies. Vous avez encore vingt minutes de récréation. Vous jouez bien, vous sautez admirablement et vous n'avez pas prononcé un mot d'anglais. — Et vous n'avez pas prononcé un mot d'aucune langue, monsieur. — Je vous ai écoutées et n'ai pas voulu vous distraire du jeu. — Joue-t-on ainsi en France? Les Françaises ne sautent pas aussi bien que nous, n'est-ce pas? — Au revoir! Voilà George étendu de son long et qui crie. . . .

Eh bien! George. — Oh! monsieur, j'ai le genou cassé. — Relève-toi, ami. — Je ne puis pas; aïe! aïe! . . . — Auguste et François, relevez-le. Tu as déchiré ton pantalon, et ton genou est tout en sang. — C'est Louis qui m'a renversé. — Il a couru sur moi, monsieur. — Ne vous disputez pas, chers amis. Je suis certain qu'il n'y a eu méchanceté d'aucun côté. Il n'y a qu'un accident. Tâche de marcher, George. — C'est impossible: j'ai la jambe cassée. — J'espère que non: tu serais trop cruellement puni pour ton étourderie. Essaie de plier ton genou. — J'essaie. Aïe, aïe! — Sois donc plus courageux. Tes camarades iront chercher une voiture et demain nous te reverrons vif et gai comme toujours.

Rentrons, mes amies. Je t'ai vue jouer au *Colin-*

Maillard, Hortense, avec tes amies. — Oui : nous avons eu tant de plaisir. J'ai été trois fois Colin-Maillard, et Henriette l'a été quatre fois. — Qu'as-tu sur le front, Henriette ? — Ce n'est pas grand'chose, monsieur. J'ai couru contre le mur quand j'avais le bandeau sur les yeux. On ne m'a pas avertie. — Nous ne savions que crier en français, monsieur. — Il fallait crier *casse-cou.* — Que fait-on en France quand le Colin-Maillard a les yeux bandés ? — On le fait tourner sur lui-même trois ou quatre fois. — Pourquoi ? — Pour le désorienter, bien entendu. — Qu'est-ce que *désorienter ?* — Le soleil se lève à l'orient : quand on connaît l'orient on peut trouver les autres points cardinaux, l'occident, le septentrion et le midi. Mais si vous ignorez de quel côté est l'orient ou l'est, vous n'êtes pas capable de trouver ni l'ouest, ni le nord, ni le sud. Vous êtes désorientées dans ce cas, chères amies. Il en est de même au Colin-Maillard, n'est-ce pas ? — Oui : je ne sais plus m'orienter, monsieur, quand on m'a mis le bandeau sur les yeux et qu'on m'a fait tourner trois fois sur moi-même, car les points cardinaux que je cherche sont Hortense, Amélie et Eugénie, mon septentrion, mon midi, mon occident. — Et Caroline et Jeanne ? — Elles n'ont pas voulu jouer avec nous. Elles ont couru sur un pied et fait des fromages. — Ah ! elles ont joué à *cloche-pied.*

Qui a gagné de vous deux ? — C'est moi. J'ai fait toute la cour trois fois aussi bien sur la jambe gauche que sur la jambe droite. — C'est vrai, monsieur ; mais Caroline n'a pas fait d'aussi beaux fro-

mages que moi. — Voyons, Jeanne, je ne connais pas les fromages: fais un fromage ici au milieu de la salle. — Voilà ! — Ton fromage est admirable et tu le fais avec une grâce ravissante. Comment le fais-tu ? — Voyez ! je tourne sur moi-même, rapide comme l'éclair ; le vent entre dans ma robe ; vite je m'abaisse : regardez comme ma robe bouffe ! mon fromage n'est-il pas beau ? — Très-beau, amie.

À demain. George sera ici, j'espère, avec tous les garçons, et je vous conterai une fable.

XVIII.

LE ROI DES INDES ET LE GRAND TAMBOUR.

Voici une fable qui n'est pas de La Fontaine ni d'aucun poëte français. — C'est une fable d'Angleterre, monsieur ? — Non. — D'Amérique ? — Non. — D'Allemagne ? — Vous ne devinez pas bien. — Une fable d'Ésope ? — Vous n'y êtes pas. — Elle est de Phèdre ? — Point. — Est-ce l'œuvre d'un Espagnol, d'un Russe ou d'un Polonais ? — Non, non, non ! — C'est une fable chinoise. — Non ; ni de Chine ni du Japon. Devinez. . . . Jetez-vous votre langue aux chiens ? — Plaît-il, monsieur ? — Jetez-vous votre langue aux chiens ? — Pourquoi ? — Quand on renonce à trouver ce qu'on cherche, quand on ne sait

plus que deviner, on dit en France: "Je jette ma langue aux chiens."—Eh bien! nous jetons tous notre langue aux chiens. —La fable du Grand Tambour est une fable indienne.—Vous nous la direz en français, monsieur?—Bien entendu. M. Stanislas Julien, un savant de France l'a traduite en français. —Comprendrons-nous?—J'espère que oui. Je vais la simplifier pour vous en faciliter l'intelligence.—Nous écoutons de toutes nos oreilles.

Le roi des Indes avait une singulière idée. . . .—Laquelle?—Attends donc, Charles, tu es plus impatient qu'une petite fille.—Vous piquez ma curiosité. —Tant mieux, ami! Te voilà bien attentif. Voici l'idée du roi des Indes. . . .—Dites vite, monsieur. —Tu la saurais déjà, si tu ne m'interrompais pas.—Je brûle de savoir la singulière idée d'un roi des Indes. Voulait-il un tambour?—Tout juste: mais pas un petit tambour.—Un tambour comme le tambour du grand jubilé de Boston?—Plus grand que ça, mes amis. Écoutez le roi des Indes. Il parle à ses ministres.

"Je veux avoir un grand tambour, un tambour qui retentisse jusqu'aux nues, un tambour qu'on entende à dix lieues de mon palais. Y a-t-il quelqu'un parmi vous, messieurs, qui puisse le fabriquer?"—"C'est impossible, sire, répondent tous les ministres."—Le mot *impossible* n'est pas dans le dictionnaire de mon empire."—Ce roi des Indes parle comme Napoléon. —Oui, et les ministres tremblèrent sous le regard irrité de Sa Majesté.

Monsieur, nous ne comprenons pas les *nues* ni les *lieues*. — Allez aux fenêtres: regardez le ciel. Est-il tout bleu? — Non, il y a des taches blanchâtres qui roulent dans l'azur. — Ce sont les nues. — Elles sont bien haut, bien loin. — C'est vrai, Marie. — Et il n'y a pas d'indiens dans les nues pour écouter le tambour du roi. — Tu as raison, Charles, mais à dix lieues du palais il y a des indiens. — Les lieues sont sur la terre? — Oui, la lieue est une mesure qui fait plus de trois milles. — Le roi veut donc un tambour qu'on entende à trente ou trente-cinq milles de son palais? — Oui. — Il ne l'aura pas. — Il l'aura. Écoutez.

Pendant que les ministres étaient là dans la consternation, n'osant lever les yeux sur leur maître, arrive un grand officier de la cour, dévoué à son souverain, et ami du peuple indien. — Comment se nomme-t-il? — C'est Kandou. "Je ferai le tambour, dit-il, mais il coûtera beaucoup. — Sera-t-il entendu de mes sujets à dix lieues d'ici? — Ils l'entendront de beaucoup plus loin, répond Kandou. — À merveille! s'écrie le roi, je t'ouvre mon trésor: prends toutes mes richesses. Je les donne pour le tambour que j'ai résolu de posséder."

Nous sommes curieuses de savoir comment il fabriquera le Grand Tambour. — Oh! vous êtes toujours curieuses, petites filles d'Ève. — Les garçons sont comme nous. — Eh bien! Kandou fit un tambour qui fut entendu jusqu'aux extrémités des Indes. — Je ne le crois pas. — Écoutez donc ce que fit Kandou. Il fait transporter à la porte du palais tous les objets

précieux qui étaient dans le trésor royal. — Il les vendit pour une grande somme d'argent. — Pardon! il n'en tira pas un sou. Il fit une proclamation, la publia dans tout l'empire. La voici.

"Aujourd'hui Sa Majesté, bonne comme les dieux immortels, répand ses bienfaits. Pleine d'affection pour ses sujets, elle veut secourir les pauvres de son empire. Que tous les malheureux accourent à la porte du palais."

Nous n'entendons pas encore le tambour. — Non, et cependant il retentit. De tous les coins du royaume, vous voyez les indigents accourir avec un sac sur le dos. Ils remplissent les villes qui sont sur leur passage et couvrent les grandes routes. Sont-ils heureux? — Non. — Ne sont-ils pas heureux d'espérance? — Si. — De quoi parlent-ils? — Des richesses qu'ils auront. — Oui: et de la bienfaisance du roi, n'est-ce pas? — Ils en parlent. — Ne voyez-vous pas encore le Grand Tambour? — Non.

Eh bien! au bout d'un an Sa Majesté indienne demanda le Grand Tambour. "Il est achevé, lui répond Kandou. — Je n'ai pas entendu ses sons, dit le prince. — Sire, que Votre Majesté visite l'intérieur du royaume et elle entendra la voix du tambour. Elle retentit dans toutes les parties du monde."

Le roi monte tout de suite sur son char et parcourt les Indes. Un peuple innombrable l'enveloppe partout sur sa route. "Vive le roi! vive le roi!" Les acclamations s'élèvent jusqu'au ciel. "D'où vient cette prodigieuse multitude de mes sujets, s'écrie le souverain ravi? — J'ai distribué les richesses du

trésor royal, répond Kandou. C'est le Grand Tambour que j'ai promis à mon prince. La bienfaisance de Votre Majesté est proclamée par tous les habitants du royaume et ses éloges retentissent à plus de mille lieues du palais. — Tu es un brave serviteur, Kandou : sois à jamais mon premier conseiller."

C'est très-beau, monsieur. Nous ne soupçonnions pas cette espèce de tambour. — Y a-t-il un meilleur tambour que la bienfaisance, mes amis ? — Non. — La bienfaisance ne fait-elle pas aimer les rois ? — Si. — Ne fait-elle pas aimer tous les hommes qui l'exercent ? — Si. — De l'homme qui annonce sa présence en frappant sur un grand tambour, et de l'homme qui annonce sa présence en pratiquant la bienfaisance, lequel préférez-vous ? — Nous n'estimons pas du tout le premier, nous admirons et nous aimons le second. — Êtes-vous tous d'accord sur cette question ? — Oui, oui, oui ! — Vous avez tous raison. Que pensez-vous de Kandou ? — Nous crions tous ensemble : "Vive Kandou !" . . . — Oui : "Vive Kandou !" car il a eu une noble idée et "Vive le Roi des Indes !" car il a honoré Kandou.

Nous avons fini. À demain. Henri, je te prie d'aller voir George. Dis-lui qu'il nous a manqué aujourd'hui. Porte-lui les amitiés de nous tous.

XIX.

LE PETIT CHAPERON ROUGE.

BONJOUR, Henri. As-tu vu George? Comment va-t-il? — Son genou est très-gros, monsieur. Il est enflé. — Ne marche-t-il pas? — Non: madame sa mère ne lui permet pas de quitter le canapé. Il a la jambe sur un coussin. — Souffre-t-il ? — Je pense que non. Il veut marcher et sortir. Il ne laisse pas sa mère en repos ; il prétend venir en classe demain. Il parle français tout seul. — Lui as-tu parlé de notre travail d'hier ? — Oui, je lui ai conté, comme j'ai pu, l'histoire du Grand Tambour. Il a sauté sur son canapé en criant: "Vive Kandou! vive le Grand Tambour! vive le roi des Indes!" Il envoie ses compliments à vous, à Marie, à toutes les filles et à ses camarades. — J'ai confiance que nous le reverrons demain.

Mes chers amis, vous commencez à parler français, vous comprenez nos fables et nos petites histoires; nous conversons déjà sur bien des choses: ne désirez-vous pas écrire? — Si, nous voulons écrire. — Eh bien! commençons tout de suite. Je vais vous faire une dictée très-facile. Elle aura une double utilité. — Oui, elle nous apprendra l'orthographe des mots

français. — Voilà un point. En outre, elle contribuera à former votre oreille. Si vous ne comprenez pas certains mots, ne m'en demandez pas l'explication pendant que je dicte. Soyez très-attentifs à ma prononciation et mettez votre foi dans votre oreille.

Allez tous à la planche noire. Prenez un petit bâton de craie. En voilà une boîte sur la table. — Nous sommes prêts. — Je commence. — Que dicterez-vous ? — Tu vas le savoir, François. L'entête de ma dictée te dira mon sujet. Je commence.

LE PETIT CHAPERON ROUGE.

Il était une fois une petite fille de village, la plus jolie du monde : sa mère en était folle, et sa mère-grand plus folle encore. On lui fit un petit chaperon rouge : il lui allait à merveille. Pour cela elle fut appelée le Petit Chaperon Rouge.

Un jour sa mère fit des galettes. Quand elles furent cuites, elle lui dit : "Va voir comment se porte ta mère-grand, et porte-lui une galette, et ce petit pot de beurre."

Le Petit Chaperon Rouge part aussitôt pour aller chez sa mère-grand qui demeurait dans un autre village. En passant dans un bois, elle rencontre compère le Loup, qui eut grand désir de la manger ; mais il n'osa, car il vit des bûcherons dans la forêt. Il lui demande où elle va. La pauvre enfant ne savait pas qu'il est dangereux de s'arrêter à écouter les loups. Elle lui dit : "Je vais voir ma mère-grand, et lui porter une galette avec un pot de beurre que ma

mère lui envoie. — Demeure-t-elle bien loin ? lui dit le Loup. — Oh ! oui, répond le Petit Chaperon Rouge ; c'est par delà le moulin que vous voyez tout là-bas, là-bas, à la première maison du village. — Eh bien ! dit le Loup, je veux l'aller voir aussi ; je prends ce chemin-ci, toi prends ce chemin-là, et nous verrons à qui plus tôt y sera."

C'est fini. Nous allons corriger les planches. Changez de planche, mes amis. Prenez vos livres et corrigez la planche de votre voisin. Regardez bien comment chaque mot est épelé. Soyez attentifs aussi à la ponctuation. Je vous ai donné les ponctuations en dictant : la virgule, le point-virgule, les deux-points, le point, le signe exclamatif et le signe interrogatif. Remarquez aussi les guillemets : je vous ai dit quand il fallait ouvrir les guillemets et les fermer. Soulignez toutes les fautes et ne perdez pas de vue les accents. Ils sont importants en français. Combien d'accents y a-t-il, Louis ? — Il y en a trois, monsieur. — Nomme-les. — L'accent aigu qui va de droite à gauche, l'accent grave qui va de gauche à droite, et l'accent circonflexe. — C'est bien. Corrigez donc, soulignez toutes les fautes et puis comptez-les, et marquez-en le total sous la dictée.

Henri, tu as passé deux fautes sur la planche que tu corriges. — Non. — Si : à la troisième ligne il y a une faute. — Je ne la vois pas. — Regarde bien : ne faut-il pas un trait d'union au mot *mère-grand* entre mère et grand ? — Vous avez raison, monsieur : j'ai tiré cette petite ligne sur ma planche. Mais je ne vois pas la seconde faute. — Comment écrit-on

galette? — Il faut deux *t*, et Henriette n'en a écrit qu'un seul. — Sois plus attentif à l'avenir, mon ami.

Eh bien! qui a le moins de fautes? — C'est Marie: elle en a trois seulement. — Je te félicite, chère amie. Combien en as-tu, Charles? — J'en ai sept. J'ai omis quatre virgules et je n'ai pas fermé les guillemets après *pot de beurre.* Puis j'ai oublié de mettre un accent circonflexe sur l'*ô* de *aussitôt.* — Cela fait six fautes. — J'ai en outre écrit *appelait* avec deux *l.* — Le verbe *appeler* a quelquefois deux *l*, cher ami. — Quand, monsieur? — Quand la lettre *l* est suivie de *e* muet, elle se double. Ainsi on écrit *j'appelle* et *j'appellerai* avec deux *l.* En dehors de ce cas le verbe *appeler* a un seul *l.*

Comprenez-vous la dictée, mes amis? — Parfaitement, car nous connaissons l'histoire du Petit Chaperon Rouge par cœur: on nous l'a racontée en anglais quand nous étions tout petits. — Et vous devinez en français les mots que vous ignorez. — Oui, c'est facile. Mais l'histoire n'est pas finie, monsieur. Dites-nous-la. — Essayez de la dire vous-mêmes. Je vous aiderai. Voulez-vous que je vous interroge? — Oui.

Qui arriva le plus tôt à la maison de la mère-grand? — Ce fut le Loup. — Parce qu'il a quatre jambes pour courir. — Oui, et parce que la petite fille prit le chemin le plus long. — Elle n'était pas pressée? — Non, monsieur: elle s'amusa en chemin, elle cueillit des fruits. Nous ignorons le nom de ces fruits. — — C'étaient des noisettes, de petites noix. Les noisettes croissent sur les noisetiers. — Et les noix? —

Les noyers portent les noix. — Le Petit Chaperon Rouge s'amusa aussi à courir après les papillons, et elle fit de jolis bouquets de fleurs sauvages. — Oui, la pauvre enfant voulait porter à sa grand'mère le sourire du printemps et des fleurs pour la distraire de ses souffrances. — Hélas ! elle ne trouvera plus la vieille femme. — Continuez l'histoire.

Quand le Loup arriva, il frappa à la porte : toc, toc, toc. . . . — " Qui est là ? — C'est votre fille, le Petit Chaperon Rouge, qui vous apporte une galette et un petit pot de beurre que ma mère vous envoie."

Ne reconnut-elle pas la voix du Loup ? — Non, il contrefit sa voix, il prit la douce et caressante voix de la petite fille. La mère-grand cria : " Tire la chevillette, la bobinette cherra." Et la porte s'ouvrit. — Et puis ? — Compère le Loup dévora la bonne femme. — Et puis ? — Il ferma la porte, se coucha dans le lit et attendit le Petit Chaperon Rouge. — Elle vint bientôt ? — Oui, écoutez ! elle heurte à la porte. Toc, toc.

" Qui est là ? "

La voix du Loup était bien grosse, n'est-ce pas ? — Oui, l'enfant eut peur, hésita un moment, mais elle se dit : Ma mère-grand est enrhumée, et répondit : " Je suis votre fille, le Petit Chaperon Rouge."

Elle entra, mit la galette et le beurre sur la huche et alla se coucher près de compère le Loup.

Ne reconnut-elle pas le brigand ? — Elle fut étonnée. — Que dit-elle ? — " Ma mère-grand, que vous avez de grands bras ! " — Que répond le Loup ? — " C'est pour mieux t'embrasser, mon enfant." — Continue, Louise.

"Ma mère-grand, que vous avez de grandes jambes!

— C'est pour mieux courir, mon enfant.

— Ma mère-grand, que vous avez de grandes oreilles!

— C'est pour mieux écouter, mon enfant.

— Ma mère-grand, que vous avez de grands yeux!

— C'est pour mieux voir, mon enfant.

— Ma mère-grand, que vous avez de grandes dents!

— C'est pour mieux te manger, mon enfant.

Mangea-t-il le Petit Chaperon Rouge? — Il la mangea.

Quelle est la morale du conte? — Les petites filles ne doivent pas se fier au Loup. — Non, jamais, chères amies: quand vous irez voir votre grand' mère, ne le dites pas au Loup, ne lui dites pas que vous avez dans votre panier une galette et un pot de beurre, ne lui dites pas où vous allez si vous le rencontrez sur votre route. — Non, monsieur, nous nous enfuirons si nous voyons le Loup. — Vous avez raison, et courez vite; ne vous amusez ni aux papillons, ni aux noisettes, ni aux fleurs; courez vite, petites filles, courez, courez, car s'il vous attrape, il vous croquera.

XX.

LA NAISSANCE DES ANIMAUX.

Bonjour, George, nous sommes heureux de te revoir. Ton accident a été léger heureusement. — Oui, monsieur : aussitôt que je suis arrivé à la maison, j'ai pu remuer ma jambe et faire quelques pas. — Madame ta mère était alarmée, j'en suis sûr. — Oh ! oui, c'était comique. — Comment ! — Mon père riait et ma mère pleurait. — Et toi ? — Je riais aussi. Mon père est pour la gymnastique et ma mère tremble quand je remue. Si je l'écoutais, je marcherais comme une fille ou comme un sénateur. — Ou comme une tortue. — Oui, et je ne courrais jamais ni ne sauterais. Elle dit qu'un jour ou l'autre je me casserai un membre. — Elle a eu presque raison cette fois. — Oui, monsieur : aussi je lui ai caché mon mal tant que j'ai pu ; je mordais mes lèvres pour ne pas crier. — Tu parles comme un petit avocat, mon garçon. Tu n'as pas oublié le français que tu savais. — Non, certes ; je crois que j'ai appris quelque chose dans la fièvre que j'ai eue la première nuit après ma chute. — Tu as eu la fièvre ? — Oui, et je délirais en français. — N'importe ! ne tombe plus, mon ami, car nous avons besoin de toi tous les jours ici. Ta

place a été tristement vide pendant deux jours. — Et j'étais tristement couché sur mon canapé pendant que vous avez parlé du Petit Chaperon Rouge. — Tu connaissais cette histoire? — Oui: compère le Loup est le plus cruel des animaux. Pourquoi y a-t-il des Loups, monsieur? — Oh! voilà une grande et profonde question. Pourquoi y a-t-il des ronces et des épines sur cette terre? Pourquoi l'homme doit-il gagner son pain à la sueur de son front? Pourquoi ne sommes-nous pas comme nos premiers parents dans un Paradis de délices? Pourquoi sommes-nous dans une vallée de larmes et de misères? — C'est parce que notre premier père Adam, a mangé du fruit défendu. — Voilà pourquoi aussi il y a des loups. — N'y avait-il pas de loups au Paradis terrestre? — Non. — Quand Dieu créa-t-il les loups? — Penses-tu que Dieu ait créé les loups? — D'où viennent donc les loups, les tigres, les ours, les renards et les chats? — George, il ne faut pas mettre les chats avec les tigres: les chats sont nos amis et vivent dans nos maisons. — Tu as peut-être raison, Marie: c'est une question épineuse que la question des chats. — Oui, monsieur, très-épineuse: c'est ma grande et unique querelle avec George. — Vous êtes bien heureux de n'avoir qu'une querelle. — Non, monsieur, car George est toujours en guerre avec notre Minette. — Je ferai la paix avec elle, Marie. Quand je mets les chats avec les tigres, je fais une exception pour ta Minette: c'est un ange de chat. — À la bonne heure, cher ami: cède toujours aux petites filles. Nous disons en France: "Ce que femme veut, Dieu le

veut." Dis: "Ce que petite fille veut, Dieu le veut."

Mais d'où viennent les loups, monsieur? — Nous avons dans nos vieux livres, dans un livre du moyen-âge, dans le Roman du Renard, une réponse à ta question qui te plaira, mais qui peut-être déplaira à Marie et aux filles. — Non, non: nous sommes curieuses avant tout. Nous demandons l'histoire du Roman du Renard sur la naissance des loups.

Est-ce une histoire vraie, monsieur? — Comment ne serait-elle pas vraie? elle est imprimée dans un livre du temps passé. — L'histoire du Petit Chaperon Rouge est aussi imprimée. — Oui: l'histoire que je vais vous dire est vraie comme celle du Petit Chaperon Rouge, comme le festin des Deux Rats de La Fontaine, comme l'aventure de Maître Corbeau et du Renard.

Voici l'histoire: écoutez bien.

Nos premiers parents avaient désobéi au bon Dieu. Ils furent punis et chassés du Paradis. Cependant le bon Dieu eut pitié de leur sort. Il mit une baguette entre les mains d'Adam. "Frappe la mer, dit-il, et tu auras une agréable surprise. Je ferai sortir des flots des êtres qui seront tes serviteurs, tes compagnons sur la terre d'exil et tes amis."

Tout de suite Adam fit épreuve de la merveilleuse baguette. Il l'étendit sur la grande eau salée et frappa. Aussitôt une brebis en sortit. "Voilà qui est bien, dit-il; la brebis restera près de nous, nous en aurons de la laine, des fromages et du lait."

Ève, à l'aspect de la brebis souhaita quelque chose de mieux. Deux brebis, pense-t-elle, vaudront mieux qu'une. Pourquoi n'a-t-elle pas de baguette! Elle en ferait meilleur usage que son époux. "Donne-moi ta baguette, lui dit-elle; laisse-moi frapper à mon tour." Adam, nous le savons pour notre malheur, ne pouvait rien refuser à sa femme. Ève reçoit de lui la baguette et l'étend sur les flots. Aussitôt parut . . .

Fut-ce deux brebis, monsieur?—Ce fut bien autre chose. — Le cheval? — Non. — Le chien ou le chat? — Ni l'un ni l'autre. Ne vous ai-je pas dit que c'est pour notre malheur qu'Adam ne pouvait rien refuser à sa femme? — Si: c'est donc un méchant animal qui sortit des eaux. — Évidemment. — Fut-ce un tigre?—Non, ce fut l'ennemi des brebis. Écoutez.

Aussitôt parut un méchant animal, un loup, qui s'élançant sur la brebis, l'emporta vers la forêt voisine.

Ève fut au désespoir?—Oui, mes amis: elle poussa des cris douloureux. Heureusement Adam reprit la baguette et frappa la mer une seconde fois: un chien en sort, s'élance à la poursuite du loup et ramène la brebis déjà sanglante.

Ève ne prit plus la baguette, n'est-ce pas?—Hélas! elle la prit encore bien des fois. Elle prétendit user autant que son époux de la puissante baguette. — Qu'arriva-t-il? — Ne le devinez-vous pas? Toutes les fois qu'Adam frappa les eaux les bêtes apprivoisées sortirent: elles vivent dans la so-

ciété de l'homme. Adam nous a donné le chien, le cheval, la brebis, la vache, la chèvre et la poule. Toutes les fois qu'Ève frappa la mer, elle produisit les animaux sauvages, qui prenaient tout de suite le chemin des bois. Ils y sont encore : ce sont les loups, les renards, les tigres, les sangliers, les ours.

Que penses-tu de ce récit, Marie ? — Je proteste, monsieur : Ève n'est pas la mère des renards et des loups. — Et des chats ? — Je souhaite que oui ; je crois que oui.

Votre histoire est curieuse, monsieur. Cependant je préfère la création des animaux racontée par Milton. — Je suis de ton avis, George. Le sixième jour de la création, Dieu dit : " Que la terre produise les animaux vivants." Et la terre obéit. Dans ce fortuné séjour de nos premiers parents, il n'y avait rien de féroce ni de sauvage. Toute la nature était amour, paix, concorde et innocence. Le lion folâtrait berçant doucement dans ses griffes énormes le jeune agneau. À trois pas de lui les ours, les tigres et les panthères sautaient et luttaient sous les yeux ravis d'Adam et d'Ève. En ce temps là, le loup ne tuait pas, le renard ne trompait pas, et les faibles vivaient à côté des forts sans inquiétude comme sans danger.

XXI.

LES OISEAUX.

CHERS amis, il est temps que vous appreniez par cœur quelques petites poésies françaises. Vous aimez la poésie, n'est-ce pas? — Oui, mais nous n'aimons pas à apprendre par cœur. — Henri n'a pas le droit de parler pour la classe, monsieur. Moi j'aime beaucoup à apprendre par cœur. . . . — Et moi! . . . — Et moi! . . . — Nous toutes! . . . — Et nous tous, excepté Henri. — Tu es seul, mon ami. — Je ferai comme les autres. Ce sera un grand travail pour moi de retenir du français par cœur, car je n'ai pas de mémoire. — Il faut la former. — Comment? — En l'exerçant. — Ma grand'mère dit que j'ai une grosse tête: il lui a fallu trois ans pour m'apprendre mon *Pater*. — Ne perds pas courage; nous allons te donner de la mémoire.

Lisons tous ensemble les huit vers suivants que vous me réciterez demain. Imitez bien ma prononciation.

LE BUISSON ET LA ROSE.

Comment! déjà sur le retour!
   Ce matin même à peine éclose!
Pauvre fleur! tu ne vis qu'un jour,
   Disait le buisson à la rose.

Je n'ai pas vécu sans bonheur,
Lui répondit la douce rose;
Je laisse après moi bonne odeur,
Puis-je regretter quelque chose?

Qu'est-ce que le buisson, monsieur? Vit-il plus longtemps que la rose, et est-il aussi beau?—Son existence est beaucoup plus longue. En rang autour de la prairie, lui et ses frères vivent de longs jours. Ce sont des arbustes épineux qui entourent en France la prairie du paysan, son jardin, et quelquefois sa petite cour. Ils forment la haie vive, la meilleure des clôtures. — Ce ne sont pas des arbres?—Ils sont plus petits que les arbres proprement dits, et même plus petits que les arbrisseaux. Les arbrisseaux sont de petits arbres, et les arbustes sont de petits arbrisseaux. — Portent-ils des fleurs comme le rosier?— Le buisson d'aubépine portent de petites fleurs blanches qui sont aimées des abeilles.

Depuis le matin jusqu'au soir, en mai, les aubépines sont pleines de bourdonnement et de chansons. — Les abeilles ne chantent pas. —Non, elles bourdonnent dans la fleur de l'aubépine. —Et qui chante?— Les oiseaux, les musiciens du fermier. Toute la nature chante au printemps. Le pinson sur le pommier; le merle, le coucou, la fauvette, le rouge-gorge et le rossignol dans la haie d'aubépine; l'alouette au haut des airs; la grenouille au bord de l'étang; le cri-cri dans l'herbe parfumée: tous les artistes de Dieu réjouissent l'oreille de l'heureux habitant des champs. — Chantent-ils tous ensemble, monsieur?—Non, ils ne chantent pas ensemble ni aux

mêmes lieux: ne faut-il pas que le Créateur soit célébré en tous lieux et à toutes les heures du jour et de la nuit ? — Si, mais la nuit tout dort. — Dieu ne dort pas, mes amis. Sa douce providence veille sur nous et sur la nature sans cesse ni repos. Son œil est toujours ouvert sur la terre, et pour exalter sa bonté paternelle les chants montent à son oreille la nuit aussi bien que le jour. — Qui chante Dieu la nuit ? — Le rossignol et les cri-cris le célèbrent à l'envi. — Nous avons entendu le cri-cri monotone des cri-cris dans nos campagnes. Ils sont innombrables et chantent tous ensemble. Pourquoi crient-ils ainsi ? — C'est leur manière de communiquer leurs affections et tous leurs sentiments. — Se comprennent-ils ? — Comme les hommes se comprennent. — Que disent-ils ? — Nous l'ignorons, mais bien sûr ils s'appellent les uns les autres et se disent leurs peines et leurs plaisirs. Ils chantent le bonheur de la vie au milieu des parfums de la bruyère, sous le ciel étoilé ; ils chantent la douce brise qui les balance sur le tapis vert du printemps ; ils chantent leurs amitiés et leurs amours. Leur concert monte au trône de Dieu comme un cantique ou une prière. — Ils ne vivent qu'un été. — Non, ils passent vite comme la rose. Mais peuvent-ils rien regretter ? Avec eux passent les beaux jours, et la verdure, et les fleurs des champs, et la feuille des arbres. Ils s'en vont quand viennent la bise, la froide neige et les noirs nuages. Qu'ils soient heureux ! ils partent ensemble en famille. Personne ne reste sur leur tombeau pour pleurer et souffrir, ni la fille ni la mère, ni l'époux ni l'épouse.

Que leur manque-t-il ? La rose laisse après une vie d'un jour bonne odeur, et eux après leur existence d'une saison, ils laissent à la terre le souvenir de leur joie et de leurs chansons.

Qui est l'autre musicien des nuits, monsieur, le rossignol ? Nous ne l'avons jamais entendu. C'est un oiseau d'Europe, n'est-ce pas ? — Oui, mes amis : c'est le grand artiste, le chantre sublime de Dieu. — Ne chante-t-il que la nuit ? — Si, il chante aussi le soir et le matin, aux heures enchantées du crépuscule. — Qu'est-ce que le crépuscule ? — Quand l'astre du jour se couche ou qu'il se lève, il répand sur le monde une douce lumière. Au crépuscule du matin, l'aurore est sur son trône d'albâtre. Elle a chassé les ténèbres de la nuit, elle annonce les feux et les splendeurs du jour. Au crépuscule du soir la lumière tombe doucement à l'horizon, et l'étoile du berger apparaît toute blanche et souriante dans l'azur. Le silence se fait dans la nature. On n'entend plus que le cri-cri et le coassement des grenouilles, le faible bêlement du troupeau qui rentre à la ferme, le beuglement d'une génisse qui revient de la prairie et le chant mélancolique de gros Pierre qui s'avance doucement sur sa jument. Ce sont les derniers bruits du jour qui disent adieu au soleil.

Est-ce alors que chante le rossignol ? — Oui, à cette heure poétique. Le seul souvenir de sa voix m'émeut et me reporte délicieusement vers les beaux soirs de France. Quand on a entendu le chant du rossignol, on ne l'oublie jamais. — Où chante-t-il ? — Dans les bosquets, dans les petits bois, dans les jardins et les

prairies. — Sa voix est forte ?—Elle est puissante comme un clairon guerrier, elle retentit dans tout le bois et s'élève jusqu'au ciel ? —Est-elle harmonieuse? — D'une harmonie incomparable. On est fasciné par le grand artiste. Toute la nature fait silence pour l'écouter. — Il aime le silence ? — Oui, il lui faut le silence solennel du soir et de la nuit. Dans les ténèbres il est inspiré ; toute la lumière est dans son âme. Il délire d'enthousiasme et d'amour. — Qui chante-t-il ? — Il chante l'autre rossignol, sa compagne, et ses enfants, son doux nid, les charmes du printemps, et il chante celui qui lui donna sa voix et son génie. — Chante-t-il Dieu ? — Comment en douter, quand ses hymnes nous font quitter la terre et emportent nos âmes vers l'Infini ? C'est religieusement qu'on écoute le rossignol. L'artiste peut-il nous donner ce qu'il n'a pas ? — Quand nous serons grands et que nous verrons la France, nous irons dans les champs entendre le rossignol.

Nous avons fini. — Ne dites-vous rien des autres oiseaux, monsieur ? — Il est l'heure de nous séparer. — Ma sœur m'a dit que vous admirez autant que le rossignol l'alouette et le pinson. Elle a lu vos " Causeries avec mes Élèves." — Le rossignol est le premier des chantres, mais j'aime tous les musiciens ailés. L'alouette qui chante au haut des airs portant au ciel les prières de la terre, le pinson qui redit coup sur coup sa vive chanson sur le poirier derrière la ferme, le merle qui siffle sur la haie d'aubépine, et le coucou qui crie cou-cou dans l'écho de l'église du village, toutes ces voix des champs ont leur doux

mystère, leur suave poésie. Elles mettent la paix dans nos âmes et élèvent nos cœurs vers Dieu.

À demain, chers amis. J'ai nommé deux ou trois fois le coucou aujourd'hui et cet oiseau me rappelle une drôle d'histoire. — Oh ! dites-la. — Demain peut-être.

XXII.

L'HISTOIRE DES NEZ.

Bonjour, chers amis. — Nous vous saluons, monsieur, et nous sommes tout oreilles pour écouter l'histoire que le coucou vous a rappelée hier. — Je ne l'ai pas oubliée, c'est "L'histoire des nez." — Non : vous nous avez promis l'histoire du coucou. — Il y a un coucou dans mon histoire. — Ce doit être bien drôle. — Très-comique en effet. Écoutez.

Il y avait à Prague . . . — Où est Prague ? Connaissez-vous la Bohême ? — C'est un pays d'Allemagne. — Oui, et Prague est une ville de Bohême.

Il y avait donc à Prague un fermier riche et bizarre, qui avait une fille à marier. Un étudiant de Prague désirait devenir l'époux de la jeune fille. Pour y parvenir il se présenta au fermier et demanda à être son valet. — Vous avez dit, monsieur, que l'étudiant désirait être son gendre. — Oui, George, mais le fermier de Prague avait ses idées. — Accepta-t-il l'étu-

diant pour son domestique ?—Oui, à une condition. —Laquelle ?

Le jeune homme, Coranda, était très-fin et très-rusé. La condition étrange que posa le fermier ne l'effraya pas.—Dites la condition étrange, monsieur. —Écoutez le fermier.

" Je t'engage pour un an, dit-il, c'est-à-dire jusqu'à ce que le coucou chante le retour du printemps. Si d'ici là tu me dis une seule fois que tu n'es pas content, je te coupe le nez. Je te donne le même droit sur ma personne ; si je te dis une seule fois que je ne suis pas content, mon nez est à toi.—J'accepte, dit Coranda."

Le premier jour le fermier envoie Coranda labourer son champ. À l'heure du déjeuner, on appelle les autres valets.—Et Coranda ?—On l'oublie à dessein ; à dîner on fait de même.—Il mourra de faim, il ne peut pas être content dans cette maison.—Peut-être ; mais il ne le dira pas, car on lui couperait le nez.—Il vaudrait mieux pour lui vivre sans nez que de mourir de faim.—Il ne mourra pas, car vers l'heure du dîner il revient à la maison, et pendant que le fermier porte du grain aux poules, il prend dans la cuisine un énorme jambon et un grand pain qui était dans la huche, et s'en retourne aux champs où il dîne mieux que les autres valets, et fait un bon somme.—Bravo ! monsieur, Coranda n'est pas bête. —Non, il est rusé. Quand il revint des champs le soir :

" Es-tu content? lui dit le fermier!—Très-content, répondit Coranda ; j'ai mieux dîné que vous."

En ce moment la fermière accourait : " Au voleur ! au voleur ! criait-elle. Notre gros jambon est volé." Coranda se mit à rire et le fermier devint blanc de colère.

" Vous n'êtes pas content," dit Coranda ? Le fermier pense à son nez. " Un jambon n'est qu'un jambon, dit-il ; je ne suis pas mécontent pour si peu."

Je suis certaine qu'on n'oublia plus d'appeler Coranda à table pour les repas. — Plus jamais, Marie. Mais il y aura d'autres différents plus graves entre le maître et le domestique, et les nez courront de grands dangers. — Nous sommes curieuses de savoir lequel des deux nez sera coupé. — Pensez-vous qu'on coupe un nez ? — Nous ne savons : en coupera-t-on un, monsieur ? — Peut-être. Je continue.

Quand le dimanche arriva le fermier et sa femme montèrent en char pour se rendre à l'église. Ils disent à Coranda : " Tu soigneras le dîner ; tu mettras dans la marmite ce morceau de viande, et tu y joindras carottes, oignons et persil. — Bien," dit Coranda.

Il faut savoir qu'il y avait à la ferme un petit chien nommé Persil. Coranda le tue et le fait bouillir dans le pot au feu. Quand la fermière revint elle appela son favori. " Persil, Persil où es-tu, mon mignon ? " Hélas ! voilà sa peau sanglante pendue à la fenêtre. " Qu'as-tu fait ? dit-elle à Coranda ? — Ce que vous avez commandé, maîtresse : j'ai mis oignons, carottes et Persil dans la marmite. — Méchant sot ! cria le fermier, tu as eu le cœur de tuer

cette innocente créature, la joie de notre maison ? — Vous n'êtes pas content, dit Coranda ? " et il tira son couteau de sa poche.

Le fermier pense à son nez. . . . " Je ne dis pas que je ne suis pas content, répondit-il. Un chien mort n'est qu'un chien mort." Cependant il soupira, soupira.

Nous ne voyons pas le coucou dans votre histoire, monsieur. — Il viendra. Le fermier se défiait de plus en plus de son impitoyable valet. — Ce n'était pas sans cause. — Eh bien ! un jour qu'il allait sortir avec sa femme, il fit venir Coranda devant lui et dit : " Jeune homme, écoute bien ceci et ne manque pas de m'obéir. — J'obéis toujours, notre maître. — Pendant mon absence, tu ne feras rien que ce que tu verras faire aux autres. — J'entends."

Oh ! cette fois, monsieur, le fermier est malin, et l'étudiant de Prague ne tirera pas son couteau. — Pensez-vous ? — Puisqu'il ne pourra faire que ce que les autres feront. — Là est le danger : que feront les autres ? — Que firent-ils ? — Vous allez le savoir.

Après le départ du fermier les maçons vinrent. — Si Coranda fait ce qu'ils vont faire il sera maçon pour un jour. — Oui, mais un maçon peut faire beaucoup de mal. — Nous ne voyons pas comment. — Le mal que fit Coranda fut grand. En effet les maçons se mirent à démolir le toit qui couvrait l'étable des porcs, pour le réparer ensuite. — Et Coranda ? — Il fit comme les maçons. Il prit une échelle, monta sur le toit de la maison, un beau toit tout neuf, arracha lattes, clous, crampons et dispersa au vent les débris.

Quand le fermier rentra dans sa maison il vit le ciel à nu au-dessus de sa tête.

"Drôle, s'écrie-t-il, quel nouveau tour tu m'as joué! — Je vous ai obéi, maître. Est-ce que vous n'êtes pas content?" Et il tira vivement son couteau.

"Content, dit le fermier, content! pourquoi serais-je mécontent? Un toit à refaire ne me ruinera pas." Et il soupira.

Il a soupiré deux fois pour Persil, monsieur; il soupira trois fois pour son toit, n'est-ce pas? — Oui, et avec sa femme il jugea qu'il fallait se débarrasser bien vite de ce dangereux domestique. La fille fut consultée. "Père, dit-elle, je me cacherai de bon matin dans le grand poirier et je ferai le coucou. Tu diras à Coranda que l'année est passée puisque le coucou chante."

Quelle bonne idée, monsieur! Voilà comment, grâce à l'esprit de la jeune fermière, les deux hommes garderont leurs nez. Nous sommes tristes cependant que Coranda ne devienne pas l'époux de la fille. — Oh! l'aventure n'est pas finie. Écoutez! On entend dans le jardin le cri plaintif de l'oiseau du printemps: Cou-cou! cou-cou! cou-cou!

"Or ça, mon garçon, dit le fermier; voici la saison nouvelle; le coucou chante sur le poirier là-bas: séparons-nous, bons amis. — Un coucou! dit Coranda; je n'ai jamais vu ce bel oiseau."

Il court à l'arbre et le secoue à tour de bras. Un cri retentit et voilà que de l'arbre tombe une jeune fille.

Fut-elle tuée, monsieur? — Non, heureusement; elle en fut quitte pour la peur. Cependant le père était épouvanté. "Scélérat! cria-t-il. — Vous n'êtes pas content, dit Coranda, le couteau levé. — Misérable! tu me tues ma fille, et tu veux que je sois content! Je suis fou de colère. Va-t-en, si tu ne veux périr de ma main. — Je partirai quand j'aurai coupé votre nez. . . . Et le couteau de l'étudiant était déjà sur le nez du fermier. — Holà! s'écrie le malheureux, en mettant la main sur sa figure, permets-moi de le racheter. — Soit, dit Coranda. — Veux-tu dix moutons? — Non. — Deux bœufs? — Non. — Dix vaches? — Non, j'aime mieux votre nez!"

Il aiguise son couteau sur le seuil de la maison.

"Père, dit Hélène, c'est le nom de la jeune fille, j'ai fait la faute, je la réparerai. . . . Coranda, voulez-vous ma main au lieu du nez de mon père. — C'est mon plus grand désir d'être votre époux, dit le rusé Coranda. — J'y mets une condition dit la jeune fille. Le premier de nous qui ne sera pas content en ménage, on lui coupera le nez."

Coranda accepta et le lendemain on célébra la noce.

Hélène et Coranda ont-ils gardé leurs nez, monsieur? — Oui, chère amie, ils ne se sont jamais disputés, jamais aucune plainte ne fut entendue de la femme ni du mari, et ils vécurent heureux à Prague jusqu'à la fin de leur vie. — Le couteau à la main? — Oui, George, mais pour rire et pour réveiller un doux souvenir.

XXIII.

DES ANECDOTES.

Ne parlerez-vous plus des oiseaux, monsieur? — Je voudrais que vous me contiez quelques anecdotes ou quelque fable. — Commencez vous-même. — Je le veux bien. Je vous dirai une histoire d'oiseaux puisque vous aimez les oiseaux. — À la bonne heure.

C'est un petit drame d'oiseaux qu'une femme illustre de France a raconté dans l'Histoire de sa vie. — Qui? — Le célèbre romancier George Sand que vous connaîtrez quand vous serez grands. — Dites le drame.

George Sand aime les oiseaux d'une rare affection et les oiseaux lui rendent son amour. Elle raconte qu'elle éleva deux fauvettes dans sa bibliothèque. — Qu'est-ce qu'une fauvette? — C'est un petit oiseau que vous n'avez pas dans ce pays, je pense, et qui figure parmi nos premiers oiseaux chanteurs. Il est plus petit que le rossignol et plus gros que le rouge-gorge.

George Sand avait donc deux fauvettes. L'une avait quinze jours de plus que l'autre. — Quinze jours ce n'est rien. — Pour toi, Louise; mais pour un oiseau quinze jours est autant que dix ans pour une jeune personne. Je continue.

La plus âgée des fauvettes s'appelait Jonquille. L'autre était Agathe. Jonquille était une fillette fort gentille, encore maigrette et mal emplumée ; elle ne savait voler que d'une branche à l'autre et pas sans peine. — Mangeait-elle seule ? — Non : George Sand la gâtait ; aussitôt qu'elle ouvrait le bec, sa maîtresse lui donnait sa nourriture. — Elle était donc paresseuse ? — Les petits oiseaux sont comme les enfants. — Et Agathe ? — C'était une enfant insupportable. Elle ne faisait que remuer, crier, secouer ses plumes naissantes et tourmenter Jonquille, qui commençait à réfléchir. — Réfléchissait-elle ? — Oui, puisqu'elle rentrait souvent une patte sous ses plumes, la tête enfoncée dans ses épaules, et les yeux à demi-fermés. Pourquoi prenait-elle cette position, cet air de philosophe, si ce n'est pour se poser des problèmes et regarder dans l'avenir. — Quelle idée, monsieur ! — Oui, tu as raison, George, je ne devrais pas faire tant d'honneur à une très-petite fille qui ne mange pas seule, et qui était très-gourmande. Aussitôt que George Sand la regardait, elle criait et ouvrait le bec pour manger.

Un jour cependant, cette Jonquille fut admirable. — Que fit-elle ? — Écoutez. Sa maîtresse écrivait. Elle avait placé à quelque distance de sa table la branche verte sur laquelle perchaient ses deux élèves. Agathe, encore à moitié nue s'était mise sous le ventre de Jonquille. Les voilà tranquilles pendant une demi-heure. . . . Mais leur appétit se réveille. Jonquille saute sur une chaise, puis sur la table de sa maîtresse. L'autre bat des ailes, ouvre un large

bec et pousse des cris désesperés. — On leur donne vite à manger, monsieur? — Pas du tout. Écoutez ce que George Sand dit à Jonquille.

"Je suis fatiguée de vos importunités, dit-elle, d'un air sévère. Vous êtes assez grande pour manger seule, mademoiselle. Voilà sous votre bec une jolie soucoupe avec une excellente pâtée. Je ne fermerai pas les yeux plus longtemps sur votre paresse."

Que répondit Jonquille?—Pas un mot. Elle était offensée cependant. Elle bouda et retourna sur sa branche. — Et Agathe? — Oh! elle continua à crier et s'adressa à sa grande sœur, lui demandant à manger avec une insistance incroyable. Elle fut éloquente, sa voix avait des accents qui déchiraient le cœur. Jonquille était visiblement très-émue. — Que fit-elle? — À la fin, elle s'arma de résolution, vola d'un élan jusqu'à la soucoupe, cria et ouvrit le bec au-dessus de la nourriture. — Croyait-elle que la nourriture viendrait toute seule à son bec. —Apparemment. — Ne mangea-t-elle pas? — Non, mes amis, c'est ici que vous devez admirer Jonquille, car elle fut généreuse et dévouée. — Que fait-elle? — Elle s'oublie elle-même pour penser à Agathe. Elle meurt de faim et ne mange pas. Elle remplit son bec elle-même pour la première fois de sa vie et cette nourriture ne sera pas pour elle, mais pour sa petite sœur. Car elle retourne vite à la branche, et met la pâtée dans le bec d'Agathe. Depuis ce jour-là, Jonquille fut la mère d'Agathe.

C'est une touchante histoire, monsieur. — À votre

tour, mes amis. Dites-moi quelque chose. Voyons, George, commence. — Ma mère m'a raconté une singulière histoire. — Nous t'écoutons. — C'est en anglais que ma mère l'a dite. — Donne-nous-la en français. — Pour vous obéir, monsieur, je vais essayer. — Courage, ami, je t'aiderai. — C'est une histoire qui fait honneur à l'esprit des fourmis.

Une amie de ma mère était un soir assise dans sa bibliothèque. Comme George Sand, elle était devant sa table, et comme George Sand elle écrivait. Le silence était complet. Tout à coup elle entend un bruit dans le buffet. « Ce n'est pas une souris qui est là, se dit-elle ; elle ferait plus de bruit ! »

Ce bruit rompait à peine le silence, n'est-ce pas, George ? — Oui, monsieur. L'amie de ma mère lui a dit que c'était moins que rien, mais cependant c'était quelque chose, et elle ne put continuer d'écrire. — Oh ! Qu'était-ce ? qu'était-ce ? C'était le vent qui soufflait dans les rideaux de la fenêtre. — Je vous ai dit, monsieur, que le léger bruit venait du buffet. J'ai vu le buffet de mademoiselle B. Il est placé vis-à-vis des fenêtres. Le vent n'avait rien à faire là. — Eh bien, qu'était-ce ? — Voilà la question, monsieur. Qu'était-ce ? Mademoiselle B. ne parvenait pas à le savoir. Elle chercha partout vainement pendant une heure. — Elle ne trouva rien ? — Oh monsieur, vous êtes comme nous, vous êtes impatient. — Oui, mon garçon, tu piques ma curiosité. — Bravo ! monsieur. Vous ne direz plus que les petites filles sont curieuses. — Tu es

sans pitié, George. — Non, car je satisfais votre curiosité et la curiosité des petites filles.

L'amie de ma mère ouvrit plus d'une fois son buffet. — Qu'y avait-il dans le buffet? — Il y avait du bruit. — Quoi encore? — Trois planches comme trois rayons de bibliothèque. — Mademoiselle avait là ses livres? — Oh! que non! c'était un buffet, un vrai buffet: sur les planches était la vaisselle. — Je comprends, ami. Près de la vaisselle mademoiselle avait mis sa pâtisserie, son sucre, que sais-je? — Oui son sucre: et puis, monsieur? — Une souris mangeait le sucre. — Vous n'y êtes pas, monsieur, et vous avez été distrait quand j'ai commencé mon anecdote. — Comment? — J'ai dit que ce bruit mystérieux était trop léger pour venir d'une souris. — Tu nous mets sur des épines, George; continue. — Je jouis, monsieur, de votre impatience. Mais voici la fin.

Il y avait donc du sucre dans le buffet, sur la planche la plus élevée. Mademoiselle B. trouva le sachet de sucre à moitié ouvert, et elle trouva encore autre chose. — Quoi? — Rien dans le buffet, mais sur le plancher elle trouva quelques grains de ce sucre. Et elle trouva encore autre chose. — Quoi? — Devinez. — Nous donnons tous notre langue aux chiens. — Elle trouva. . . . Ce n'était pas une souris, monsieur, ni le vent dans les rideaux. — George, George, finis, nous sommes sur des charbons ardents. Tu es sans pitié. — N'ai-je pas dit que mon histoire est à l'honneur des fourmis? — Si. — Elle trouva donc des fourmis. — Que faisaient les fourmis dans le buffet? — Et sur le plancher? — Y avait-il des

fourmis sur le plancher ? — Oui, deux armées de fourmis, monsieur. — Que faisait l'armée du buffet ? — C'est elle qui avait ouvert le petit sac de sucre et qui portait les grains de sucre au bord de la planche, et puis les poussait pour les faire tomber sur le plancher. — Et l'armée du plancher ? — Celle-là les emportait. — Où ? — Je ne sais où. — Dans leur fourmilière sans doute, car les fourmis font des provisions pour les mauvais jours.

Je te félicite, George, tu contes bien en français. Je n'ai pas eu besoin de t'aider et tu m'as mis sens dessus dessous pour savoir la fin de ton histoire. Demain je vous dirai, mes amis, une fable qui parle aussi de fourmis. — Est-ce une fable indienne ? — Non, c'est une fable de France, une fable du grand maître, de La Fontaine.

Pour demain vous apprendrez par cœur la petite poésie suivante de Mme A. Tastu.

L'ANGE GARDIEN.

" Veillez sur moi quand je m'éveille,
Bon ange, puisque Dieu l'a dit;
Et chaque nuit quand je sommeille
Penchez-vous sur mon petit lit.
Ayez pitié de ma faiblesse;
À mes côtés marchez sans cesse,
Parlez-moi le long du chemin;
Et pendant que je vous écoute,
De peur que je ne tombe en route,
Bon ange, donnez-moi la main."

XXIV.

LA CIGALE ET LA FOURMI.

Voici la Fourmi, mes amis, en présence de la Cigale, la Fourmi qui travaille, qui amasse, qui fait des provisions l'été, qui emplit ses greniers pour les besoins de la mauvaise saison. — La Cigale est-elle paresseuse ? — Oui, et imprévoyante. Elle jouit des beaux jours sans penser à demain, à l'hiver et à la bise. — Les papillons font comme elle. — Oui, ils folâtrent tout l'été dans les champs et les jardins, sur les roses et les lis. — L'abeille ne ressemble-t-elle pas à la Fourmi ? — Si, Hortense : c'est une travailleuse. Écoutez comme elle parle un soir de mai.

LE PAPILLON ET L'ABEILLE.

S'il fait beau temps
Disait un papillon volage,
S'il fait beau temps
Je vais folâtrer dans les champs.

Et moi, lui dit l'Abeille sage,
Je me mettrai à mon ouvrage
S'il fait beau temps.

Ce n'est pas en mai, c'est en décembre que la Cigale alla frapper à la porte de la Fourmi. La

terre était couverte de neige ; les joyeux patineurs couraient sur le lac, mais la Cigale grelottait, car la bise soufflait et elle n'avait pas mangé depuis deux jours. Pas un seul petit morceau de mouche ou de vermisseau pour apaiser sa faim ! Elle allait mourir. Elle va crier famine chez la Fourmi, sa voisine. "Vos greniers sont pleins, dit-elle ; prêtez-moi un grain pour subsister jusqu'à la bonne saison. Pitié ! pitié ! Vous ne perdrez rien et vous me sauverez. Je vous paierai avant le mois d'août, foi d'animal, le capital et les intérêts."

La Fourmi fut bonne et généreuse, n'est-ce pas, monsieur ? Elle réchauffa la Cigale à son foyer et lui donna de quoi se nourrir. — Tu l'eusses fait, Marie ; nous l'eussions fait tous. Mais hélas ! la Fourmi n'est pas prêteuse. — Elle a raison de ne pas prêter ; elle est assez riche pour donner. — Elle ne donne jamais ; elle ne connaît pas la charité chrétienne et son cœur est sans pitié. — Que fit-elle ? — Elle se moqua de sa pauvre voisine. "Que faisiez-vous au temps chaud ?" dit-elle à l'emprunteuse. Et celle-ci répond : "Nuit et jour et pour tout le monde je chantais." — "Vous chantiez ? réplique la fourmi. J'en suis fort aise : eh bien ! dansez maintenant."

Je déteste la Fourmi, monsieur. — Tu as raison, George, mais aimes-tu la Cigale ? — Oui, je l'aime, elle a toute ma sympathie. — Prends garde, ami ! Aie pitié d'elle : si tu la rencontres, fais-lui la charité, ne la laisse pas mourir ; mais ne l'aime pas, ne l'admire pas, ne l'imite pas surtout. Tu es au prin-

temps de la vie, à la saison des semailles et du travail. Dans cette saison, le laboureur remue sa terre tout le long du jour, il y met du fumier, la retourne avec ses bœufs et y dépose ses semences. Il ne chôme pas un seul jour. S'il était paresseux, sa terre resterait stérile, il n'aurait pas de récolte en juillet, pas de pain l'hiver. Ne loues-tu pas sa prévoyance et ne désires-tu pas l'imiter? — Si: je veux faire comme lui, je veux acquérir des connaissances et fortifier mon intelligence pour la vie à venir. — À la bonne heure, George. Tu es sage et raisonnable, tu comprends la leçon de Salomon. — Je ne connais pas la leçon de Salomon. — La voici! ce n'est pas à toi qu'il parle ni à aucun de nous, c'est aux paresseux, mais il est bon pour nous tous d'écouter les leçons de la sagesse, afin de ne jamais succomber à la tentation de la paresse.

"Allez à la Fourmi, ô paresseux, dit-il; considérez sa conduite, et apprenez à devenir sage;

Puisque n'ayant ni chef, ni maître, ni prince,

Elle fait néanmoins sa provision durant l'été et amasse pendant la moisson de quoi se nourrir."

Salomon recommande-t-il aux hommes d'amasser des richesses? — Il n'a pas en vue les richesses matérielles, mais bien les richesses de l'âme et celles de l'esprit. — Comment pouvons-nous acquérir les richesses de l'âme? — En travaillant, en vous levant de bonne heure, en venant à l'école avec ponctualité, en supportant courageusement les petites peines que vous rencontrez déjà sur le chemin de la vie. — Si nous faisons cela, serons-nous riches, monsieur? —

Oui, vous serez riches de la vraie richesse, de la richesse de l'âme. Si vous observez bien tous vos devoirs, si vous craignez Dieu d'une crainte filiale et pleine d'amour, si vous élevez souvent votre cœur vers lui, si vous respectez vos parents, si vous les aimez, si vous leur soumettez votre volonté, si vous n'êtes jamais égoïstes, si vous avez de la charité et du dévouement pour vos frères, si vous apprenez dès aujourd'hui à vous plier sous la dure loi du travail, vous amasserez des trésors pour les mauvais jours. — Qu'est-ce que les mauvais jours? — Oh! chers amis, vous ne les connaissez pas encore les mauvais jours. . . . — J'ai eu deux mauvais jours, monsieur, la semaine passée, quand j'ai dû rester sur mon canapé avec ma jambe bandée. — Oui, George, c'est une petite épreuve de ta force à supporter la douleur. Mais les grandes épreuves viennent dans l'hiver de la vie, " L'épreuve de la tribulation, dit Saint Augustin, l'orage de la crainte, le froid de la tristesse, la perte des biens, la mort de nos parents et de nos amis, la disgrâce, l'humiliation. Nos voisins nous regardent alors avec une grande compassion: " Quel malheur! disent-ils. Comment cette personne peut-elle vivre après cela? Comment ne succombe-t-elle pas sous ses maux?" — Succombe-t-elle, monsieur? — Non, elle ne succombera pas. . . . Je parle de celle qui a imité la fourmi de Dieu, de l'âme bien préparée à la vie. Elle ne succombera pas, elle se soutiendra pendant ce rude hiver, grâce aux travaux de son été: n'a-t-elle pas dans son grenier les grains précieux qu'elle a amassés?

XXV.

LES HIRONDELLES.

BONJOUR, chers amis. Je vais vous lire une petite poésie de Mlle Adélaïde Montgolfier que vous apprendrez par cœur. Elle a pour titre "L'hirondelle."

"Ah! j'ai vu, j'ai vu!
Disait l'hirondelle:
Ah! j'ai vu, j'ai vu!—
Oiseau, qu'as-tu vu?—
J'ai vu les enfants
Parcourir les champs.—
Moi, je n'ai rien vu,
Dis-je à l'hirondelle,
Moi, je n'ai rien vu;
Pauvre et dépourvu,
Je suis un enfant
Encore ignorant;
Mais je veux un jour
Savoir à mon tour."

L'hirondelle a beaucoup vu, monsieur.—Oui: dites ce qu'elle a vu.—Elle a vu les enfants parcourir les champs, elle a vu la verdure et les fleurs.—Voilà! elle a vu les enfants aux champs. Qu'y

faisaient-ils ? — Ils jouaient au cerceau dans les chemins, aux barres dans la prairie. — Oui ; et ils courraient sur les trêfles ou dans les grains, cherchant des bluets et des liserons. — Où était alors l'hirondelle ? — Elle voltigeait autour d'eux dans l'air, toujours dans l'air. — Que cherchait-elle dans l'air ? — Sa subsistance, mon amie. — Il n'y a pas de grains dans l'air. — Non, il y a là des moucherons qui se balancent dans un rayon du soleil ; c'est la proie de l'hirondelle. Qu'est-ce que l'hirondelle a encore vu ? — Elle a vu les oiseaux faire leurs nids. Ils font leurs nids en mai, n'est-ce pas ? — Oui ; et puis ils pondent leurs œufs et couvent. — Nous ne comprenons pas *couvent*. — Ils couvent, c'est-à-dire ils restent sur leurs œufs nuit et jour pendant trois semaines ; ils les tiennent bien chauds sous leurs ailes et dans leurs plumes, pour appeler leurs enfants au banquet de la vie, à l'allégresse du doux printemps. — Quelle cruelle privation pour eux ! sans vol et sans mouvement pendant quinze ou vingt jours ! — Ils ont le bonheur dans leur âme, les joies de l'amour, la riante espérance de voir leurs fils éclore, vivre, voler dans la haie d'aubépine ou monter vers le ciel en chantant. Pensez donc, amis, aux doux rêves de la mère rossignol quand elle entend déjà dans son imagination le chant sublime de ceux qui seront comme son époux les rois de l'harmonie ! Représentez-vous, si vous pouvez, les délices qui remplissent le cœur de l'alouette quand, sur ses œufs, elle écoute son ami qui délire d'amour au haut du ciel. Le zéphyr agite légèrement le grain vert sur

sa tête, elle lève les yeux, elle voit l'azur du firmament, et de là haut, de bien haut, elle entend descendre la voix aimée qui lui crie dans la langue des artistes: "Tiens nos enfants bien chauds, belle et tendre compagne! Tu es ma reine, mon unique amie, c'est pour toi que je chante. . . . C'est ton amour qui m'inspire. . . . C'est de toi que je parle à Dieu, c'est pour toi que je lui porte mes cantiques, ô ma chérie! pour toi et pour ceux que nous aimerons ensemble. . . . Mon amour, je redescends des cieux, je reviens vers toi, je te rapporte la bénédiction du Seigneur, et tout le long du chemin, depuis Dieu jusqu'à toi, je chante mon bonheur de t'aimer. . . . Me voici, me voici! Je te donne un baiser."

Vous comprenez donc la langue des oiseaux, monsieur. — Un petit peu, un rien, chers amis: ces musiciens ailés disent tant de choses à ceux qu'ils aiment! il y a tant de poésie dans leur âme!

Les oiseaux pondent quatre œufs dans un nid, n'est-ce pas? — Oh! le nombre varie. La plupart des oiseaux en pondent quatre, cinq ou six. Les pigeons n'en pondent que deux. Les mésanges en pondent plus de dix. — Un si grand nombre? — Oui, je connais une histoire à ce sujet. — Dites-nous-la. — Non, j'ai peur de la gâter, elle est si belle! Vous la lirez un jour vous-mêmes. — Où est-elle? — Elle est au second chant du poëme de Mireille. C'est l'œuvre d'un poëte provençal, une des gloires de ce siècle, Frédéric Mistral.

Au revoir, mes amis. Demain je vous demanderai quelques anecdotes. Pensez-y.

XXVI.

DES ANECDOTES.

Je vous abandonne la parole, mes amis. J'écouterai aujourd'hui et vous parlerez. À toi le premier, François. — J'ai mon histoire que ma mère m'a dite. C'est elle qui parle, monsieur. — Nous écoutons ta mère.

L'été dernier je passai trois mois chez mon frère. Tous les soirs nous allions faire une promenade au jardin, et en passant par la cour nous nous y arrêtions pour donner à manger aux poules, aux poulets et aux poussins. Le gros chat noir de mon frère avait l'habitude de nous suivre. Un soir nous fûmes surpris de voir une poule blanche, une mère, marcher droit vers le chat et le regarder fixement dans les yeux. — Que fit le chat? — Il montra une grande agitation, recula, mais n'osa ni se retourner ni s'enfuir. — C'est étrange. — Oui, et ce qui est plus étrange, c'est que la poule se rapprocha vivement, lui mettant le bec près du nez. — Et le gros chat? — Il avait peur, il tremblait, il reculait. Enfin il fit un bond et disparut.

Comment ta mère explique-t-elle qu'un chat ait peur d'une poule ? — Elle ne peut se l'expliquer. Mon oncle croit que le chat a sur la conscience la mort d'un des enfants de la poule blanche. — Le remords, mon ami, le remords, sa conscience qui témoigne contre lui ! Je comprends la peur du malheureux matou de ton oncle. Les yeux de cette mère doivent avoir été terribles pour lui.

À ton tour, Louise. — Je ne sais rien par cœur, mais j'ai trouvé une histoire dans un journal, le "Courrier des États-Unis," que mon père lit tous les jours. Je l'ai copiée pour la classe. — C'est bien. Lis-la.

Un vieux soldat du grand Napoléon désirait porter sur sa poitrine la croix d'honneur. Il écrit au neveu de l'empereur, à Napoleon III, pour l'obtenir, la lettre suivante :

"SIRE, j'ai contracté sous votre oncle deux blessures mortelles qui depuis trente ans font l'ornement de ma vie, l'une à la cuisse droite, l'autre à Wagram. Si ces deux faits glorieux paraissent susceptibles de la croix d'honneur, j'ai bien celui de vous en remercier d'avance."

A-t-il reçu la croix ? — Je ne sais, Charles, mais bien sûr il n'est pas à l'Académie française. — C'est un brave. — Oui, il n'est pas nécessaire de savoir écrire pour avoir du cœur, pour aimer et défendre la patrie.

Qui demande la parole ? — Moi, monsieur. Je sais une anecdote qui montre que l'éléphant est intelligent. — Parle, Marie.

Un éléphant passait tous les jours devant la maison d'un tailleur, et tous les jours il s'y arrêtait. — Pourquoi? — Parce qu'il était curieux comme vous, monsieur. — Et comme toi, Marie. — Oui, comme nous tous. Il allait à la fenêtre et mettait sa trompe dans la maison. Il regardait ce qu'on faisait là dedans. Un jour le tailleur par plaisanterie, piqua de son aiguille la trompe de l'animal.

L'éléphant se fâcha? — Oui, mais il rentra sa colère dans son cœur. — Il fit comme la Cigogne de La Fontaine. — Que fit la Cigogne? — Le Renard l'avait offensée en la trompant? — Comment? — Il l'avait invitée à dîner et avait tout seul mangé sa soupe. — Et la dame ne se fâcha pas? — Elle cacha sa colère comme l'éléphant, mais elle se vengea plus tard. Elle invita aussi le Renard à sa table. — Et le Renard ne dîna pas? — Non, il n'eut que l'odeur du repas appétissant que la Cigogne avait préparé dans un vase à long col et d'étroite embouchure. Son museau était trop gros pour y entrer. La Cigogne mangea tout et ainsi elle fut vengée du trompeur. — Eh bien! monsieur, mon éléphant se vengea aussi. — Invita-t-il le tailleur à dîner? — Oh que non! vous savez qu'il retira sa trompe et s'éloigna tranquillement sans témoigner qu'il fût offensé. — Le lendemain que fit-il? — Il alla à un étang remplir sa trompe d'eau et arrivé à la maison du tailleur, il s'avança jusqu'à la fenêtre et jeta l'eau sur l'ouvrier et sur son ouvrage.

Quel esprit de vengeance! — Oui, les éléphants sont sensibles à l'insulte. — Je demande la parole,

monsieur. — Je te la donne, George. As-tu une histoire intéressante à dire ? — Oui, encore une histoire de chat. Je la tiens de Mlle B. Elle me l'a contée ainsi.

" Je perdis un jour un porte-crayon qui m'était bien cher. Je venais de rentrer chez moi quand je m'aperçus de ma perte. Je tremblais qu'il ne fût tombé de ma poche pendant ma promenade. Je parcourus les sentiers du jardin, je repris la route du village, l'œil fixé sur le chemin, je rentrai, je remuai toute la maison. Point de crayon! J'étais toute triste. Je fis afficher mon malheur sur les murs du village, promettant bonne récompense à celui qui me rapporterait mon précieux crayon. J'étais assise sur le canapé et j'avais presque perdu ma dernière lueur d'espérance quand ma sœur me ranima un peu.

Y avait-il des diamants sur le porte-crayon de Mlle B., George? — Penses-tu, Henri, que les diamants seuls donnent un grand prix aux objets ? — Ils leur donnent le plus grand prix. — Tu es dans l'erreur. J'ai un petit canif à deux lames avec un manche ordinaire que je ne donnerais pas pour le gros diamant qui est à la bague de ta sœur. — Oui, je sais bien pourquoi. C'est que tu l'as reçu de ton grand-père quelques jours avant sa mort. — Eh bien! ne devines-tu pas que Mlle B. a reçu son porte-crayon d'une personne qui lui est chère, de son ami peut-être. — Tu as raison, George. Qu'est-ce que la sœur de mademoiselle lui a dit?

" J'ai vu, lui dit-elle, le porte-crayon attaché à une

corde que tu tenais à la main une minute avant de quitter la maison. Qui sait si Minette ne l'a pas pris ?" Un rayon d'espérance me ranima. Minette était présente et avait ses deux yeux sur moi. " Minette, lui dis-je, ne sais-tu pas où est mon porte-crayon ?" Elle comprit. Nous le pensons du moins. Car aussitôt en miaulant elle se tourna vers la porte de la cuisine, y courut, prit l'escalier de la cave et descendit. Nous suivions. Arrivée à la cave, elle nous conduit derrière un baril et s'arrête immobile. Le crayon était devant nous.

Minette avait-elle compris la question de sa maîtresse ? — Mademoiselle croit que oui. Elle m'a dit qu'elle n'était pas allée à la cave avant de sortir. — Et personne n'y avait porté le crayon ? — Non, personne dans la famille ne l'avait vû, si ce n'est dans les mains de Mlle B. — C'est donc Minette qui avait porté le crayon à la cave ? — Cela paraît certain. Elle aura saisi la corde et joué avec le crayon, à la chambre, à la cuisine, à la cave, et puis fatiguée de jouer ou distraite par une souris, elle aura abandonné son jeu. — Mais elle n'avait pas oublié ? — Non, et elle comprit que Mademoiselle lui redemandait ce qu'elle lui avait pris.

Ne savez-vous plus rien ? — Si, j'ai un conte d'araignée. — Où l'as-tu lu ? — Je ne l'ai pas lu, ma mère me l'a donné. Supposez, monsieur, que c'est ma mère qui parle. — Nous écoutons le récit de ta mère, Joséphine.

J'étais un jour assise à ma table très-attentive à dessiner un renard de Gustave Doré. Tout à coup j'entends un petit bruit qui me semble venir de la fenêtre en regard de moi. Néanmoins je continue mon travail, levant de temps en temps mes yeux sur la fenêtre. À la fin la curiosité l'emporte. Je ne travaille plus, je me pose des questions sur le bruit mystérieux. Qu'est-ce que ce bruit? il est dans la chambre, il vient d'une petite bête, c'est une sorte de bourdonnement, c'est une plainte, la bête est dans la peine: mon cœur s'émeut. Qu'est-ce? que peut-ce être? Une abeille? Non, le bruit est trop léger. N'est-ce pas une mouche dans les filets d'une araignée. Je les y ai vues souvent. Mais où est-elle? Je me lève, je cherche partout. Rien. Cependant le bruit ne cesse pas un instant. Je prends une échelle. Je monte et je regarde au haut de la fenêtre. . . . J'ai trouvé. Voilà devant mes yeux une araignée qui s'efforce d'envelopper dans sa toile un gros scarabée, un scarabée plus gros qu'elle. La lutte était vive. Le scarabée faisait des bonds pour échapper à son bourreau. C'était en vain: car l'araignée filait, filait, filait et la chaîne devenait indestructible. Je saisis la toile et l'emportai avec les deux combattants jusqu'à la porte. Là la lutte continua. Devais-je intervenir?

Oh! monsieur, il fallait tuer l'araignée. — Pourquoi? n'a-t-elle pas le droit de vivre et peut-elle vivre sans manger? — Il fallait donc sauver le scarabée. — Peut-être. Que fit ta mère, Joséphine? — Elle ne fit rien; elle eût voulu donner la vie à l'un,

mais elle craignait de condamner l'autre à mourir de faim. — Qu'arriva-t-il ? — L'araignée triompha.

Demain, je vous parlerai de l'araignée, mes amis, et je vous apprendrai à l'admirer.

XXVII.

LES OREILLES DU LIÈVRE.

Voici une fable de La Fontaine. Lisons-la telle qu'elle est, sans la mettre en prose.

Un animal cornu blessa de quelques coups
    Le Lion, qui, plein de courroux,
    Pour ne plus tomber en la peine,
    Bannit des lieux de son domaine
Toute bête portant des cornes à son front.
Chèvres, béliers, taureaux, aussitôt délogèrent;
    Daims et cerfs de climat changèrent:
    Chacun à s'en aller fut prompt.
Un Lièvre, apercevant l'ombre de ses oreilles,
    Craignit que quelque inquisiteur
N'allât interpréter à cornes leur longueur,
Ne les soutînt en tout à des cornes pareilles.
" Adieu, voisin Grillon, dit-il; je pars d'ici:
Mes oreilles enfin seraient cornes aussi,
Et quand je les aurais plus courtes qu'une autruche,
Je craindrais même encor." Le Grillon repartit:
  " Cornes cela? Vous me prenez pour cruche;
    Ce sont oreilles que Dieu fit.

— On les fera passer pour cornes,
Dit l'animal craintif, et cornes de licornes.
J'aurai beau protester; mon dire et mes raisons
Iront aux Petites-Maisons."

Comprenez-vous ? — Oui. Le bœuf est cornu, n'est-ce pas ? — Oui, voilà ses cornes. — Est-ce un bœuf qui a blessé le Lion ? — Comment le savoir ? il y a beaucoup d'animaux qui portent des cornes. — Nous pouvons les nommer : outre le bœuf, il y a le taureau, la vache, le bouc, le cerf, le bélier, la chèvre. — Et les daims et les licornes. — Ils furent tous bannis pour le crime d'un seul. — Oui, ils allèrent en exil et changèrent de climats. Mais y avait-il même crime d'un seul ? — Il n'y avait eu probablement qu'un accident. — Je n'en doute pas : quel est l'animal cornu qui eût osé offenser, blesser volontairement son terrible roi ? — Pourquoi donc exiler un innocent et tous ceux mêmes qui n'avaient d'autre tort que de porter des cornes ? — Pourquoi, pourquoi ? le roi Lion répond *parce que* . . . et c'est assez. Parce qu'il le veut, parce que c'est son envie, son caprice. "*Stat pro ratione voluntas.*" Sa volonté c'est la raison et la loi. — Et l'on n'y résiste pas ? — Vous voyez bien que non, puisque "Chacun à s'en aller fut prompt." — Le Lièvre du moins avait tort de partir. — Je crois au contraire qu'il fit bien. — Est-ce un animal cornu ? — Vous et moi, et le Lièvre aussi, et tout le monde, nous savons que la bête timide n'a que des oreilles, de longues oreilles, mais qu'arrivera-t-il si le roi, si les juges, si l'inquisiteur, le procureur de Sa Majesté, si l'un deux prétend que le Lièvre a des

cornes et pas d'oreilles? — C'est absurde. Quand le Lièvre fait ses adieux au Grillon, celui-ci se moque de lui. — Oui : mais que répond le Lièvre? — Il s'obstine à partir: "Si je soutiens que je n'ai pas de cornes, dit-il, on m'enverra aux Petites-Maisons." — Oui, chez les fous.

Je connais un Renard qui fit comme le Lièvre dans une circonstance semblable, et cependant le Renard n'est pas plus timide qu'il ne faut, vous le savez. — Non, il n'est pas timide, il n'est que rusé, prudent et sage. — Eh bien! il fit comme le Lièvre. — Lui n'a pas de cornes non plus, ni même de longues oreilles. — Il ne s'agit pas de cornes cette fois-ci; il s'agit de queue. — Oh! le Renard a une belle queue. — En es-tu sûr, George? — Certes, il a une longue et belle queue. — Mais si le roi dit qu'il n'a pas de queue? — Le roi mentirait. — Il mentirait, mais qui oserait dire au maître qu'il ment? — Je le lui dirais. — Tu ne lui dirais pas cela, ami, et tu ferais sagement de ne pas le lui dire, si tu appartenais au royaume des quadrupèdes. Tu ferais sagement de t'enfuir si le roi exilait les animaux sans queue. Le Renard est prudent et il s'enfuit. Voici l'histoire.

Le Lion roi des animaux exila de son royaume tout animal qui n'avait pas l'honneur de porter une queue. Le Renard fut effrayé et sur l'heure fit ses préparatifs de départ. — Quelle sotte bête avec une queue comme la sienne! — C'est ce que pensa le Singe. — Celui-ci tombait sous le coup de l'édit royal. Lui faisait bien de partir. — Aussi il partait, quand

il passa près du Renard qui faisait ses paquets. "Vas-tu en voyage?" dit-il. — "Je vais en exil, répond le Renard avec tous les animaux sans queue. — Comment! réplique le Singe, tu as une queue et même plus qu'il n'en faut. — Tu as raison, ami, dit le rusé compère, et ton conseil est bon. Mais peux-tu m'assurer qu'il ne plaira pas à Sa Majesté de me mettre au premier rang des animaux sans queue?"

Avec un roi comme le Lion, monsieur, les animaux sont plus malheureux que les hommes. — Que sais-je? les mauvais rois, les despotes, se ressemblent partout, ceux qui règnent sur les hommes et ceux qui règnent sur les bêtes des forêts. J'ai lu l'histoire suivante.

En 1848, alors que l'empereur d'Autriche étendait sa domination sur Venise. . . . —N'est-il plus à Venise? — Tu sais bien, Charles, que l'empereur n'a jamais habité Venise, mais il tenait la ville italienne sous sa domination en 1848. Cette domination ressemblait à celle du Lion que nous connaissons. — Du Lion qui a exilé les animaux cornus? — Oui, et qui a banni de ses états ceux qui n'avaient pas de queue. C'est toujours le même Lion qui érige ses volontés, ses caprices en lois, un frère de l'empereur d'Autriche. — N'est-il pas frère de l'empereur d'Allemagne? — Si, cher ami, l'empereur d'Allemagne et le Lion pratiquent tous deux l'odieuse maxime exprimée par le prince Bismark: "La force prime le droit." Cela signifie qu'il n'y a plus de droit, plus de raison, plus

de justice parmi les hommes, qu'il n'y a plus rien de sacré ni de respectable sur la terre ni dans le ciel, que l'oppression de l'innocence n'est plus un crime, qu'il est bon et légitime de violenter les consciences, que la force seule constitue la justice.

Mais nous parlons de Venise. Un pauvre ouvrier mourait de faim ; il placarda sur les murs de la ville ses plaintes contre le gouvernement. Aussitôt on le saisit et on le mit à l'hôpital des fous. — Il n'était pas fou, monsieur ? — Non, c'est comme le Renard qui n'était pas sans queue et le lièvre qui était sans cornes. Il n'était pas fou, mais l'empereur voulait qu'il fût fou. Que pouvait-il faire ? — Il devait plaider. — Oui, un grand homme, l'illustre avocat et dictateur Manin, prit à cœur la cause du pauvre ouvrier. Il se mit en quatre pour le sauver. — Il le sauva ? — Pouvez-vous le croire ? Savez-vous ce que déclara le gouverneur de Venise à Manin ? — Non. — "Si vous persistez, dit-il, à faire déclarer sain d'esprit le pauvre ouvrier, je le ferai sortir de l'hôpital des fous, et je vous y mettrai à sa place." — Le gouverneur n'avait pas ce droit. — Non, amis : mais "La force prime le droit."

XXVIII.

LE RENARD.

Vous nous avez fait une promesse que vous n'avez pas tenue, monsieur ? — Quand ? — Avant-hier. — Que vous ai-je promis ? — L'avez-vous oublié ? — Entièrement. — Ne nous avez-vous pas promis de faire l'éloge de l'araignée ? — Si, je m'en souviens. — Et au lieu de cela, vous nous avez donné hier les oreilles du Lièvre et la queue du Renard. — N'avez-vous pas pris plaisir à entendre ces fables ? — Si, beaucoup : mais donnez-nous l'araignée. — Je préfère attendre et vous parler aujourd'hui du Renard. J'en ai lu ce matin une curieuse aventure, je désire vous la dire. — Oui, oui, nous aurons l'araignée un autre jour. — Peut-être. Voici l'histoire du Renard.

Il avait commis de nombreux méfaits : il fut traduit à la cour du roi Lion et condamné à mort. Il demande alors la permission de faire sa confession publique, afin d'obtenir du ciel la rémission de ses péchés. "Il vaut mieux, dit-il, d'un air dévot qui attendrit les juges et la foule ; il vaut mieux que tous entendent le récit de mes vols et de mes trahisons : ainsi l'on ne pourra par la suite accuser personne de ce que j'ai moi-même commis."

— Parlez, je vous le permets, dit le roi. — Renard, debout regarde tout autour de lui d'un air triste, puis dit à haute voix : " Que le Seigneur m'assiste ! il n'y a personne ici, ami ou ennemi, envers lequel je ne sois coupable de plus d'un crime. Cependant écoutez tous, vous qui m'avez condamné à mourir, que je vous apprenne comment moi, malheureux Renard, je devins méchant. Lorsqu'on m'eut sevré, j'allai jouer avec les agneaux pour entendre leurs bêlements. Leur douce voix me charmait. Un jour en jouant je mordis un agneau. Je commençai par lécher le sang. Il était si fort de mon goût et me parut si bon que je mangeai aussi la chair. J'appris par cette expérience à être friand au point que je courais dans les bois dès que j'entendais la voix d'une brebis ou d'une chèvre. Je devins de plus en plus hardi et méchant, déchirant poules, oiseaux, oies, partout où je les trouvais. Enfin ma dent fut si sanguinaire, si impitoyable, si terrible, que je dévorais tout ce qui me tombait sous la patte."

Le Renard n'a pas peur de mourir, monsieur. — Pensez-vous qu'il sera exécuté ? — Comment échapperait-il après son audacieuse confession ? — Il échappera. — Nous n'imaginons pas comment. N'est-il pas très-coupable ? — C'est un effronté criminel. — Le roi lui fera grâce pour son repentir ? — Il ne se repent pas : demain, s'il vit, il recommencera ses brigandages. — Est-ce son esprit qui le sauvera ? — Oui, les ruses le sauveront et l'élèveront dans la faveur de son prince. Je connais une scène célèbre dans une grande épopée, qui ressemble beaucoup à l'histoire

que je vous conte. — Où ? — Vous la lirez, mes amis, quand vous serez grands et que vous comprendrez le latin. Elle est au second chant de l'Énéide de Virgile : ce sont les aventures de Sinon. — Dites-nous ces aventures en français. Ne les comprendrions-nous pas ? — Je ne sais ; j'y penserai. — Comment l'esprit du Renard le sauva-t-il ?

" J'ai été bien coupable, dit-il, de voler pour vivre, car je suis très-riche et je pouvais payer les plats de ma table. Ô roi, il faut que vous le sachiez, j'ai tant d'or et d'argent à ma disposition qu'à peine un chariot l'emporterait en sept voyages. — Renard, d'où vous vient ce trésor, dit le roi ? — Sire, laissez-moi achever ; rien ne restera caché de mes actions. Ce trésor était volé."

Le Renard n'a pas d'esprit, monsieur : il se condamne de plus en plus, puisqu'il confesse avoir volé son trésor. — N'interromps pas, George : Renard demande à achever son récit. Écoutez.

" Mon trésor était volé, et s'il n'avait été volé, en vérité l'on aurait attenté aux jours de Votre Majesté. — Hélas ! cher Renard, dit la reine tout émue, que dites-vous, que nous apprenez-vous là ? Je vous supplie par votre propre danger de nous dire, Renard, de nous déclarer en conscience toute la vérité sur cette affaire. Dites vite si vous avez connaissance de quelque tentative de meurtre ou d'un complot contre la vie de mon époux et seigneur."

Croyez-vous encore que Renard montera à l'échafaud ? — Non : nous voyons sa ruse. Mais il n'y avait pas eu de conspiration contre le roi, il ment,

n'est-ce pas ? — Bien entendu. — Est-il riche ? — Qui sait ? Je crois plutôt qu'il est pauvre comme Job. — Le roi ne lui fera-t-il pas montrer son trésor ? — On croirait que si, mais attendons. Voici ce qu'il affirme.

Mon père avait trouvé un grand trésor. Cette richesse lui donna une grande influence sur les animaux de votre empire. Il en abusa, Sire. Il fit une conspiration avec Brun l'ours, et Ysengrin le loup, pour détrôner Votre Majesté. Je découvris le complot et résolus de le faire échouer. Je me dis : si le roi périt, Brun nous gouvernera. Je connaissais Brun pour être faux, méchant et plein de toute espèce de malice, comme je connais mon roi pour être noble de cœur, doux et compatissant. Je priai Dieu de conserver la vie de mon souverain et je passai mes jours et mes nuits à découvrir le trésor de mon père. Sans cesse j'épiais ses démarches dans les bois, dans les haies, dans les plaines, partout où il avait l'habitude de faire ses courses. À la fin, je découvris le trésor et l'enlevai. La conspiration n'avait plus de nerf. Mon père se pendit de désespoir. Oh ! sire, je suis bien malheureux. Les conspirateurs mes ennemis sont aujourd'hui dans le conseil privé du roi, et moi infortuné je vais perdre la vie."

N'êtes-vous pas touchés, mes amis ? — Non, nous savons que Renard est un imposteur. — Le roi ne le soupçonna pas : il fut touché et la reine pleura. — Y avait-il un trésor ? — Voyez ! Renard donne un fétu de paille au roi pour signifier qu'il lui cède son trésor.

"Où est le trésor ? dit le roi. — À Kriekeput ! — Où est Kriekeput ? près d'Aix-la-Chapelle ou de Paris ? — Comment ! Sire, vous doutez de moi ! voulez-vous des témoins ? Viens ici, Couart, parais devant le roi."

Couart, c'est le lièvre : il s'avance avec crainte.

"As-tu froid, lui dit Renard, pour trembler ainsi ? Ne crains rien, réjouis-toi et dis la vérité au roi. Ne sais-tu pas où est situé Kriekeput ?" — Couart eut peur ; il répondit : "Si, je le sais : c'est près de Hulsterloo, près d'un marais, dans un lieu désert. J'y ai souffert la faim, le froid et la misère." — Renard triomphant se tourne vers le roi et s'écrie : "Eh bien, est-ce vrai ce que je vous disais, Sire ? — Oui, Renard, pardonne-moi, j'ai eu tort de me défier de toi."

Mais, monsieur, rien ne prouve qu'il y ait un trésor à Kriekeput ? — Non, pensez-vous que Kriekeput existe ? — Je pense que non. Couart a dit un mensonge de peur. Le roi est bien crédule. — C'est vrai, mais vous n'avez pas vu la mine de Renard. Je suis sûr qu'elle était bien éloquente et qu'il était difficile de douter de sa parole. Et puis le roi souhaitait vivement le trésor et nous croyons si facilement ce que nous désirons.

XXIX.

LES ANIMAUX MALADES DE LA PESTE.

Avez-vous des observations à faire au sujet de la confession de Renard ? — Non, si ce n'est que nous sommes étonnés de la crédulité du Lion. — J'en suis étonné aussi ; cependant quand je réfléchis, je la comprends. Je vous disais hier que nous sommes portés à croire, et les bêtes sont comme nous, nous aimons à croire ce que nous souhaitons. — Qu'est-ce que le Lion souhaitait ? — Le trésor de Kriekeput évidemment. — C'est pour cela qu'il crut facilement à l'existence du trésor et à l'existence de Kriekeput. — Oui, et puis le Renard est son plus cher, son plus précieux courtisan. Comment pourrait-il se passer de lui ? Ne doit-il pas être bien heureux de pouvoir le sauver de la mort, de trouver un prétexte pour le garder à sa cour ? — A-t-il besoin de lui ? — Oui, pour faire taire sa conscience, quand il a commis des crimes. — Comment le Renard fait-il taire la conscience du roi Lion ? — En le flattant. — Oui, je sais ce qu'il fait moi, monsieur. — Que fait-il, George ? — Hier soir j'ai raconté à mon père la confession du Renard. — Il la connaissait ? — Pas du tout. Il a eu

bien du plaisir à l'entendre. — Et puis? — Eh bien! mon père m'a dit comment le Renard faisait taire la conscience du Lion, quand le Lion est tourmenté par ses crimes. — Qu'est-ce que ton père t'a dit à ce sujet? — Il m'a lu une fable de La Fontaine, la plus grande des fables? — La Mort et le Mourant? — Non. — Les deux Pigeons? — Non: ne connaissez-vous pas, monsieur, le chef-d'œuvre de votre poëte? — Quel est le chef-d'œuvre de La Fontaine? Il n'a fait que des chefs-d'œuvre presque, et on ne sait pas quel est le chef-d'œuvre de ses chefs-d'œuvre. — C'est "Les Animaux malades de la peste." — Je veux bien accepter la décision de ton père. — Là vous verrez que le Renard est indispensable à la cour du roi. — Eh bien! lisons la grande fable. Je suis heureux que le père de George en ait donné l'idée. Je n'attendais qu'une occasion pour vous la lire. Il faut la connaître, la comprendre, l'admirer et la mettre dans votre mémoire. Lisons:

Un mal qui répand la terreur,
Mal que le ciel en sa fureur
Inventa pour punir les crimes de la terre,
La peste (puisqu'il faut l'appeler par son nom),
Capable d'enrichir en un jour l'Achéron,
Faisait aux animaux la guerre.
Ils ne mouraient pas tous, mais tous étaient frappés:
On n'en voyait point d'occupés
À chercher le soutien d'une mourante vie;
Nul mets n'excitait leur envie:
Ni loups ni renards n'épiaient
La douce et l'innocente proie;
Les tourterelles se fuyaient;
Plus d'amour, partant plus de joie.

Le Lion tint conseil, et dit: Mes chers amis,
Je crois que le ciel a permis
Pour nos péchés cette infortune:
Que le plus coupable de nous
Se sacrifie aux traits du céleste courroux;
Peut-être il obtiendra la guérison commune.
L'histoire nous apprend qu'en de tels accidents
On fait de pareils dévoûments.
Ne nous flattons donc point; voyons sans indulgence
L'état de notre conscience.
Pour moi, satisfaisant mes appétits gloutons,
J'ai dévoré force moutons.
Que m'avaient-ils fait? nulle offense:
Même il m'est arrivé quelquefois de manger
Le berger.
Je me dévouerai donc, s'il le faut: mais je pense
Qu'il est bon que chacun s'accuse ainsi que moi;
Car on doit souhaiter, selon toute justice,
Que le plus coupable périsse.
Sire, dit le Renard, vous êtes trop bon roi;
Vos scrupules font voir trop de délicatesse.
Eh bien! manger moutons, canaille, sotte espèce,
Est-ce un péché? Non, non. Vous leur fîtes, seigneur,
En les croquant, beaucoup d'honneur;
Et quant au berger, l'on peut dire
Qu'il était digne de tous maux,
Étant de ces gens-là qui sur les animaux
Se font un chimérique empire.
Ainsi dit le Renard; et flatteurs d'applaudir.
On n'osa trop approfondir
Du Tigre, ni de l'Ours, ni des autres puissances,
Les moins pardonnables offenses:
Tous les gens querelleurs, jusqu'aux simples mâtins,
Au dire de chacun, étaient de petits saints.
L'Âne vint à son tour, et dit: J'ai souvenance
Qu'en un pré de moines passant,
La faim, l'occasion, l'herbe tendre, et, je pense,
Quelque diable aussi me poussant,

Je tondis de ce pré la largeur de ma langue;
Je n'en avais nul droit, puisqu'il faut parler net.
À ces mots, on cria haro sur le baudet.
Un Loup, quelque peu clerc, prouva par sa harangue
Qu'il fallait dévouer ce maudit animal,
Ce pelé, ce galeux, d'où venait tout leur mal.
Sa peccadille fut jugée un cas pendable:
Manger l'herbe d'autrui! quel crime abominable!
Rien que la mort n'était capable
D'expier son forfait. On le lui fit bien voir.

Selon que vous serez puissant ou misérable,
Les jugements de cour vous rendront blanc ou noir.

Je vous interroge, mes amis.

Qu'est-ce que l'Achéron ? — Existe-t-il encore ? — A-t-il jamais existé ? — Qu'est-ce qu'un mets ? — Quels sont les mets favoris du lion, du loup, du renard, du chien, du chat, de l'épervier, de la tourterelle, du bœuf, de l'âne et du cheval ? — Quel est ton mets favori, Auguste ? — Et le tien, Jeanne ?

Les animaux étaient-ils malades ? — Très-malades ? — Quelle était leur maladie ? — Cette maladie est-elle dangereuse ? — Est-elle contagieuse ? — Est-elle épidémique ? — Mourait-il beaucoup d'animaux ? — Y en avait-il beaucoup de malades ? — Y en avait-il qui échappaient à la maladie ? — Les animaux malades n'avaient-ils pas perdu leur appétit ? — Quand tu es malade, François, perds-tu l'appétit ?

Quelle est la douce et l'innocente proie des loups et des renards ? — Que signifie *épiaient ?* — En cette situation, le loup épie-t-il l'agneau ? — Le renard épie-t-il les poules et les coqs ? — Pourquoi pas ? —

Les agneaux et les poules sont-ils attentifs à se dérober à la poursuite de leurs ennemis ? — Pourquoi pas ? —Tiennent-ils beaucoup à la vie ?

Connais-tu la tourterelle, mon amie ? — Où l'as-tu vue ? — Était-elle seule ? — Si tu avais été au bois pendant que la peste régnait, eusses-tu vu la tourterelle seule, ou bien sur la même branche de l'orme, côte à côte avec sa compagne, bien près d'elle ? — Pourquoi la peste sépare-t-elle les deux tourterelles ? — N'ont-elles plus d'amour ? — Sont-elles encore heureuses ?

Que fait le Lion dans la circonstance ? — Que dit-il à son peuple ? — Se confesse-t-il ? — A-t-il peur d'être sacrifié aux traits du céleste courroux ? — Est-il coupable ? — Sera-t-il sacrifié ? — Pourquoi non ?

Après le Lion, qui prend la parole ? — C'est le Renard, monsieur. Entendez-vous ce qu'il dit ? Voyez-vous bien qu'il fait taire la conscience du Lion ? — Que dit-il ? — Le Lion a mangé force moutons et dévoré des bergers, il est criminel, sa conscience lui dit qu'il est un grand coupable, et le Renard aussitôt prend la parole pour justifier le roi. — Oui, il le fait blanc comme neige. — Il est trop scrupuleux, dit le Renard, sa conscience est trop délicate. — A-t-il la conscience délicate en vérité ? — Comment ! monsieur, ce Lion n'a pas de conscience, c'est le plus grand des brigands. — Il n'a mangé que des moutons, des gens de rien, une sotte espèce. — Les moutons sont aussi dignes de vivre que les lions. — Oui, mon ami. — Et le Renard dit au roi que c'est un honneur pour les moutons de mourir dans la

gueule du roi! Et puis il lui fait compliment pour avoir dévoré le berger.—Pourquoi?—Parce que le berger a usurpé le pouvoir sur les animaux. Vous voyez, monsieur, que le Lion a besoin du Renard.—Oui, et vous voyez tous, n'est-ce pas, chers amis, pourquoi le Lion a été prompt à croire dans l'existence du trésor de Kriekeput et dans l'innocence de son rusé courtisan?—Oui, nous comprenons tout à cette heure.

Après le Lion tous les animaux se confessèrent. Les confessions durèrent bien des jours. Les péchés des tigres, des ours, des léopards, des loups, des hyènes, de tous les grands seigneurs de la forêt étaient innombrables et énormes: ils avaient attiré le courroux de Dieu. Lequel fut immolé pour obtenir la guérison commune?—Aucun d'eux ne périt: le tribunal les déclara tous innocents et petits saints.—Qui fut donc mis sur l'autel pour être sacrifié?—Ce fut un pauvre innocent, un malheureux qui avait à peine commis une peccadille, il y avait longtemps, car il ne s'en souvenait presque plus.

Donnez le nom de la victime.—C'est l'Âne.—Qu'a-t-il fait?—Il a mangé un peu d'herbe dans un pré qui ne lui appartenait pas, un jour qu'il avait faim, que l'herbe était tendre et que le diable le tentait.—Le procureur du roi parle-t-il contre l'Âne?—Oui, avec véhémence.—Avait-il de bonnes raisons?—Non, il n'eut que de gros mots, comme les avocats de mauvaises causes, il traita l'Âne de maudit, de pelé, de galeux.—Et la cour le condamna?—Oui, parce qu'il était faible et misérable.

Quel triste tableau, chers amis, du royaume du Lion! Ce n'est pas parmi nous, n'est-ce pas, que les choses se passent ainsi. Devant nos tribunaux les criminels sont punis fussent-ils puissants, les innocents sont acquittés fussent-ils faibles et misérables. — Oui, monsieur. — Espérons-le, souhaitons-le. Adieu.

XXX.

LES DOMINOS — PETIT BONHOMME VIT ENCORE.

Nous jouerons ce matin, chers amis. — Le temps ne le permet pas. Il fait très-mauvais au dehors. — Oui, la pluie bat nos fenêtres. Il pleut à verse. — On ne mettrait pas un chien à la porte, et vous voulez, monsieur, nous faire jouer. — Ce n'est pas à l'extérieur que nous jouerons, c'est ici. Il y a des jeux pour l'intérieur, n'est-ce pas? — Il y en a beaucoup; il y a les cartes, les dominos, le billard, les échecs. . . . — Oh! les échecs, ce n'est pas une récréation, c'est une grave étude, une science compliquée.

Avez-vous vu les deux joueurs d'échecs devant l'échiquier, immobiles comme des statues, et plongés dans leur calcul? L'un a sa tête dans ses mains, l'autre a ses mains dans ses cheveux. Vont-ils déci-

der du sort du monde ? S'agit-il de passer demain le Rubicon ? Sont-ils à la veille de Wagram ou de Waterloo ? Tous deux ils ont les yeux fixés sur le champ de bataille, sur le roi, la reine, les fous, les cavaliers, les tours et les pions. Faites silence, si vous êtes derrière eux, ne bougez pas, car Napoléon et Wellington méditent un grand coup, une savante manœuvre ! — Je m'enfuis, monsieur, quand je vois les joueurs d'échecs. — Tu fais bien, George : ton père a raison de préférer pour toi la gymnastique aux échecs. — Mais je m'amuse quelquefois à jouer aux cartes. — Oui ? — Et quand je serai plus grand je jouerai au billard. C'est une petite gymnastique, et on y apprend à avoir de l'œil et à être adroit, n'est-ce pas ? — Oui. — Hier soir j'ai fait une partie de dominos avec ma grand'mère. C'est son jeu favori. — Eh bien ! j'ai un jeu de dominos dans le tiroir de ma table. Voulez-vous jouer ? — Oui, nous désirons jouer.

George jouera puisqu'il connaît le jeu. Qui veut faire la partie avec George ? — Moi, monsieur, je sais jouer en français. Mon père m'a appris les termes du jeu. — C'est à merveille, Marie. Asseyez-vous donc à table, l'un vis-à-vis de l'autre. Vos compagnons et moi nous regarderons. Parlez en jouant. — Comment parlerai-je ? N'importe ! j'écouterai parler Marie et je saurai vite la langue du jeu. Mais, bien entendu, je serai battu, car je ne pourrai donner au jeu qu'une moitié de mon attention. — Qui sait ? la fortune t'enverra peut-être les meilleurs dés. Commencez.

Voilà les dominos sur la table. Comptons-les pour voir s'ils y sont tous. — Non, il n'y en a que vingt-sept. — Il en faut vingt-huit. — Voici le vingt-huitième, il était tombé sur mes genoux : c'est le grand-père, c'est le double six. — Sais-tu, Marie, combien de doubles il y a dans un jeu ? — Il y en a sept. — Quel est le plus petit ? — C'est le double blanc, puisqu'il n'a pas de points. — Il ne compte guère dans l'addition des points. — Vous vous trompez, monsieur : le double as ne compte guère, il ne compte que deux ; mais le double blanc ne compte pas du tout.

Vos dominos sont de pauvres dominos, monsieur ? — Comment ? — Ils sont si petits, et ils ne sont pas d'ivoire comme les nôtres. J'aime les grands dominos d'ivoire. Ils semblent vous regarder avec de grands yeux noirs et ils emplissent si bien la main. — Une autre fois j'en aurai, chère amie. Aujourd'hui résigne-toi à jouer avec nos modestes dominos d'os. Leurs petits yeux sont noirs aussi et te regardent.

Me donnes-tu la pose, George ? — Non, Marie : tu as déjà trop d'avantages. — Soit ! je mêle les dominos et nous verrons qui a le plus haut dé. — Je découvre mon dé : j'ai sept. — Et moi, je découvre et j'ai dix. La fortune me sourit : je pose la première. Je mêle. Prends tes dés. — Combien en prenons-nous ? — Prenons-en sept.

Combien de dés reste-t-il au talon, Marie ? — Il en reste quatorze, monsieur. — Quand vous ne pourrez pas répondre aux dés qui sont ouverts aux deux

bouts, pêcherez-vous au talon? — Non, nous n'irons pas à la pêche. Je préfère le jeu ordinaire. — Que ferez-vous quand vous ne pourrez répondre à aucun des deux bouts? — Nous serons obligés de bouder.

Nous ferons la partie en cent points. Es-tu d'accord avec moi, George? — Oui: commence.

Je pose le double cinq . . . Monsieur! venez près de moi: je veux vous parler à l'oreille. — Le permets-tu, George? — À condition que je puisse aussi vous parler à l'oreille, et vous consulter sur mon jeu. — Oui, dans la partie suivante, ami. Je ne dois pas voir les deux jeux dans une même partie.

Donnez-moi donc votre oreille, monsieur. . . . Je fais bien, n'est-ce pas, de poser mon double cinq. C'est mon plus gros double et j'ai quatre cinq dans ma main. — Oui, cela te rendra probablement maîtresse d'un bout du jeu. — Et qui sait? j'aurai peut-être occasion de fermer. — C'est vrai. Pose.

J'ai posé le double cinq. Réponds-tu, George? — Oui, je pose cinq-quatre. — Et moi quatre-deux. — J'avance mon double deux. — Ne le place donc pas à la suite, mets-le en travers. Ne sais-tu pas que les doubles se placent en travers? — Je le sais, Marie: c'est que je t'écoute parler. — Oh! tu n'as plus de cinq. — Tu l'ignores: ne dois-je pas me débarrasser de mes doubles. — Nous allons savoir. Je pose deux-cinq. Voilà cinq aux deux bouts. — Je boude, mademoiselle. — Je savais bien que tu bouderais. Je joue cinq-trois. — Je ne joue pas; je boude encore. — Trois-six. — Je place double six avec bonheur. Adieu, grand-père! — Six-cinq. Cinq aux deux

bouts. —Je boude, je boude. — Mes cinq sont épuisés : j'ai fermé le jeu. Comptons nos points. Tu es bien battu, George. — Oui, j'ai vingt-cinq points. — Je n'en ai que huit. Je marque vingt-cinq. C'est d'un coup le quart de ce qu'il me faut. Qu'en dis-tu, cher ami ? — Oh ! ce n'est pas fini. Tu triomphes avant la victoire; rira bien qui rira le dernier. Je ne suis pas mort. Je t'appelle au combat. Rétournons les dominos et mêlons; j'ai la pose cette fois. — Prends tes dés, je prends les miens. Joue. . . .

Monsieur, nous sommes fatiguées de regarder; permettez-nous de jouer aussi. — Je le veux bien : quel jeu choisissez-vous ? — Venez, nous vous l'expliquerons. — Je vous quitte, Marie et George. Continuez votre grande bataille : vous nous ferez connaître le vainqueur. — Ce sera moi. — Ne compte pas sans la fortune, chère amie. — Elle aura à compter avec moi aussi, monsieur. — Prends garde de ne pas lui laisser compter quatre fois vingt-cinq. Tu sais combien ça fait.

Je suis à vous, mes amies. Que voulez-vous jouer ? — Jouons le Petit Robin. — Comment jouez-vous ce jeu ? — Nous allumons l'extrémité d'une baguette ou d'une allumette. — Ou d'un morceau de papier roulé, n'est-ce pas ? — Oui. Puis nous soufflons la flamme. — Il reste encore du feu ? — Un peu, monsieur, un reste de vie pour le Petit Robin qui mourra bientôt. — Mais il vit encore. — Oui, et nous avons toutes peur qu'il ne meure dans nos mains. — Je comprends : le Petit Robin c'est le *Petit Bonhomme* en France.

Voilà une longue allumette. Je vais l'allumer, puis je la soufflerai et la passerai à l'une de vous. — Que dirons-nous en passant l'allumette à notre voisine ? — Pendant que le Bonhomme passera de mains en mains dites : *Petit Bonhomme vit encore, car il n'est pas mort.* — Nous sommes prêtes. — J'allume et je souffle. Voilà ! commence, Joséphine.

Petit Bonhomme vit encore, car il n'est pas mort. Petit Bonhomme est plein de vie. . . .

Donne Joséphine. . . . Petit Bonhomme vit encore. Il ne veut pas mourir.

Petit Bonhomme vit encore. Ne meurs pas, Petit Bonhomme, dans la main de Hortense.

Petit Bonhomme vit encore. Il va mourir. Pauvre Bonhomme !

Petit Bonhomme vit encore.

Il est mort, Eugénie, mort dans ta main. Tu dois un gage ; que donnes-tu ? — Voilà ma bague. . . .

Monsieur, victoire ! je triomphe. Marie est vaincue. La fortune a suivi mes drapeaux. Je sonne la trompette. Je saute, je danse. Accourez, amis, au champ d'honneur. Venez célébrer ma gloire. — Tu as fait tes cent points, George ? — Oui, et ma pauvre amie est restée avec son quart de cent. Regardez-la, monsieur, défaite et humiliée, tête baissée et une larme dans son bel œil. Tous les lauriers sont pour moi. J'ai les honneurs de la journée ! — Calme-toi, mon ami. — Mes périls étaient grands, monsieur, je combattais en pays inconnu, sur la terre de France, et je rentre dans mon pays couvert des dépouilles de l'ennemi. La Fortune et moi nous sommes vain-

queurs. — As-tu fini, George ? — N'est-il pas fou et cruel ? — Si, Marie. Mon ami, tu n'es pas modéré dans la victoire. — Pardonnez-moi, monsieur ; je m'exalte pour mieux parler français : je fais de la gymnastique intellectuelle, je mets au jour tout mon vocabulaire. — À la bonne heure ! continue à te livrer à la double gymnastique du corps et de l'esprit, mais ne fais pas de peine à ta petite amie. — Je le connais, monsieur, et je ris de ses sottises.

Ne jouons-nous pas un autre jeu tous ensemble ? — Je le vieux bien. — Choisissez un petit jeu de société, monsieur. — Jouez le *Coton en l'air*. — Comment ? — Venez tous ici. Formez-vous en cercle, et donnez-vous la main. Serrez votre cercle. Nous n'avons pas de flocon de coton, mais voici une plume très-légère. Je vais la jeter en l'air. Vous soufflerez pour qu'elle ne retombe pas sur vous. — Devons-nous souffler tous ensemble. — Ce n'est pas nécessaire. Si elle se dirige vers toi, Marie, souffle, car dans le cas où elle tomberait sur toi, tu devrais payer un gage. — Faut-il souffler de toutes nos forces ? — Non : la petite plume s'éloignerait trop et irait tomber hors de votre cercle. — Nous allons bien rire. — Oui, mais prenez garde ! si vous riez, vous ne pourrez pas souffler et la plume vous tombera dans la bouche. — Et le gourmand qui aura mangé la plume devra payer un gage ? — Comme de juste.

Voilà la plume ; je l'abandonne. Soufflez doucement. . . . C'est bien ; vous avez tous le nez au vent. . . . Souffle, souffle, Louise : la plume va vers toi. . . . Ne riez pas si fort. . . . Vite, François,

souffle. . . . Ne vous quittez pas les mains, mes amis : c'est défendu. . . . Soufflez, soufflez. . . . La voilà presque au plafond, mais elle est hors du cercle ; reculez tous d'un pas. . . . Bien, elle descend sur vous. . . . Chassez-la doucement. . . . Souffle, souffle, George. . . . Bon ! tu l'as sur la tête. Tu dois un gage, ami. Tu ne cries plus : "Victoire, victoire ! " — Non, je paye et je meurs de honte. Voilà mon canif pour gage.

Nous devons nous séparer, mes amis. Il est onze heures. — Ne pouvons-nous racheter nos gages, monsieur ? — Si, au moyen d'une pénitence. — Quelle pénitence ? — Hortense désignera les pénitences. Veux-tu racheter ta bague, Eugénie ? — Oui, à tout prix. — Eh bien, Hortense, qu'elle pénitence imposes-tu à Eugénie. — Qu'elle fasse un fromage. — Merci, Hortense. Je ferais bien cent fromages pour ma bague. Je tourne sur moi-même, le vent est dans ma robe. Voilà mon fromage !

A ton tour, George. Il te faut racheter ton canif. — Je ne puis pas faire des fromages. — Non, tu te tiendras debout sur une jambe jusqu'à ce que j'aie compté dix. — Je me soumets à la pénitence, mais compte vite, Hortense. — Un, deux, trois. . . . — Plus vite, tu mets cinq minutes entre deux nombres. — Quatre. . . . — Plus vite. — Je ne puis pas, je tousse. N'entends-tu pas comme je tousse ? — Tu tousses pour me supplicier, tu n'as pas de rhume. — J'ai un gros rhume de poitrine. — Monsieur, je sens ma jambe mourir, comptez vite dix vous-même. — Soit : un, deux, trois, quatre, cinq, six. . . . Ne

touche pas le plancher du pied gauche, mon garçon; tu peux sauter, et changer de place, mais . . . — Vite, monsieur, vous faites comme le Maître d'école de La Fontaine. . . . Vite, vite! — Que faisait le Maître d'école? — Je le dirai demain, monsieur: pitié! pitié! — Sept, huit, neuf, dix. — Oh! ma jambe! ma pauvre jambe! — Au revoir, George. Prends le bras de Marie: elle soutiendra son glorieux vainqueur, couvert des dépouilles de l'ennemi. Apporte-nous demain l'histoire du Maître d'école. — Je ne l'oublierai pas, monsieur. Ce sera ma revanche.

XXXI.

L'ENFANT ET LE MAÎTRE D'ÉCOLE.

Me voici, monsieur, avec l'histoire du Maître d'école. — Nous t'écoutons? — Il a fait comme vous fîtes hier. — Étais-tu sur une jambe? — Je n'étais pas là, grâce à Dieu. C'était un jeune enfant. — Sur une jambe? — Non, dans l'eau de la Seine. — Que faisait-il là? — En jouant sur les bords de la rivière il était tombé dans l'eau. — Il s'est noyé? — Non: Dieu et les branches d'un saule le sauvèrent. — Où est ton Maître d'école? — Il passa près de la Seine, près de l'endroit où l'enfant se

tenant aux branches du saule, criait: " Au secours! je péris!" — Le Maître d'école s'empressa de le secourir? — Pas du tout: il fit comme vous fîtes hier, quand j'étais sur une jambe. — Comment? — Il fit un discours à l'enfant. — Quel sot! quel barbare! — Oh! monsieur. Pensez-vous que je ne connaisse pas les fables de La Fontaine? — Je sais que tu les aimes. — Oubliez-vous donc la fable de La Besace? — Je la connais. — Et vous dites: " Quel barbare!" quand hier vous fûtes barbare aussi. La Fontaine vous accuse, monsieur. — Que dit-il? — Écoutez.

" Lynx envers nos pareils et taupes envers nous,
Nous nous pardonnons tout et rien aux autres hommes,
On se voit d'un autre œil qu'on ne voit son prochain.
Le fabricateur souverain
Nous créa besaciers tous de même manière,
Tant ceux du temps passé que du temps d'aujourd'hui:
Il fit pour nos défauts la poche de derrière,
Et celle de devant pour les défauts d'autrui."

Vous criez " Barbare " au Maître d'école, vous avez un œil de lynx pour lui, et sur votre cruauté d'hier vous fermez les yeux. — Tu es terrible, mon garçon. — Vous avez dans votre poche de devant la sottise, la barbarie du Maître d'école, mais le discours que vous fîtes hier pendant que j'étais sur une jambe, vous l'avez mis dans votre poche de derrière. — Assez! assez! George. Continue ton histoire. — Permettez-moi de lire la fable. — Nous t'écoutons.

L'ENFANT ET LE MAÎTRE D'ÉCOLE.

Dans ce récit je prétends faire voir
D'un certain sot la remontrance vaine.

Un jeune Enfant dans l'eau se laissa choir
En badinant sur les bords de la Seine.
Le ciel permit qu'un saule se trouva,
Dont le branchage, après Dieu, le sauva.
S'étant pris, dis-je, aux branches de ce saule,
Par cet endroit passe un Maître d'école;
L'Enfant lui crie: "Au secours! je péris!"
Le Magister, se tournant à ses cris,
D'un ton fort grave à contre-temps s'avise
De le tancer: "Ah! le petit babouin!
Voyez, dit-il, où l'a mis sa sottise!
Et puis, prenez de tels fripons le soin!
Que les parents sont malheureux qu'il faille
Toujours veiller à semblable canaille!
Qu'ils ont de maux! et que je plains leur sort!"
Ayant tout dit, il mit l'Enfant à bord.

Je blâme ici plus de gens qu'on ne pense.
Tout babillard, tout censeur, tout pédant,
Se peut connaître au discours que j'avance.
Chacun des trois fait un peuple fort grand:
Le Créateur en a béni l'engeance.
En toute affaire, ils ne font que songer
Au moyen d'exercer leur langue.
Eh! mon ami, tire-moi de danger,
Tu feras après ta harangue.

George a eu sa revanche. Je prends la parole et je vous interroge.

Où est la Seine? — Quelle est la grande ville qu'elle traverse?

Quels sont les personnages de la fable? — Quel est le principal personnage? — Que faisait l'Enfant sur les bords de la rivière? — Est-il dangereux pour un jeune enfant de jouer là en l'absence de sa bonne, et même en sa présence? — Une bonne n'est-elle jamais distraite? — Qu'arriva-t-il à l'Enfant de notre fable pendant qu'il badinait sur les bords de la Seine? — Donnez un synonyme de *badiner*. — L'Enfant périt-il? — Comment Dieu le sauva-t-il? — L'Enfant était-il hors de danger, quand il se fut pris aux branches du saule? — Était-il rassuré? — Cria-t-il? — Pourquoi?

Qui passa par là, pendant que l'Enfant criait? — Si tu avais passé par là, qu'eusses-tu fait, George? — Le Maître d'école agit-il comme tu eusses agi? — Ne penses-tu pas que j'eusse agi comme toi? — Entre un garçon qui se tient sur une jambe et un enfant qui va se noyer, ne vois-tu pas de différence?

Que fit donc le Maître d'école? — Était-il un sot? — Un barbare? — De celui qui fait des remontrances à un enfant qui est en danger de périr et de celui qui met cinq minutes à compter dix pendant que George fait pénitence sur une jambe, lequel est le plus cruel?

Expliquez le mot *tancer?* — Est-ce bien choisir son moment que de tancer celui qui a commis une faute, à l'instant même où sa faute l'a mis dans un grand péril? — Quand sera-t-il bon de lui adresser une remontrance? — Les gens qui font des remontrances à contre-temps sont-ils sensés?

Quel discours le Maître d'école adressa-t-il à l'En-

fant? — L'Enfant entendit-il, écouta-t-il son discours? — La remontrance ne fut-elle pas vaine?

Qu'est-ce qu'un *babouin?* — Dites-nous-le, monsieur. — C'est une sorte de singe. — Le Maître d'école m'indigne par sa sottise et son manque de cœur. — Il est très-sot, George. — Oui: pendant qu'il faisait son discours l'Enfant pouvait périr. Il eût péri si Dieu n'avait pas veillé sur lui. — C'est vrai. — Et puis est-ce l'Enfant qu'il devait tancer? n'est-ce pas sa mère ou sa bonne qui furent coupables de le laisser jouer seul sur le bord de la rivière? — Tu as raison. — Ce Maître d'école n'est pas même bien élevé, monsieur. — Non. — Il traite l'Enfant de singe, de fripon, de canaille. — Oui. — Doit-on maltraiter ainsi les petits enfants? — Non. — Je ne vous aimerais pas comme je vous aime, monsieur, si vous nous traitiez ainsi. — Et cependant c'est ma cruauté qui t'a rappelé la fable de La Fontaine. — Vous savez bien que j'ai fait ma comparaison pour vous divertir et nous divertir tous, et pour essayer mon petit vocabulaire. — As-tu fini ton réquisitoire? — Non. — Continue: tu es en veine de plaider. — Le Maître d'école ne connaît pas les parents de l'Enfant. Il n'est pas vrai que les parents soient malheureux d'avoir à veiller sur leurs enfants. Leur sort n'est pas à plaindre. Ma petite sœur n'est jamais tranquille. Elle ne laisse pas une minute de repos à ma mère, et cependant ma mère dit qu'elle fait tout son bonheur. Je voudrais voir le Maître d'école dire à ma mère que Juliette est une babouine, une friponne, une canaille. — Sois rassuré, mon garçon, le Magister du fabuliste

est mort. — Non, je sais qu'il vit encore. . . . Il a des frères du moins qui sont vivants, mais j'ai confiance qu'ils ne viendront jamais à notre foyer. — Tu as raison, George : les personnages de La Fontaine sont toujours parmi nous. Aimons les bons et gardons-nous des méchants et des sots.

Qu'est-ce qu'un *babillard ?* — Un *censeur ?* — Un *pédant ?* — Y a-t-il beaucoup de ces gens ? — Aiment-ils mieux parler qu'agir ? — Qu'est-ce qu'une *engeance ?* — Quelle est la morale de la fable ?

XXXII.

LE MILAN, LE ROI ET LE CHASSEUR.

Vous apprendrez par cœur pour demain les deux premières strophes de la poésie que voici. Elle a été écrite par Mme Desbordes-Valmore.

L'OREILLER D'UNE PETITE FILLE.

Cher petit oreiller! doux et chaud sous ma tête,
Plein de plumes choisies, et blanc, et fait pour moi!
Quand on a peur du vent, des loups, de la tempête,
Cher petit oreiller, que je dors bien sur toi!

Beaucoup, beaucoup d'enfants, pauvres et nus, sans mère,
Sans maison, n'ont jamais d'oreiller pour dormir.
Ils ont toujours sommeil. O destinée amère!
Maman! douce maman! cela me fait gémir.

Et quand j'ai prié Dieu pour tous ces petits anges
Qui n'ont pas d'oreiller, moi, j'embrasse le mien.
Seule dans mon doux nid qu'à tes pieds tu m'arranges,
Je te bénis, ma mère, et je touche le tien!

Je ne m'eveillerai qu'à la lueur première
De l'aube au rideau bleu; c'est si gai de la voir!
Je vais dire tout bas ma plus tendre prière:
Donne encore un baiser, douce maman! Bonsoir!

PRIÈRE.

Dieu des enfants, le cœur d'une petite fille,
Plein de prière, écoute! est ici sous mes mains;
On me parle toujours d'orphelins sans famille:
Dans l'avenir, mon Dieu! ne fais plus d'orphelins!

Laisse descendre au soir un ange qui pardonne,
Pour répondre à des voix que l'on entend gémir.
Mets sous l'enfant perdu, que la mère abandonne,
Un petit oreiller qui le fera dormir.

Connais-tu le milan, Charles, ce gros oiseau de proie à queue fourchue ? — Je le connais. — Il alla un jour se placer sur le nez du Roi. — C'est incroyable, monsieur. Le Roi était-il au bois ou parmi les rochers ? — Non, il était dans son palais entouré de ses courtisans. — Comment le Milan pénétra-t-il dans le palais ? — C'est toute une histoire. Écoutez.

Le Milan avait été pris tout vif de son nid par un chasseur. — Il couvait ? — Très-probablement. Il ne pensait pas à son propre salut. Il sentait sous ses ailes remuer ses petits qui venaient de naître, et n'eût pour rien au monde quitté ses enfants. — Le Chasseur avait le cœur dur. — Oui, comme tous les chas-

seurs. — Porta-t-il le Milan au Roi. — Précisément, et voilà comment le Milan était au palais, car pour faire sa cour et assurer sa fortune, le Chasseur présenta l'oiseau rare à Sa Majesté. — Le Roi fut bien heureux ? — Hélas ! son bonheur ne dura guère. — Pourquoi ? — Aussitôt que le Milan fut libre, il alla imprimer sa griffe sur le nez du Roi. — Ne reconnut-il pas le Roi, monsieur ? n'avait-il alors ni sceptre ni couronne ? cet oiseau audacieux n'eut-il pas peur ? ne savait-il pas qu'il se posait sur un nez sacré ? — Les milans ne respectent rien ; celui-ci traite le nez royal comme un nez du commun. — La consternation ne fut-elle pas extrême à la cour ? — Si, aucune plume ne saurait la décrire. Les courtisans poussèrent des cris et leur douleur éclata en sanglots. — Et le pauvre Roi, comme il cria ! — Quelle idée as-tu de la majesté souveraine, George ! pour un roi les cris sont indécents. — Il tua le Milan ? — Tant s'en faut ! il fut généreux et méprisant à la fois. Quand l'oiseau eut quitté son nez : " Laissez aller le Milan, dit-il, et le Chasseur. Le Milan est un milan et le Chasseur un grossier citoyen des bois. Je leur fais grâce à tous deux. — Les courtisans ne furent-ils pas étonnés ? — Ils tombaient des nues. Ils admirèrent la noblesse d'âme du prince et l'élevèrent jusqu'au ciel.

C'est à mourir de rire. Si j'avais été présent à l'aventure, j'aurais ri de tout mon cœur, monsieur, ri à me tenir les côtes. — Quoi ! George, rire du Roi ! — Oui : comment ne pas rire à la vue du Milan sur le nez du Roi, et à la vue de ces flatteurs qui eussent

voulu rire, qui n'osaient rire, et qui au lieu de rire criaient et pleuraient. Je vous assure, monsieur, que j'eusse ri aux larmes. — Tu ne connais pas la cour ni les rois, ami.

Il y a une autre histoire du Milan, monsieur, où les courtisans ont ri et le Roi lui-même. — Dis-nous-la, Marie.

Un chasseur avait aussi pris le Milan sur son nid, et l'oiseau qui avait des petits était irrité et au désespoir. Le Chasseur le porta au Roi. Quand l'oiseau fut libre dans le palais, il ne vola pas sur le nez du Roi. Ne fit-il pas bien? — Que sais-je? — Le Roi ne lui avait fait aucun mal; ce n'est pas lui qui avait brisé son cœur de père. — Non, c'est le Chasseur qui l'a enlevé à sa famille. — L'oiseau le savait bien. Aussi est-ce sur le Chasseur qu'il se précipita. Il lui prit le nez dans ses ongles d'acier. — Le malheureux cria? — Comme à sa place chacun l'eût fait. — Et les courtisans eurent pitié du Chasseur? — Pas un instant. Ils firent ce que George eût fait devant le nez du Roi, ils éclatèrent de rire. — Et le Roi? — Il rit plus fort que tous les autres. — Un roi rire aux éclats! n'est-il pas honteux? où est sa dignité? — Oh! monsieur, les rois seraient bien malheureux s'ils ne pouvaient jamais rire. À ce prix je ne voudrais être ni roi ni reine. — Tu as raison, Marie. Mais les rois rient. Le rire est le plaisir des Dieux, dit La Fontaine. — Jupiter riait-il? — Oui, certes; quand Vulcain clopinant lui vint verser à boire, le père des Immortels fut pris d'un rire inextinguible. L'Olympe en trembla.

Quelle est la morale de cette double histoire, mes amis ? — La morale de la première partie est que les rois sont insensibles à la souffrance, puisque le Roi ne pleura ni ne cria pendant que le Milan lui déchirait le nez. — N'est-ce pas plutôt qu'il est dangereux d'approcher les princes avec un milan ? — Nous le pensons, monsieur ; car si le Roi n'avait pas été dans un moment de bonne humeur, le Chasseur et le Milan auraient passé un mauvais quart d'heure. — Nul doute.

Je trouve une autre morale ici, monsieur. — Dis-la, George. — Les courtisans sont malheureux et méprisables. — Pourquoi malheureux ? — Parce qu'ils sont obligés de pleurer quand ils ont envie de rire. — Sont-ils méprisables ? — Oui, car ils manifestent devant le prince des sentiments qu'ils n'ont pas ; ils le trompent et le flattent. Ce sont de vils adulateurs. — Tu les juges bien.

Et quelle leçon nous donne la seconde version de la fable ? — Elle nous enseigne que les méchants sont punis. Le Chasseur eut la barbarie d'enlever de son nid le Milan sans se soucier de ses souffrances, du désespoir de l'autre milan, sa compagne, et sans penser que les jeunes milans allaient mourir de froid et de faim. — C'est vrai, mes amis. Les hommes sont souvent comme ce Chasseur. Nous ne comprenons pas, semble-t-il, que les animaux ont comme nous des souffrances et des joies, des affections et des amours, une famille qui fait leur bonheur, un cœur qui comme le nôtre peut être déchiré par le chagrin. Ne craignons pas de trop poétiser les animaux, chers amis.

Poétisons-les, comprenons-les, connaissons-les, afin d'être toujours bons pour eux et de les traiter un peu comme des frères.

Écoutez pour finir ce que dit une noble fille créée par une grande femme. C'est la Petite Fadette qui parle.

"Je ne suis pas comme ceux qui disent: Voilà une chenille, une vilaine bête ; ah ! qu'elle est laide ! il faut la tuer ! Moi, je n'écrase pas la pauvre créature du bon Dieu, et si la chenille tombe dans l'eau, je lui tends une feuille pour qu'elle se sauve. Et à cause de cela on dit que j'aime les mauvaises bêtes, parce que je n'aime pas à faire souffrir une grenouille, à arracher les pattes à une guêpe et à clouer une chauve-souris vivante contre un arbre."

Nous admirons Fadette, et nous pensons comme elle. — Je vous en félicite. Vous avez bon cœur, et Dieu vous bénira.

XXXIII.

LA PITIÉ.

Avez-vous des observations à présenter sur notre dernière leçon. — Non, si ce n'est que nous avons parlé ensemble de la Petite Fadette, et des insectes. — Vous m'avez dit que vous admiriez la jeune fille. — Oui, et nous avons pris la résolution de l'imiter.

Non seulement nous serons bons pour les animaux qui nous servent, les chiens, les chevaux, les bœufs, les ânes, mais nous ne maltraiterons pas les plus petites et les moins belles créatures de Dieu. C'est une barbarie d'arracher les ailes ou les pattes aux mouches, et de piquer les papillons à une feuille de papier. — Vous avez raison, chers amis, d'ouvrir vos cœurs à la pitié. Vous parlez de papillons. Cela me rappelle un trait qui fait honneur à l'illustre peintre, Antoine Gros. — Dites-nous-le. — Ce trait est cité par Jules Michelet dans son beau livre intitulé *L'Insecte*. Le voici.

L'artiste vit un jour entrer dans son atelier un de ses élèves qui avait piqué à son chapeau un superbe papillon. L'insecte ailé n'était pas mort et se débattait vivement. — Le peintre fut indigné? — Comme tu l'eusses été, n'est-ce pas, George ? — Je vous remercie pour la bonne idée que vous avez de mon cœur, monsieur. Je dois aux leçons de ma mère la pitié que j'ai pour tous les animaux. Je rirais du Roi si je voyais son nez dans les pattes du Milan, mais je ne puis pas voir souffrir un moucheron sans souffrir moi-même. — Tu es un brave garçon, ami. — Si j'avais été à la place de Gros, j'eusse chassé le bourreau du papillon. — Il fut chassé.

" Quoi ! malheureux, dit l'artiste, voilà le sentiment que vous avez des belles choses ! vous trouvez une créature charmante, et vous ne savez en rien faire que de la crucifier et la tuer barbarement ! . . . Sortez d'ici, n'y rentrez plus ! ne reparaissez jamais devant moi ! "

Je demande la parole, monsieur. — Tu l'as, Marie. — J'admire Gros, mais j'admire encore plus Fadette. — Je ne vois pas pourquoi. — J'ai bien écouté les paroles de l'artiste. — Et moi je les ai lues avec attention. Y verrais-tu ce que nous n'y voyons pas? y trouves-tu quelque chose à blâmer? — Non : cependant Fadette aime mieux la nature, elle aime toute la nature, les chenilles, les chauves-souris, toutes les bêtes du bon Dieu ; elle a pitié des plus vilaines. — Et le peintre Gros? — Il chasse son élève parce qu'il n'a pas le sentiment des *belles choses*, parce qu'il a tué une *créature charmante.* C'est un artiste, et voilà tout. Il aime la Beauté grecque. — La Beauté grecque? — Je jette une pierre dans votre jardin, n'est-ce pas, monsieur? — Je ne comprends pas. — Oh! vous faites la sourde oreille. Ma mère vous a entendu parler à *Meionaon Hall* de la Beauté grecque, et de notre Shakspeare, et de votre Racine. — Eh bien! — Je n'ai pas compris tout ce qu'elle a dit à mon père à ce sujet, mais je sais bien qu'elle ne partage pas toutes vos idées. — Tant mieux! la divergence des opinions amène les réflexions, les discussions, et à la fin un peu plus de lumière sur les choses. . . . — Nous ne comprenons pas, monsieur, nous ne comprenons pas; nous sommes trop jeunes pour entrer dans la philosophie et la littérature. — C'est vrai, amis. As-tu fini, Marie? — Presque. Ma mère disait que vous et les Grecs et Racine vous n'aimez que la beauté. Je vois bien que l'artiste Gros partage vos sentiments. — Et Fadette? — Elle est comme Shakspeare : elle ne méprise rien dans la création de

Dieu ; elle se baisse pour tout regarder ; elle n'écrase aucun être vivant sous son pied ; elle a de la sympathie pour la nature entière. — Dis à ta mère, Marie, que je m'unis à toi et à elle pour mettre la Petite Fadette au-dessus du peintre Gros. — À la bonne heure, monsieur !

Est-ce par cruauté ou par légèreté que tant d'hommes sont sans pitié pour les plus petits des animaux ? — C'est par légèreté, George, mais cette légèreté est coupable comme la cruauté. Un jour l'auteur de *L'Insecte*, qui certes ne fut jamais volontairement cruel, fut léger, distrait et commit sans y réfléchir un acte cruel. — Cruel ! — Oui, cruel, honteux, l'acte d'un homme sans cœur ni âme. — Il dut en souffrir, puisqu'il est bon. — Il en souffrit beaucoup. — Avait-il tué un insecte ? — L'histoire de sa cruauté est si curieuse et si dramatique que je vais lui donner la parole. Écoutons-le.

" Un matin, à quatre heures, en juin, le soleil étant déjà haut, je fus éveillé assez brusquement, lorsque j'avais encore beaucoup de fatigue et de sommeil."

La chambre à coucher de l'écrivain était au levant ? — En plein levant, et ses fenêtres n'ayant ni volets ni rideaux, les rayons du soleil arrivaient jusqu'à son lit. — Qu'est-ce qui l'éveilla ? fut-ce la brillante lumière, la chaleur du soleil ou la piqûre d'une guêpe ? — Non, ce fut un bourdonnement, le bourdonnement d'un être heureux. Écoutez !

" Un magnifique bourdon, je ne sais comment, était dans ma chambre, et joyeusement, au soleil, voletait et bourdonnait. Ce bruit m'ennuyait."

Pourquoi n'ouvre-t-il pas la fenêtre au bourdon?

Il était prisonnier probablement et aussi ennuyé d'être emprisonné que Jules Michelet l'était de l'entendre bourdonner et voleter. — Tu te trompes cette fois, George ; car l'homme fit ce que tu eusses fait. — Il ouvrit la fenêtre ? — Oui, il sauta de son lit et pensant, comme toi, que l'insecte voulait sortir il ouvrit la fenêtre. — Est-il possible que le bourdon refusât de sortir ? — Décidément. Son idée était de rester dans la chambre. — Mais pourquoi ? — Ne sais-tu pas que les bourdons et les abeilles préfèrent le milieu du jour, le chaud et brillant midi aux premières heures du soleil ? — Il n'était que quatre heures. — À la porte il était quatre heures et la matinée était fraîche et humide. L'herbe et les fleurs étaient couvertes de rosée. — Nous comprenons. Il était midi dans la chambre. — Tout juste, et le bourdon y séchait ses ailes et se réchauffait. — C'est donc de plaisir qu'il bourdonnait. — Apparemment. — Pourquoi ne pas laisser la fenêtre ouverte? — Elle ne fut pas fermée, mais le bourdon persista à rester et comme la fraîcheur entrait, lui s'éloigna de la fenêtre et voleta plus avant dans la chambre. L'homme ne put se rendormir et il était très-fatigué. Que faire ? — Que fit-il ? — Il se leva une seconde fois pour expulser l'insecte de vive force. — Ce n'est pas un grand crime, ni une atroce cruauté. — Non, pas encore, mais attends, Marie. Jules Michelet armé de son mouchoir poursuivit le bourdon par toute la chambre. Il l'effraya et lui fit presque perdre la tête. L'insecte tourbillonnait de vertige, mais absolument il refusait de sortir. L'impatience de l'homme croissait ; à la fin il frappa fort et le

bourdon tomba sur l'appui de la fenêtre et ne se releva plus.

Est-il mort, monsieur? j'ai vu les insectes faire le mort pour échapper à l'ennemi qui les poursuit. — Oui, c'est un curieux phénomène qui prouve que ces petites créatures raisonnent. " La mort est immobile, semblent-elles se dire, et l'homme cesse de frapper quand il n'a plus devant lui qu'un mort. Ne remuons donc plus! Sur le dos, les pattes en l'air, nous ne ferons plus aucun mouvement, plus aucun bruit, nous ne respirerons plus. L'immobilité et le silence nous sauveront."

L'auteur de *L'Insecte* dormit-il en paix, monsieur, après sa mauvaise action? — Non, amie, il avait trop de cœur pour cela. Il eut du remords. Il condamna son impatience, sa violence. Souvent il regardait de son lit vers la fenêtre, espérant qu'il verrait le bourdon remuer. — Oh! il était mort! — Jules Michelet dut le croire à la fin, car l'immobilité dura trois quarts d'heure. — Et alors? — Tout à coup le bourdon s'éleva d'un vol sûr et fort sans la moindre hésitation comme si rien ne fût arrivé. — Il alla dans le jardin? — Oui, sans dire adieu à celui qui cependant bénisssait son retour à la vie, et eût été bien heureux de se faire pardonner le mal qu'il avait commis. — L'Insecte emporta une mauvaise idée de l'homme. — Oui, mes amis, et il dit son expérience à ses frères, et voilà pourquoi notre humanité a une si mauvaise réputation parmi les créatures de Dieu.

XXXIV.

LE BÛCHERON ET MERCURE.

Lisons la fable.

Un bûcheron perdit son gagne-pain,
C'est sa cognée; et la cherchant en vain,
Ce fut pitié la-dessus de l'entendre,
Il n'avait pas des outils à revendre:
Sur celui-ci roulait tout son avoir.
Ne sachant donc où mettre son espoir,
Sa face était de pleurs toute baignée:
" Ô ma cognée! ô ma pauvre cognée!
S'écriait-il: Jupiter, rends-la-moi;
Je tiendrai l'être encore un coup de toi."
Sa plainte fut de l'Olympe entendue.
Mercure vient. " Elle n'est pas perdue,
Lui dit ce dieu; la connaîtras-tu bien?
Je crois l'avoir près d'ici rencontrée."
Lors une d'or à l'homme étant montrée,
Il répondit: " Je n'y demande rien."
Une d'argent succède à la première:
Il la refuse. Enfin une de bois,
" Voilà, dit-il, la mienne cette fois:
Je suis content si j'ai cette dernière.
— Tu les auras, dit le dieu, toutes trois:
Ta bonne foi sera récompensée.

— En ce cas-là je les prendrai," dit-il.
L'histoire en est aussitôt dispersée ;
Et boquillons de perdre leur outil,
Et de crier pour se le faire rendre.
Le roi des Dieux ne sait auquel entendre.
Son fils Mercure aux criards vient encor;
À chacun d'eux il en montre une d'or.
Chacun eût cru passer pour une bête
De ne pas dire aussitôt: " La voilà!"
Mercure, au lieu de donner celle-là,
Leur en décharge un grand coup sur la tête.

Ne point mentir, être content du sien,
C'est le plus sûr: cependant on s'occupe
À dire faux pour attraper du bien.
Que sert cela? Jupiter n'est pas dupe.

Je vous interroge tout de suite. Qu'est-ce qu'un bûcheron? — Quel est le gagne-pain des bûcherons? — Quel est l'usage qu'ils font d'une cognée? — Où notre Bûcheron avait-il perdu sa cognée? — Quel sentiment éprouva-t-il quand, après l'avoir longtemps cherchée, il vit que sa cognée était tout de bon perdue? — Pleurerais-tu, George, si tu avais perdu une cognée? — Ce Bûcheron a-t-il donc moins de fermeté d'âme que toi? — Pourquoi se désespère-t-il pour si peu? — Est-ce peu perdre pour lui que de perdre sa cognée? — Dans sa douleur, que dit-il à Jupiter? — Le maître des Dieux l'entendit-il? — Fut-il sensible à sa plainte? — Comment le savez-vous? — Le Ciel écoute-t-il toutes les plaintes des hommes? — Quelles plaintes écoute-t-il?

Qui est Mercure? — Que dit-il au Bûcheron? — Quelle espèce de cognée le dieu lui présente-t-il

d'abord ? — Et puis ? — Et enfin ? — Pourquoi ne lui présente-t-il pas dès l'abord la cognée de bois ? — Les bûcherons ont-ils l'habitude de couper le bois avec des cognées d'or ou d'argent ? — Mercure ne savait-il pas cela ? — Ce Bûcheron est-il un honnête homme ? — Expliquez-vous. — Est-il récompensé pour sa probité ?

Que peut-il faire, monsieur, de ces cognées d'or et d'argent ? — Je vais vous dire ce qu'il en fit.

Quand le Bûcheron eut les trois cognées, Mercure, qui avait remis sur sa tête son chapeau pointu, rattacha ses ailes à ses talons, ramassa son caducée, et dit : " Tu seras riche dorénavant, reste toujours homme de bien."

Comment devint-il riche ? — Il était riche, car il avait trois cognées qui valaient or et argent. — Les garda-t-il et resta-t-il bûcheron ? — Oh que non ! Dès le lendemain de sa rencontre avec Mercure, il se transporta à Chinon, ville célèbre, ville noble, ville antique, la première du monde, dit Rabelais. — Il y vendit ses cognées ? — Oui : pour sa cognée d'argent, il eut un grand sac de monnaie blanche. — Et pour celle d'or il eut de l'or ? — Naturellement : il reçut de beaux écus, des écus d'or, et en outre un troupeau de moutons à grande laine. — De bûcheron il devint fermier ? — Oui : il acheta un grand nombre de métairies, de vastes granges pour ses récoltes, des prés, des vignes, des terres labourables, des étangs, des moulins, des jardins, des bœufs, des vaches et des brebis.

Tout le monde voudrait bien perdre une cognée,

monsieur, pour être riche. — C'est ce que pensèrent les bûcherons voisins du nouveau propriétaire. Ils perdirent tous leur cognée et crièrent à Jupiter d'avoir pitié d'eux. Le dieu leur envoya aussi son ambassadeur Mercure. Celui-ci leur présenta, comme il l'avait fait au premier, tout d'abord une cognée d'or. Ils disent : "Elle est à nous." Ils mentaient. Vous savez ce qui leur arriva ? — Oui, Mercure, au lieu de leur donner la cognée, leur en déchargea un grand coup sur la tête. — Le méritaient-ils ? — Oui. — Pourquoi ? — Parce qu'ils avaient menti. — En mentant peut-on tromper les hommes ? — On les trompe quelquefois. — Et Jupiter ? — On ne le trompe jamais. Il n'est pas la dupe des menteurs.

Quelle est la morale de la fable ? — Il faut être sincère comme le premier bûcheron et ne point mentir comme les autres. — Oui, chers amis, et il faut nous garder même d'exagérer. — Sans doute, monsieur, car l'exagération est une sorte de mensonge. — Elle trompe moins cependant et est un défaut, une mauvaise habitude plutôt qu'un vice. Nous avons horreur du menteur, et nous nous moquons de l'homme qui exagère dans ses discours. — Je sais une curieuse exagération que raconte La Fontaine. — Conte-nous-la, Marie.

Un marchand avait mis un quintal de fer en dépôt chez son voisin. Quand il fut revenu de voyage, il demanda son fer. "Votre fer, dit le voisin, il n'est plus. Un rat l'a mangé tout entier. Il y avait un trou dans mon grenier."

C'est trop fort, monsieur. — Oui, George : aussi le marchand ne crut pas plus que toi au prodige, mais il ne dit rien. — Je me serais moqué de mon voisin. — Et tu serais resté privé de ton fer. — Peut-être. — Le marchand fit mieux : il put rire à la fin et reprit son bien. — Comment ? — Dis-le, Marie.

Quelques jours après qu'il eut redemandé son fer, il enleva le fils de son perfide voisin.

Cette revanche est trop cruelle, monsieur. — Oui, ami ; mais le marchand rendra l'enfant pour ravoir son fer, n'est-il pas vrai, Marie ? — Oui, écoutez.

Quand il eut l'enfant chez lui, il invita le père à souper. Celui-ci s'excusa et lui dit en pleurant : "Dispensez-moi, je vous supplie ; tous plaisirs pour moi sont perdus. J'aimais mon fils plus que ma vie. Je n'ai que lui ; que dis-je ? hélas ! je ne l'ai plus ! On me l'a dérobé ! Plaignez mon infortune."

Le marchand riant sous cape : "J'ai vu enlever votre fils, dit-il, hier au soir, sur la brune. Un hibou l'a pris et porté dans un vieux bâtiment."

Voilà une fameuse bourde. Le père fut-il assez fou pour croire qu'un petit oiseau eût enlevé son garçon ? — Il ne le crut pas et dit que son fils au besoin eût pris le hibou. Mais l'autre insista et se moqua de lui. "Je l'ai vu, s'écria-t-il, vu de mes yeux, vous dis-je, et ne vois rien qui vous oblige de douter de la chose."

Je ne vois pas non plus, monsieur, pourquoi un hibou n'enlèverait pas les enfants dans un pays où un seul rat mange un quintal de fer. — C'est tout juste ce que dit le marchand. — Et le père comprit le

badinage ? — Il comprit la leçon, rendit le fer et reprit son enfant.

Pour finir, je vais vous lire une vieille histoire à l'adresse des menteurs, ou de ceux qui exagèrent.

« Un chevalier, allant avec son écuyer à Saint-Jean de Compostelle, venait d'entrer en Espagne. Parti de grand matin, il espérait arriver le soir à Miranda, sur l'Èbre. Un renard croise le chemin devant le chevalier. « Voilà, s'écrie-t-il, un renard de belle taille. — Oh ! monseigneur, dit l'écuyer, dans les pays que j'ai visités, j'en ai vu d'une taille bien plus grande, et un, entre autres, gros comme un bœuf. — Un rare renard, répond le chevalier." Et il continue sa route. Au bout de quelque temps, il élève la voix tout à coup pour dire : « Seigneur, préserve-nous aujourd'hui tous deux de la tentation de mentir pour que nous puissions traverser l'Èbre sans danger. — Pourquoi cette prière, demande l'écuyer ? — Ne sais-tu pas, répond son maître, que l'Èbre submerge celui qui a menti dans la journée, à moins qu'il ne s'amende ? " On arrive à une rivière, le Zacorra : « Est-ce là l'Èbre, monseigneur, dit l'écuyer ? — Non, nous en sommes encore loin. — En attendant, sire chevalier, le renard que j'ai vu n'avait peut-être que la grosseur d'un veau. . . . — Eh ! que m'importe ton renard ? "

Une autre rivière se présente. « Monseigneur, s'écrie l'écuyer, l'eau que nous allons passer, n'est-elle pas celle. . . . — Non, non. — En tout cas, le renard dont j'ai parlé, je m'en souviens maintenant, n'était pas plus gros qu'un mouton."

Il a le renard sur la conscience, monsieur. Si j'avais été à sa place, j'aurais tout de suite confessé mon péché. — Cela lui parut dur à faire, mais bientôt il dut y venir.

En effet Miranda était devant les voyageurs. "Grâce au ciel, voilà l'Èbre, dit le chevalier, et le terme de notre première journée. . . . — L'Èbre, est-ce bien l'Èbre, s'écrie le pauvre écuyer ? Ah ! mon bon maître, je vous proteste que le renard que j'ai vu était tout au plus aussi gros que celui que nous avons vu ce matin traverser notre chemin. Je vous le jure, monseigneur."

XXXV.

LE COQ ET LE RENARD.

ENCORE une fable de La Fontaine. Ce sera notre dernière. — Hélas ! monsieur. — Oui, hélas ! cher ami. On n'est jamais fatigué des fables de La Fontaine. Je suis heureux de voir que vous les aimez presque autant que moi. — Nous les aimons autant que vous. — C'est beaucoup dire, George ; car plus on les lit plus on les aime. Continue à les lire et tu y verras toujours de nouveaux enseignements, tu y trouveras chaque fois que tu recommenceras un plaisir nouveau.

Lisons le Coq et le Renard.

Sur la branche d'un arbre était en sentinelle
    Un vieux Coq adroit et matois.
" Frère, dit un Renard, adoucissant sa voix,
    Nous ne sommes plus en querelle:
    Paix générale cette fois.
Je viens te l'annoncer; descends, que je t'embrasse:
    Ne me retarde point, de grâce;
Je dois faire aujourd'hui vingt postes sans manquer.
    Les tiens et toi pouvez vaquer
    Sans nulle crainte, à vos affaires;
    Nous vous y servirons en frères.
    Faites-en les feux dès ce soir,
    Et cependant viens recevoir
    Le baiser d'amour fraternelle.
— Ami, reprit le Coq, je ne pouvais jamais
Apprendre une plus douce et meilleure nouvelle
            Que celle
            De cette paix;
    Et ce m'est une double joie
De la tenir de toi. Je vois deux lévriers,
Qui, je m'assure, sont courriers
Que pour ce sujet on envoie;
Ils vont vite, et seront dans un moment à nous.
Je descends: nous pourrons nous entre-baiser tous.
— Adieu, dit le Renard; ma traite est longue à faire:
Nous nous réjouirons du succès de l'affaire
  Une autre fois." Le galant aussitôt
    Tire ses grègues, gagne au haut,
    Mal content de son stratagème;
    Et notre vieux Coq en soi-même
    Se mit à rire de sa peur;
Car c'est double plaisir de tromper le trompeur.

Je vous pose des questions.

Quels sont les personnages qui se rencontrent dans la fable ? — Où est le Coq au moment de la rencontre ? — Est-il heureux pour lui d'être sur la branche de l'arbre au lieu d'être avec le Renard au pied de l'arbre ? — Que fût-il arrivé si le Renard eût rencontré le Coq au pied de l'arbre ?

Notre Coq est-il jeune ? — A-t-il l'expérience des faits et gestes du Renard ? — Est-il matois ? — Qu'est-ce qui lui a donné cet esprit rusé ? — Le Renard n'est-il pas matois ? — Seriez-vous inquiet de voir un jeune coq sans expérience en présence du Renard ? — Pourquoi ? — Un oiseau est-il à l'abri des ruses du Renard parce qu'il est sur la branche d'un arbre ? — Vous rappelez-vous l'aventure du Corbeau ?

Que dit le Renard au vieux Coq adroit et matois ? — La nouvelle de la paix entre tous les animaux ne devait-elle pas réjouir le cœur du Coq ?

Elle devait réjouir son cœur, monsieur. C'était une bonne nouvelle à porter à toutes les poules de sa basse-cour. Il n'aurait plus besoin lui-même de faire sentinelle et il pourrait sans danger et sans inquiétude se promener avec tout son monde aux environs de la ferme et s'en aller même au loin ravager les épis jaunes. — Il fut donc bien heureux ? — Non, car il ne crut pas à la nouvelle. — Pourquoi ? — Parce que le messager de la paix était le Renard. — Eh bien ? — Le Coq est matois : il sait bien que le Renard est un trompeur, un fourbe, un rusé menteur. — Lui refusa-t-il donc *le baiser d'amour fraternelle ?* — Il ne le refusa pas ; il fit mieux. — Il le lui donna ? — Il se moqua du Renard, et il en avait une bonne occasion.

— Oui, l'arrivée de deux lévriers, n'est-ce pas? quelle excellente occasion en effet pour rire du drôle! — Aussi le vieux Coq ne la manqua pas. Aussitôt qu'il vit les lévriers, joyeux dans son âme et criant de toute sa voix: " Voilà, dit-il, deux courriers qui arrivent au galop pour remplir la même mission que toi. La paix va être générale vraiment. Je descends vite. Les lévriers, toi et moi, nous nous entre-baiserons tous. — S'entre-baisèrent-ils? — Vous pensez bien que non. Le Renard n'attendit pas les lévriers. Il prit ses jambes à son cou et gagna la forêt. — Je suis sûr que le Coq rit de le voir ainsi courir. — Il se tenait les côtes de rire. — N'y avait-il pas de quoi, monsieur? — Si, cher ami, " Car c'est double plaisir de tromper le trompeur," dit le poëte.

Dans ce vieux livre qui célèbre les aventures de Renard et qui a pour titre " Les aventures de Maître Renard et d'Ysengrin son compère," il y a une histoire que celle-ci me remet en mémoire. — Une aventure du Renard et du Coq? — Le Renard est là, mais le Coq n'y est pas. — S'agit-il comme ici de la paix générale? — Oui. — Est-ce le Renard qui est messager de la paix? — Oui. — À qui en porte-t-il la nouvelle? — À un oiseau plus petit que le Coq, à un très-petit oiseau, qui ne serait qu'une bouchée pour le coquin, mais une bouchée succulente. — Nommez le petit oiseau. — C'est une Mésange. — Nous la connaissons. Pauvre petit oiseau bleu! qui cherche probablement la nourriture de ses dix ou quinze enfants quand il rencontre le perfide. — Soyez tranquilles, mes enfants. Notre Mésange est matoise aussi, et elle

est mère. Son expérience et son cœur la tiennent sur ses gardes.

Où est-elle, monsieur? — Comme le Coq, elle est sur la branche d'un arbre, sur un vieux chêne. Elle avait son nid et ses enfants dans le tronc de l'arbre.

Regardez: voilà le Renard. Il lui donne le premier salut. — C'est ainsi qu'il salua le Corbeau et le Coq. — Tout juste: il fait la révérence à la dame.

" Ma commère, dit-il, descendez, je vous prie; j'attends de vous le baiser de paix.

Un baiser à vous, Renard? répond la Mésange. Ce serait fort doux, si vous n'étiez pas ce que vous êtes, si l'on ne connaissait vos tours et vos malices."

Bravo! pour la Mésange, monsieur: elle n'est pas sotte. — Oh que non! Cependant Renard ne désespère pas.

" Votre fils est mon filleul, dit-il, par la grâce du saint baptême, et je n'ai jamais été votre ennemi. Du reste écoutez la bonne nouvelle. Sire Noble, le Lion, notre auguste souverain, vient de proclamer la paix. Le temps des disputes et des meurtres est passé. Les petites gens sont dans la joie. Venez, venez donc me baiser. Soyez tranquille et rassurée, jolie dame. Pendant que vous me baiserez, je fermerai les yeux."

Le Renard me fait rire, monsieur. — Eh bien! la Mésange aussi se donna du plaisir. — Que fit-elle? — Elle prit dans sa patte un flocon de mousse et alla le déposer sur les barbes de Renard. — Il prit la mousse pour l'oiseau? — Oui, et quand il la sentit sur ses barbes, il fit un bond pour saisir la Mésange.

"Ah ! ah ! voilà votre baiser de paix, s'écrie-t-elle, du haut de sa branche."

Et Renard voulait recommencer, disant qu'il avait sauté pour plaisanter. — La Mésange recommença-t-elle ? — Non, la comédie finit comme celle du Renard et du vieux Coq. Des chasseurs et des chiens arrivèrent sur le terrain. Renard bien vite serra la queue entre ses jambes et se mit à courir. — Pourquoi serre-t-il sa queue entre ses jambes ? — Ne le devinez-vous pas ? C'est un grand danger pour lui que sa queue, quand les chiens sont derrière lui. C'est une bonne prise pour leurs dents. — Nous comprenons. — Vous voyez que la Mésange peut rire comme le Coq l'avait fait. Et voilà comment les trompeurs ont leurs jours de défaite, jours de joie pour ceux qui si souvent furent dupes de leur malice.

XXXVI.

L'ESCLAVAGE.

Je veux vous parler aujourd'hui d'une chose horrible, odieuse, chers amis, d'une plaie sociale hideuse que votre glorieuse république a guérie. — Les États-Unis ont-ils jamais eu une plaie sociale hideuse, monsieur ? — Tous les pays ont leurs plaies, George, et ton pays a eu la sienne. C'est une vieille plaie du reste : la brillante Grèce en fut souillée, la forte Rome

en souffrit. — Je connais la plaie, monsieur. C'est l'esclavage. — Oui. — Il n'existe plus. Mon père s'est battu contre l'esclavage. — Il a livré une noble bataille, mon garçon. — Oui : il en est fier et en parle souvent à ma mère et à ses enfants.

Eh bien ! chers amis, l'esclavage existe encore dans une république que j'admirais, que je croyais irréprochable. — Est-elle en Amérique, monsieur ? — En Amérique, en Europe, dans toutes les parties du monde : cette république est partout sur la terre.

Écoutez bien. Hier soir j'ai lu ces lignes dans le livre d'un de nos grands écrivains. — Où ? — Dans *L'Insecte* de J. Michelet. Écoutons-le.

" Quand pour la première fois j'appris que certaines fourmis ont des esclaves, je fus bien étonné, mais je fus surtout attristé et blessé.

Quoi ! je quitte l'histoire des hommes pour chercher l'innocence ; j'espère trouver tout au moins chez les bêtes la justice égale de la nature ; je la cherche chez ce peuple que jusque-là j'aimais et estimais, peuple laborieux, peuple sobre, image sévère et touchante des vertus de la république . . . et j'y trouve cette chose sans nom !

Quelle joie et quelle victoire pour les partisans de l'esclavage, pour tous les amis du mal ! . . . Une tache noire s'est révélée dans la lumière de la nature ! "

Dites-vous, monsieur, que les fourmis ont des esclaves ? — Oui : il y a des fourmis, espèce de fourmis grossières, paresseuses, sans distinction comme sans âme, qui ont des esclaves, leurs sœurs, qu'elles

emploient comme servantes, nourrices et cuisinières. Ce sont des négresses, de petites fourmis noires, plus intelligentes que leurs maîtresses, l'activité, la force et l'honneur de la fourmilière. — Ce n'est pas croyable, monsieur. — Non, mon amie, mais comment en douter ? Écoutez Michelet.

"Pierre Huber, fils du célèbre observateur des abeilles, se promenant dans une campagne près de Genève. . . ."

Où, monsieur ? — En Suisse, près de Genève.

"Il vit à terre une forte colonne de fourmis roussâtres qui étaient en marche et s'avisa de la suivre. . . ."

Quelle idée de perdre son temps à suivre ces fourmis roussâtres ! — J'eusse eu la même idée, George, j'eusse suivi la colonne, et si Huber n'eût pas suivi les fourmis rousses, nous ne saurions pas ce que vous allez entendre.

"Sur les flancs de la troupe, quelques fourmis empressées allaient et venaient comme pour aligner la colonne. À un quart d'heure de marche, elles s'arrêtent devant une fourmilière de petites fourmis noires : un combat acharné s'engage aux portes."

Les fourmis rousses voulaient occuper la fourmilière des noires ? — Elles avaient un dessein plus affreux, mes chers amis ; elles allaient là en guerre, pour commettre un vol d'enfants. Pauvres petites fourmis noires ! hier encore, et ce matin, et en ce moment même, bercées dans les bras maternels, où seront-elles ce soir ? L'ennemi est aux portes de la maison, il pénètre au foyer, au doux foyer de la

famille. . . . — Mais où sont les parents des petites fourmis, monsieur ? — La force ! la force ! mes amis. Ne savez-vous pas qu'en ce monde " La force prime le droit," dans le monde des fourmis, dans le monde des bêtes, comme dans celui des hommes. Les noires étaient faibles, et les guerriers ravisseurs étaient des loups, en gros bataillons et de haute taille.

" Bientôt, dit notre auteur, les assaillants ressortirent de la place envahie, chargés d'enfants des noires. On eût cru voir sur la côte d'Afrique une descente de négriers.

Les rousses, chargées de ce butin vivant, laissèrent la pauvre cité dans la désolation, et reprirent le chemin de leur demeure, où les suivit l'observateur ému et retenant presque son souffle. Mais combien son étonnement s'accrut quand aux portes de la cité rousse, une petite population de fourmis noires vint recevoir les vainqueurs, les décharger de leur butin, accueillir avec une joie visible ces enfants de leur race, qui sans doute devaient la continuer sur la terre étrangère."

Les fourmis noires seront les mères adoptives des enfants noirs, n'est-ce pas, monsieur ? — Oui, chère amie : ce sont elles qui élèvent tous les enfants de la république, les maîtres futurs de la cité, les enfants des rousses ; et en même temps les esclaves futurs, les enfants de leur espèce que les guerriers viennent d'enlever à la cité des nègres. — Les fourmis noires sont des nourrices. — Elles sont tout, George, elles font tout. Sans elles la cité périrait. — Que font-elles ? — Elles construisent la fourmilière ; elles ad-

ministrent la cité, elles font régner partout l'ordre et la loi, elles nourrissent leurs maîtresses, gros enfants géants, auxquels elles donnent la becquée. — Ces rousses ne sont donc plus dignes du nom de fourmi, monsieur, puisqu'elles passent leur vie sans travailler. — Tu as raison, amie : ce sont des fourmis dégradées. Ces spartiates ne connaissent que la guerre, le vol et la piraterie. En temps de paix elles vagabondent oisives aux environs de la cité, ou se chauffent au soleil sur la porte de leurs casernes.

J'ai pitié des ilotes, monsieur, et je hais et méprise ces spartiates. — Oh ! celles-ci sont à plaindre aussi, chers amis. Que deviendront-elles le jour où l'esclavage sera aboli dans le monde des fourmis ? Quand Wendell Phillips et Lincoln se lèveront dans la fourmilière pour proclamer le règne de la justice et de l'égalité, les mauvais jours seront venus pour les spartiates indolents, paresseux et inhabiles à tous travaux. — Eh bien ! les fourmis rousses apprendront à travailler quand elles n'auront plus d'esclaves. — La loi du travail est dure à subir pour les propriétaires d'esclaves. Le savant que je vous ai nommé, Huber, a fait l'expérience suivante.

" Il a mis dans une boîte vitrée quelques fourmis rousses, et avec elles quelques-uns de leurs enfants."

Voilà des mères avec leurs fils. Les nourriront-elles ? travailleront-elles, inspirées par l'amour maternel ? — Il faudra bien qu'elles nourrissent leurs enfants. — Voici tout ce qu'elles firent.

" Elles se mirent d'abord à remuer leurs enfants, à les bercer dans leurs bras. Mais bientôt elles trou-

vèrent que c'était un poids trop lourd ; elles les laissèrent là, par terre, et les abandonnèrent."

C'est affreux ! — Elles étaient si dégradées par leurs habitudes, devenues si incapables de toute activité qu'elles ne savaient même plus vivre. Elles s'abandonnèrent elles-mêmes. Dans la boîte vitrée, on avait mis du miel dans un coin : elles n'avaient qu'à le prendre et à le porter à leur bouche. C'était trop pour elles : là, devant les aliments, elles se laissèrent mourir.

Oh ! monsieur, quelle plaie affreuse que celle de l'esclavage, parmi les bêtes comme parmi les hommes ! — Oui, George, l'esclavage crie vengeance au ciel. Il humilie les ilotes dans la république des fourmis, et un jour il tuera les spartiates.

Nous avons terminé nos leçons, mes chers amis. Je vous dis au revoir ! Nous nous reverrons l'an prochain pour continuer nos entretiens sur des sujets plus élevés, dans cette langue française si belle, si simple, et si claire, que je vous ai apprise et que je vous ai fait aimer, n'est-il pas vrai ? Au revoir, chers amis. Je me souviendrai de nos agréables réunions, et du bonheur que vous m'avez donné par votre application et votre docilité.

Cambridge: Imprimerie de Jean Wilson et Fils.



